

LE LOTUS



S BULLETIN M

DE L'ACADÉMIE  
du Collège S<sup>t</sup> Marc  
ALEXANDRIE-Egypte

- o o o o -

Juin 1930 - N° 41

# Académie du Collège Saint-Marc

au 31 Mai 1930

## BUREAU

MM. Georges Caracostas, <i>Président</i> .....	Classe de Mathématiques
Rinaldo Ambra, <i>Vice-Président</i> .....	Deuxième Année Com <sup>le</sup>
Paul Chalhoub, <i>Secrétaire</i> .....	Classe de Philosophie
Joseph Rezk, <i>Trésorier</i> .....	Première Année Com <sup>le</sup>
Paul Barbe, <i>Bibliothécaire</i> .....	Classe de Philosophie

## MEMBRES

Joe Ezri.....	Classe de Mathématiques
Paul Zouros.....	—
Adolphe Keller.....	Classe de Philosophie
René Anhoury.....	Classe de Première B
Gabriel Craissati.....	—
Georges Hamaoui.....	—
Jean Voucolow.....	—
Joseph Halfon.....	—
Joseph Manoli.....	—
Zaki Wasfy.....	—
Lucien Vella.....	Deuxième Année Com <sup>le</sup>
Umberto Altieri.....	Première Année Com <sup>le</sup>
Livio di Contessini.....	—
Antoine Tawa.....	—
Henri Tawil.....	—
Albert Amad.....	Classe de Seconde B
Emile Amad.....	—
Louis Djangy.....	—
Henri Arcache.....	Année prépre (C <sup>rs</sup> Com <sup>l</sup> )
Mario de Botti.....	—
Ange Fiteni.....	—

## ASPIRANTS

MM. Raphaël Camilleri.....	Classe de Seconde B
André Losco.....	—
Roger Marcinhès.....	—
Robert Prinzhofer.....	—
Raymond Schemalet.....	—
Charles Luzianovich.....	Première Année Com <sup>le</sup>
Marcel Aïrut.....	Année prépre (C <sup>rs</sup> Con
Victor Aghion.....	Classe de Troisième
Théodore Avierinos.....	—
Charles Hanania.....	—
Elie Khalo.....	—
Edouard Nahmias.....	—
René Trad.....	—

# LE LOTUS

---

BULLETIN

de l'Académie du Collège Saint-Marc

ALEXANDRIE, Egypte.

---

JUIN 1930

N<sup>o</sup> 41

---

N<sup>o</sup> 1 de la 21<sup>e</sup> Année.



ALEXANDRIE  
IMPRIMERIE DE L'ÉCOLE PROFESSIONNELLE DES FRÈRES

---

1930



# LE LOTUS

BULLETIN

DE

l'Académie du Collège Saint-Marc

JUIN

1930

## SOMMAIRE

**Echos de l'Académie.** — Bureau (1929-30).

Réceptions. — Promenade académique. — Célimène à l'Académie. — Tournois littéraires et artistiques. — Prix d'académie.

**Travaux littéraires.** — Un Centenaire

(G. CARACOSTAS). — A l'assaut de la Tournette (P. CHALHOUB). — La Maison (R. AMBRA). — Veille d'Exil (A. TAWA). — Evocation (J. REZK). — Les Lutins (J. VOUCOLOV). — Regrets (L. VELLA). — Pastel (L. DI CONTESSINI). — Lourdes (J. MANOLI). — Le Papillon (R. MARCINHÈS). — Le Centenaire du Romantisme (E. AMAD). — Le Pater (F.M.R.). — Les Chants du soir (U. ALTIERI). — Le Papillon (Z. WASFY).

**Chronique du Collège.** — Les Marins du

*Duquesne* au Salamlek. — La Rentrée. — Halte spirituelle. — Inauguration du Stade. — Célimène au Collège. — Conférences. — Séances récréatives. — Récitals Boskoff. — Autour de l'Autel. — Beaux-Arts. — Sports. — Du Livre d'Or.

**Les Anciens et Amis.** — Distinctions. —

Succès. — Figures disparues. — *Le Coin des Anciens*.

**En Marge.** — A Port-Saïd : la bénédiction des fondations de la nouvelle Ecole gratuite.



## Bureau (1929-30).



EST le dimanche, 29 septembre 1929, que l'Académie Saint-Jean-Baptiste de la Salle a rouvert les portes de son Cénacle; elle devait procéder à l'élection des membres de son Bureau.

A cet effet, assistance spéciale sous la présidence du T.C. Frère CYPRIEN, directeur du Collège. A ses côtés prenaient place : le T.C. Frère ISMAËLIS, assistant en retraite et ancien directeur du collège Sainte-Catherine; puis, plusieurs professeurs des premières classes, et MM. Jean TRAMONI, René DEBONO, Oswald BUCALO, Georges OUZOUNIAN et Nubar ENOKIAN, anciens académiciens.

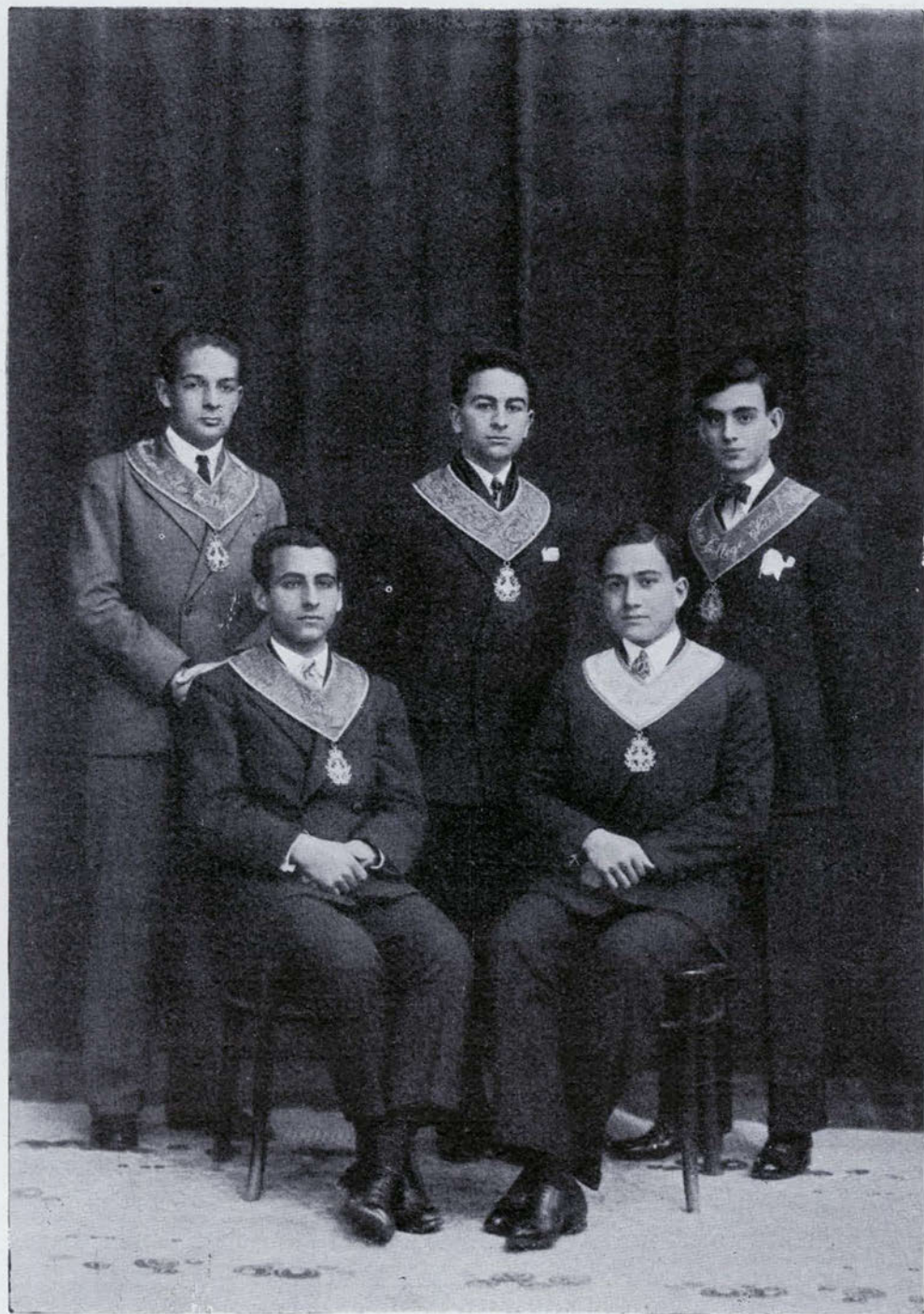
Au programme : discours de M. Jean TRAMONI, président sortant; un mot de circonstance du T.C. Frère Directeur soulignant avec précision les qualités d'un bon électeur; élection des membres du nouveau Bureau.

Furent élus :

MM. Georges CARACOSTAS	<i>président,</i>	cl. de mathématiques
Rinaldo AMBRA	<i>vice-président,</i>	cl. de 2 <sup>e</sup> année com <sup>1e</sup>
Paul CHALHOUB	<i>secrétaire,</i>	classe de philosophie
Joseph REZK	<i>trésorier,</i>	cl. de 1 <sup>re</sup> année com <sup>1e</sup>
Raymond THIERRARD	<i>bibliothécaire,</i>	classe de première B
Paul BARBE	<i>archiviste,</i>	classe de philosophie.

Le Président en charge clôtura la séance par quelques mots de remerciement; en termes très heureux, il rappela la nécessité de l'effort individuel pour l'accomplissement intégral de ses obligations de bon académicien, et la stricte observance de la devise « Science et Vertu », toutes conditions fondamentales pour la vitalité et le prestige de la Société.

LE SECRÉTAIRE.



*Photo U. Dorès.*

LE BUREAU DE L'ACADÉMIE St.-JEAN-BAPTISTE DE LA SALLE.

## Réceptions.

UN des plus beaux jours que chacun des membres de notre Société compte au cours de sa petite vie académique est bien celui qui lui permet d'échanger la ganse de l'aspirant contre l'insigne si envié de titulaire de l'Académie

Le 23 novembre dernier, pareil bonheur emplissait l'âme des neuf dont les noms suivent :

MM. Adolphe KELLER	de la classe de Philosophie
Georges HAMAOUI	de la classe de Première B
Jean VOUKOLOV	de la classe de Première B
Albert AMAD	de la deuxième secondaire B
Louis DJANGY	de la deuxième secondaire B
LIVIO DI CONTESSINI	de la première année Com <sup>1</sup> e
Henri ARCACHE	de la préparatoire (Cours Com <sup>1</sup> )
MARIO DE BOTTI	de la préparatoire (Cours Com <sup>1</sup> )
Ange FITENI	de la préparatoire (Cours Com <sup>1</sup> ).

A cette occasion, M. M. DE BOTTI, porte-parole des nouveaux récipiendaires, lut, non sans un peu d'émotion dans la voix, *Une Eruption du Vésuve*. Cette description vraiment saisissante et d'assez bonne facture eut le don de retenir l'attention de toute l'assistance. Notre jeune collègue a du souffle, et sait observer ; les grandes lignes de son tableau tragique n'écrasent nullement les quelques détails de premier plan qui n'en sont que plus en relief. A noter le trait final qui est une scène touchante de deux sinistrés, une mère et son enfant, que la vague brûlante avait chassés de leur demeure et que les habitants retrouvent à quelques jours de là, réfugiés dans une pauvre cabane restée intacte au milieu de la dévastation générale, telle la fleur que l'orage a épargnée et qui fleurit une ruine !

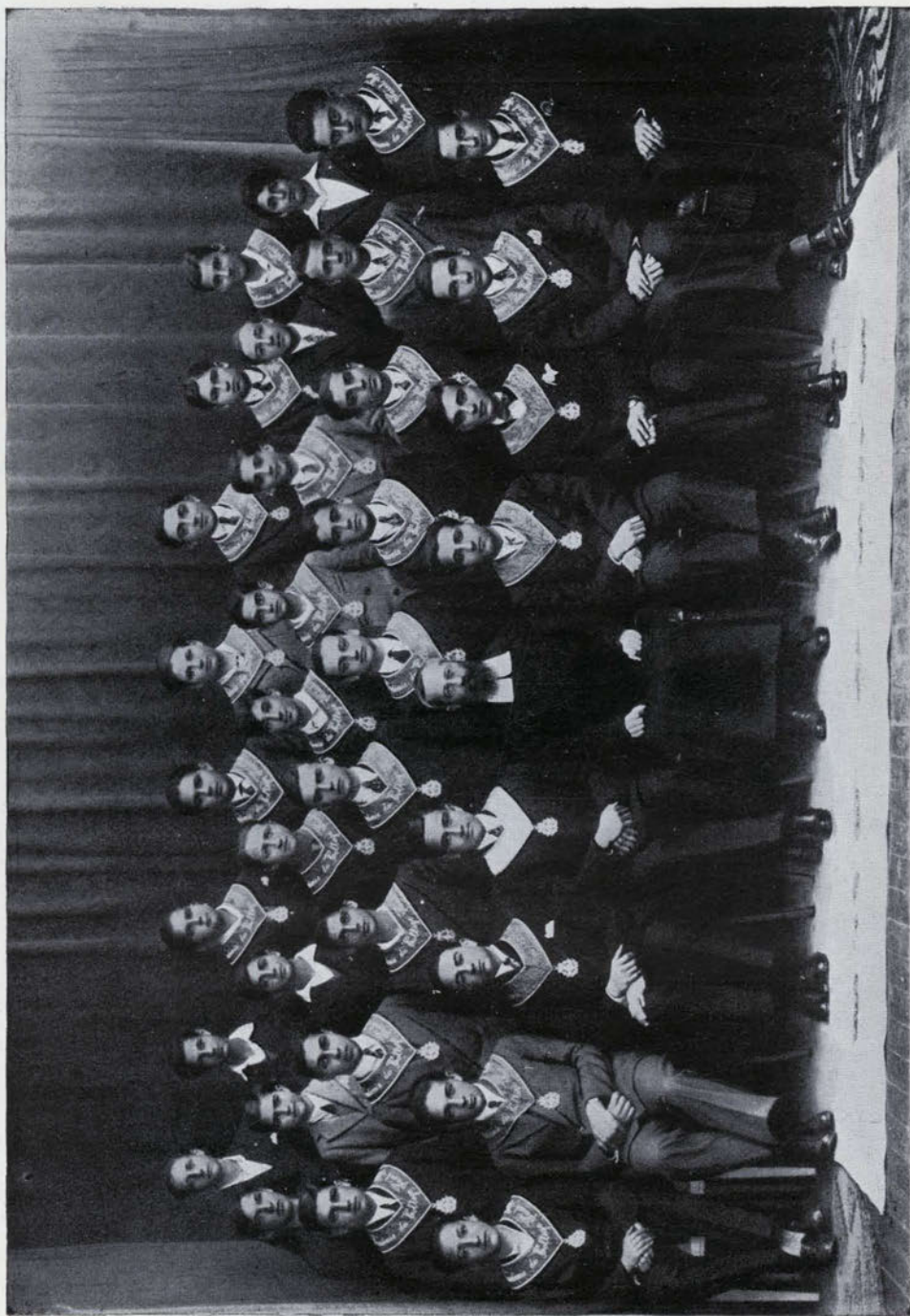
Le 2 mai, un autre bonheur, caressé depuis longtemps déjà, illuminait les fronts et réjouissait les cœurs de six nouveaux aspirants, de la classe de Troisième :

MM. Victor AGHION, Théodore AVIERINOS, Charles HANANIA, Elie KHALO, Edouard NAHMIAS, René TRAD.

Nous faisons des vœux pour que titulaires et aspirants tiennent à honneur de maintenir les bonnes traditions de la Société qui a bien voulu les admettre dans son sein, afin que longtemps encore, l'Académie Saint-Jean-Baptiste continue, sous des auspices aussi heureux que ceux du passé, sa marche ascensionnelle vers les sommets de son idéal « *Science et Vertu* ».

LE VICE-PRÉSIDENT.





L'ACADÉMIE LITTÉRAIRE DU COLLÈGE.

Photo U. Dorés.

## Promenade académique.

SEPT H. 15. La gare du Caire... Lentement le train s'ébranle. En petite vitesse il gagne Sidi-Gaber. Là-bas, sur les quais, une animation inaccoutumée règne depuis 7 heures ; que se passe-t-il donc ? Voici. L'Académie littéraire du Collège et la Fanfare font aujourd'hui leur promenade annuelle.

Des groupes se sont formés et l'on discute joyeusement de cette journée qui promet d'être belle. La plupart de nos excursionnistes sont armés d'un kodak, espérant emporter du Caire quelques clichés — souvenirs fidèles de cette promenade mémorable. — « Oh ! que ce train est lent à venir !... » Enfin, le



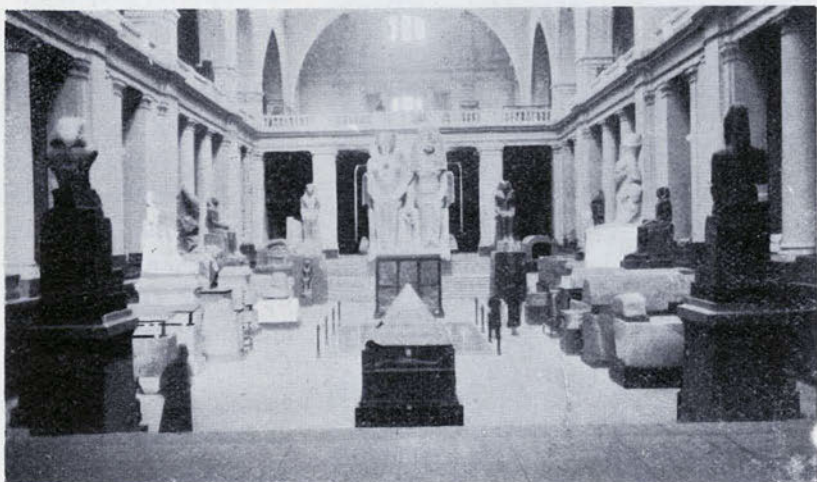
Photo M. Fernus.

La Porte d'entrée principale du Musée.

sémaphore vient de tomber et un panache de fumée blanche signale l'arrivée de l'express. Il entre en gare. Rapidement on s'engouffre dans le *confortable* wagon de troisième classe qui nous est réservé... Tout le monde est embarqué. Un coup de cloche. Le train repart...

Le paysage est monotone. Un mince canal d'eau douce borde la voie ferrée. De temps en temps des chalands à grande voile triangulaire glissent sur ses eaux miroitantes. Dans le lointain se silhouettent un village aux maisons basses et pauvres, un fellah vaquant aux travaux des champs, une sakieh fonctionnant sous l'effort d'une bête efflanquée... Les seules variétés du voyage furent l'arrêt à Tanta, et le passage des deux branches du Nil.

Mais à l'intérieur du wagon, quelle exubérance et quelle variété ! Par petits groupes, les sujets de même tempérament se sont réunis ; ils se livrent à des divertissements de leurs goûts : ici, deux ou trois musiciens improvisent des concerts à l'œil et qui ne manquent pas de charme ; là, ce sont les fervents du jeu de l'oie ; plus loin, un tireur de cartes, et diseur de bonne aventure, avec un imperturbable sérieux que rien ne déconcerte, entretient la naïveté attentive de quelques curieux ; d'autres, et non des moins bruyants, s'acharnent à guérir, par de rapides et violents coups de main, la trop lente dextérité d'un partenaire qui lui présente assez timidement le revers de ses deux mains. Les plus



*Photo G. Hamaoui.*

Au Musée des Antiquités, la grande salle du rez-de-chaussée.

pondérés conversent gravement comme il sied d'ailleurs à des académiciens conscients de leur dignité.

Ainsi, les heures passent si rapidement que certains d'entre nous sont tout étonnés de constater que nous sommes en gare de Bab-el-Hadid : il est 10 heures 15.

Quatre confortables autobus aimablement mis à notre disposition par les chers Frères de Bab-el-Louk, sont là qui nous attendent. Nous nous y installons. Un claquement sec des portières, un bruit retentissant de trompe et nous voilà filant à toute allure à travers les grands boulevards de la capitale égyptienne. On ne parle plus, mais on regarde...

Le Caire, ce n'est pas encore la vraie ville indigène, mais une cité qui, quoique semi-européenne, est beaucoup plus homogène qu'Alexandrie. Celle-ci présente deux moitiés bien distinctes et

très différentes l'une de l'autre : Alexandrie-moderne, aux maisons hautes et luxueuses, aux rues larges et propres, et Alexandrie-indigène, aux masures basses et sales, aux quartiers populeux et rapprochés. Au Caire, les quartiers indigènes, moins pauvres que ceux d'Alexandrie, empiètent sur les quartiers européens et tendent à former un tout homogène. De plus, les tramways, à voie étroite, sont loin de pouvoir rivaliser avec les superbes voitures de

Ramleh. Par contre, le Caire s'enorgueillit de son métro et possède un climat sec, ce qui permet de supporter plus facilement la chaleur.

Nous voici devant le Musée. C'est un vaste édifice, d'allure un peu massive. Nous devons à M. Henri MUNIER, un érudit dans la partie, d'intéressantes explications sur cette période ancienne de l'Égypte. Oh ! que de choses à voir dans ce fouillis, parfaitement ordonné, de tant de pièces dont quelques-unes plusieurs fois millénaires ! Mais ce qui retient notre attention, ce sont les trésors découverts dans la tombe de Touth-Ank-Amon. A noter le magnifique sarcophage en or massif, et la collection

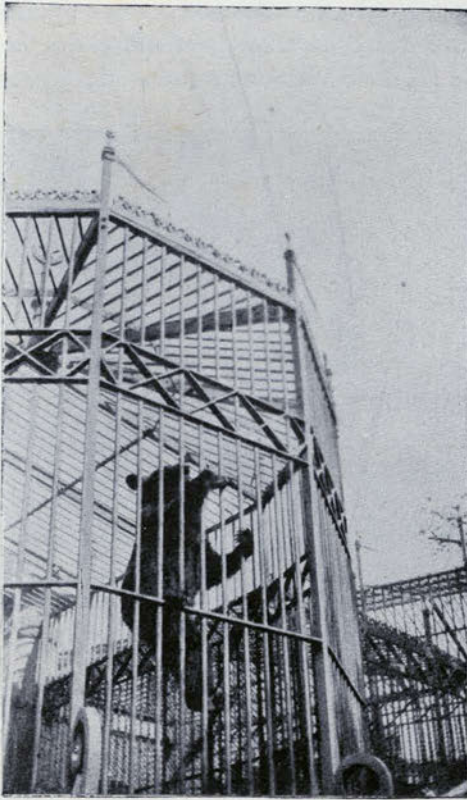


Photo U. Altieri.  
Au Jardin zoologique : l'ours brun.

variée de cannes appartenant à ce jeune prince de la XVIII<sup>me</sup> dynastie, ainsi que les parures et bijoux de la reine, sa très digne épouse.

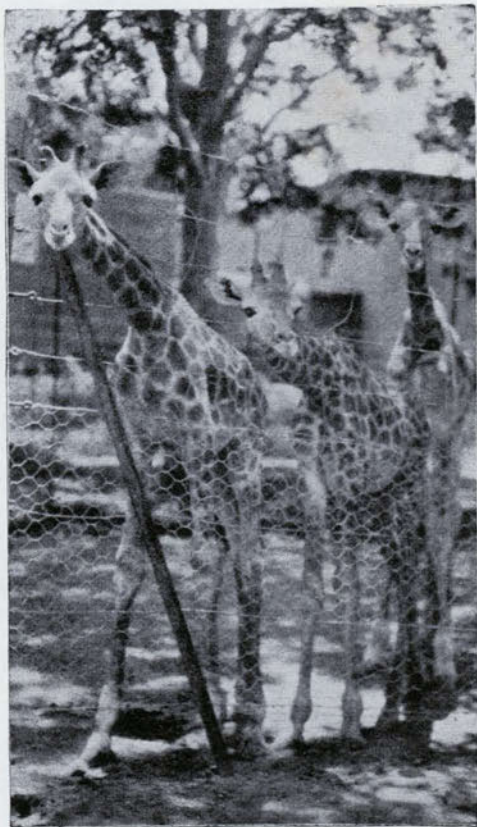
A la sortie du Musée, nous devons repousser l'assaut d'un bataillon de vendeurs qui, à les entendre et pour quelques piastres, nous offrent « les plus rares antiquités de l'Égypte dynastique ». Ainsi se termine la première étape de nos pérégrinations au pays des Pharaons.

Nous rentrons au collège S<sup>t</sup>-Jean-Baptiste de la Salle. Après une sommaire visite des classes, nous nous rendons sur la cour parfaitement bien ombragée. Les plus sportifs projettent une partie de basket-ball ; d'autres trouvent des cerceaux en fer ou de minuscules échasses qui font leurs délices.

12 heures 30. Le Banquet académique. Cet important numéro de notre programme ne laisse personne indifférent. Grâce au talent incontesté du grand cordon bleu de céans, il est des mieux réussis. Rien donc ne manque à la fête qui prend fin avec le toast de Monsieur le Président remerciant chaleureusement frère LÉON, directeur du Daher, et frère CYPRIEN-HILAIRE, directeur de Bab-el-Louk, les organisateurs de cette journée splendide.

Dehors, nos quatre autobus sont sous pression. Chacun s'est de nouveau blotti dans son coin ; et nous nous dirigeons vers le Jardin zoologique. En passant, nous admirons les jardins et les parcs de Ghézireh, ainsi que le pont imposant de Kasr-el-Nil Arrivés à destination,

nous déambulons à travers la flore et la faune équatoriales africaines. Sa flore est luxuriante ; sa faune nous impressionne : deux tigres royaux, quelques lions majestueux au rugissement terrifiant, des panthères, des hyènes et des chacals. Nous rendons visite à l'éléphant, un vétérán, aigri par l'âge, la peau ridée et la trompe menaçante. Un peu plus loin ce sont les tortues, puis les autruches, les gazelles, les girafes, et le populaire hippopotame aux mâchoires énormes ; enfin les crocodiles à



Les girafes.

Photo G. B.

de mi cuits dans leur carapace et qui paraissent s'incruster aux parois des berges...

Et maintenant, pénétrons dans l'enclos réservé aux reptiles. En entrant, une température entretenue par deux radiateurs, vous suffoque presque. Cette chaleur est pourtant nécessaire à l'entretien de ces bêtes peu avenantes ; la plupart sont repues et font



Photo L. di Contessini.  
Saïed, le populaire hippopotame.

leur sieste. Une petite vipère, à la robe fauve se montre fort expressive... Mais, nous sommes obligés d'écourter cette visite si intéressante, car le temps presse. Aussi le faisons-nous avec regret. Un dernier regard à un phoque et... en route pour les Pyramides !

Une demi-heure d'auto et nous nous trouvons au pied du plateau sablonneux qui supporte ces principales merveilles de la plus haute antiquité égyptienne. Une côte assez raide à gravir, et nous voici devant ces tumulus funéraires d'une masse imposante. La pyramide de Chéops se présente la première à nos regards. Au sommet, quelques touristes nous donnent une idée de la petitesse de l'homme et

de la grandeur de ces monuments. Un temps d'admiration et nous nous dirigeons vers le sphinx. Comme il se carre au fond d'une dépression, on ne l'aperçoit qu'une fois en sa présence. Et, que de monde autour de ce pauvre monstre que ses dimensions colossales lui ont permis de résister aux coups sans cesse renouvelés du Temps qui détruit tout ! Ce n'est qu'une longue file d'autos, d'ânes et de chameaux qui relie le *Mena House* à ces

importants vestiges des antiques Pharaons... Le soleil est brûlant, et plus d'un essuie de larges gouttes qui perlent sur son front.

Nous voilà revenus à la pyramide de Chéops, et réinstallés dans nos voitures. De là, nous mettons le cap sur la Citadelle, ce qui nous oblige de traverser un des plus pittoresques quartiers du Caire où toutes les mosquées semblent s'être donné rendez-vous... Nous passons la première, puis la seconde enceinte de la forteresse anglaise que nous venons d'atteindre. Devant la mosquée de Mohamed Ali, les portes s'ouvrent ; tête couverte, nous en franchissons le seuil. Comme par enchantement tous les rires ont cessé. Les yeux s'écarquillent pour mieux voir dans la demi-



Le Sphinx.

*Photo G. Hamaou*

obscurité du temple : ils regardent. Les murs sont décorés. Un grand tapis recouvre le parquet. Suspendu, sous la voûte immense, le superbe lustre offert par le roi Louis-Philippe, est entouré d'innombrables lampes. Dans un coin, le tombeau du fondateur de l'Egypte moderne : Mohamed Ali...

Puis nous passons sur l'esplanade de la Citadelle d'où nous embrassons toute la ville : l'effet est grandiose. Au couchant, le soleil dore les arêtes des pyramides que nous venons de quitter, tandis qu'à nos pieds, le Nil déroule majestueusement son large ruban d'argent... Un regard encore et... nos chauffeurs aiguillent sur Héliopolis...

Héliopolis est une cité nouvelle aux maisons blondes et neuves, disposées avec symétrie, et qui ne rappelle en rien le pittoresque de la Capitale. Un tour de ville où nous remarquons le splendide

hôtel du baron Empain... et, nous rentrons au Caire où les chers Frères du Daher nous offrent gracieusement un excellent petit goûter...

19 heures 15. Bab-el-Hadid. Nous achetons quelques colifichets bariolés, derniers souvenirs de notre randonnée académique, et nous nous embarquons. Quelques minutes après, le train quitte la vieille capitale pour s'engouffrer dans la nuit, le long de la branche canopique...

Retour au clair de lune... Dans le train, règne relativement un peu plus de calme qu'à l'aller... Quelques voyageurs installés sur des banquettes proches l'une de l'autre, ont formé le très louable projet de réveiller par quelques balancements rythmés ceux qui manifesteraient des velléités de s'endormir... La casquette enfoncée sur la tête, l'air mélancolique et tendre, un académicien songe aux vicissitudes de la vie présente... D'autres, habitués à se coucher tôt, ont transformé le wagon en *sleeping-car*... Dans un coin, l'*Oncle Sam* national égyptien, le traditionnel *Goha* fait l'objet d'histoires cocasses et qui ont le don de dérider un groupe de voyageurs...

Et le retour s'effectue monotone pour les uns, agréable pour les autres... Cette fois, le train s'est arrêté aux gares les plus importantes : Benha, Kafr-el-Zayat, Tanta, Damanhour.

A 22 heures 45, nous atteignons Sidi-Gaber où la plupart nous quittent.

22 heures 50. Alexandrie. Certains ont la joie de retrouver leurs parents qui les attendent impatiemment. Quelques phrases banales sont échangées : Au revoir, Cher Frère. Bonsoir, Messieurs... Et l'on se sépare en murmurant peut-être un mélancolique : *C'est fini*.

JOE EZRI.





## Célimène à l'Académie

Jeudi, 30 janvier 1930.

LA représentation du *Misanthrope* terminée — dont nous rendons compte par ailleurs — la troupe des acteurs était invitée à prendre le thé dans les locaux du Cercle, avec quelques rares privilégiés — trop rares au gré de certains...

Puis, cette brève réception finie, tandis qu'une partie de la troupe visitait le Collège, M<sup>me</sup> Cécile SOREL, M. Louis RAVET et M<sup>me</sup> Hélène DURIEZ, accompagnés de M. D'ANGÉLIS, Consul de France, de quelques membres de la Colonie française, du Frère Directeur du Collège, de M. Hector KLAT et de quelques autres, prenaient place à l'Académie du Collège, sur les fauteuils à eux réservés à la table directoriale.

Tout le monde installé tant bien que mal, les uns assis, les autres debout — puisque, n'ayant pas prévu une telle affluence et de telles recrues, l'Académie manque de sièges — M. CARACOSTAS, président, lit d'une voix bien timbrée, une adresse de bienvenue. M. CHALHOUB donne ensuite lecture de l'ordre du jour.

C'est à M. HALFON, de la classe de première, qu'incombe la tâche de lire un sujet littéraire qui sera disséqué ensuite par ses camarades dont chacun tient en main une copie de son travail. Je ne sais si le dieu du hasard est aveugle ou s'il y voit clair, mais le fait est qu'il fait bien les choses. Comme par un fait exprès, c'est Rousseau qui est mis sur la sellette avec son *Emile*, devant des disciples fervents de Molière. Or chacun sait que le misanthrope de Genève ne vénérât guère l'auteur du *Misanthrope*. S'ils voisinent aujourd'hui aux Enfers, ils doivent donner de la tablature à Pluton et à Proserpine pour les mettre d'accord et maintenir la paix. Le fait est que ce pharisien de Jean-Jacques est fort mal venu de faire la morale à Molière, comme de vouloir nous prêcher la pédagogie, tandis qu'il envoie ses moutards à l'hospice.

Aussi bien fut-il assez maltraité dans le travail de M. HALFON, très juste de fond et correct de forme, sinon très neuf d'idées. Les appréciations de ses camarades lui furent en général favorables, sauf quelques rares, maladroitement et naïvement intervenues en faveur du fol de Genève qui furent d'ailleurs rétorquées et mises au point par le président. Ces brèves et vives passes d'armes eurent le don d'amuser l'assistance qui prenait visiblement goût à la discussion.

Malgré l'heure tardive et ses obligations professionnelles,

M<sup>me</sup> Cécile SOREL voulut encore entendre la lecture et la critique d'un autre travail, avant de lever la séance.

Puis M. Hector KLAT, que nous n'avons pas autrement besoin de présenter, déclama le suivant poème, composé pour la circonstance :

*Madame,*

*Ainsi qu'on est heureux  
Quand la demeure familiale  
Accueille une tête royale,  
Ainsi je me sens tout joyeux  
D'être témoin du privilège  
Dont se prévaut le Collège :  
N'est-ce pas... un peu... ma maison ?  
Et n'êtes-vous... plus qu'un peu... reine ?*

*C'est là qu'en ma jeune saison,  
Ma trop inflammable raison  
Brûla déjà pour Célimène.  
Or que voyons-nous ? Répondant  
A l'appel de l'Académie,  
Dont je fus quasi président,  
Célimène vient en amie.*

*Car elle, c'est bien vous, vraiment.  
Car vous avez superbement  
A cette amante de roman,  
A cette femme singulière  
Insufflé la vie, et votre art  
Ressuscite Armande Béjart  
Telle que la voyait Molière  
Avec son regard surhumain.*

*Et puis, n'allez-vous pas, demain,  
Au pied des Cèdres millénaires,  
Jouer au pays de mes pères ?  
Le Liban vous accueillera  
Avec un élan, une flamme  
Dont votre cœur se souviendra  
Et qui vous réchauffera l'âme.*

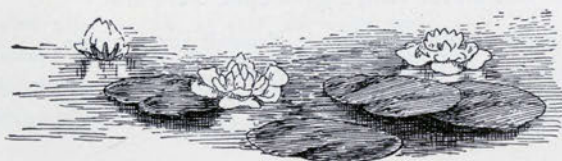
*Je suis donc deux fois orgueilleux  
Que ma muse ait été choisie  
Pour représenter à vos yeux  
L'orientale poésie.  
Elle est modeste ; elle n'est pas,  
Madame, de très haut lignage ;  
Insuffisants sont ses appas :  
Veuillez n'y voir qu'un témoignage  
De sincère dévotion,  
Du plus respectueux hommage  
Et de grande admiration.*

M<sup>me</sup> Cécile SOREL remercia chaleureusement le poète et adressa quelque mots bienveillants aux académiciens. Elle distribua ensuite à profusion des signatures aux fervents d'autographes et de dédicaces.

Entre temps chacun se communiquait ses impressions dans le brouhaha d'après la séance. M. LOUIS RAVET tint à féliciter M. HALFON pour son travail, tout en se portant garant des bonnes intentions de Molière que Rousseau a violemment attaqué. Il fut heureux de constater la présence d'un buste du grand comique, en bonne place dans la salle de l'Académie.

Et puis ce fut le départ de Célimène et de son éventail dans un frou-frou de robe à paniers.

\*\*\*



## Tournois littéraires et artistiques.

### Concours de Versification

LA valeur artistique de nos jeunes concurrents s'affirme de saison en saison ; et c'est avec un réel plaisir que nous assistons aux métamorphoses par lesquelles passe leur phrase prosaïque pour devenir *vers* tout simplement, et parfois *vers* que traverse un souffle poétique ; d'abord gauchement, péniblement, elle se débarrasse de ses longueurs et de ses impropriétés, puis se contracte et s'enserme, non sans effort, dans la gaine rigide et étroite du mètre le plus grand que l'art classique ait forgé. Pour certains, à ce premier stade, l'œuvre leur paraît terminée ; pour les plus tenaces, elle se poursuit encore, malaisée peut-être, mais le vers équilibré, se menuise, devient plus élégant ; pour d'autres enfin plus soucieux de la forme, et un peu poètes aussi, à force de transparence et de légèreté, elle devient cette chose ailée qui s'ouvre, monte et s'éblouit de clarté.

Nous ne pouvons qu'encourager tous ces bons ouvriers de la plume qu'un idéal a séduits et qui, malgré les obstacles dont s'encombre leur route, ne sauraient retarder d'un instant leur continuelle ascension vers les cimes entrevues.

#### L'Exilé.

Il s'en allait errant sur la terre étrangère,  
Et les peuples lointains qui reçurent ses pas  
L'ont regardé longtemps sans reconnaître un frère  
Que le malheur vaincu jetait entre leurs bras.

Que Dieu guide toujours le Proscrit sur sa route,  
Qu'Il peuple le désert de son cœur désolé,  
Qu'Il soit toute bonté, que le soir, Il écoute,  
Tel un Père, la voix de ce Fils exilé !

« Lorsque, au déclin du jour, l'ombre gagnant la plaine,  
J'apercevais le toit d'un modeste séjour,  
Je me disais : Heureux qui retrouve sereine  
Sa famille épiant sur le seuil son retour.

« Où vont ces flocons blancs que chasse la tempête ?  
Où sont précipités ces torrents courroucés ?  
Hélas ! où vais-je donc ? Comme eux ma fin s'apprête,  
Car le vent de l'exil de partout m'a chassé !

« Que ces arbres sont beaux et que ces fleurs sont belles !  
Que ce babil de l'onde et le chant de ces nids  
Sont doux, mélodieux avec leurs frissons d'ailes !  
Hélas ! ce ne sont point ceux de mon cher pays !

« Et l'on m'a demandé : Pourquoi vos yeux de larmes  
Se voilent-ils dès l'aube alors qu'au ciel renaît  
Un jour pur et serein, un jour tissé de charmes ?  
Et quand j'ai dit ma peine, hélas ! nul n'a pleuré !

« Autour de l'aïeul blanc j'ai vu de blondes têtes  
Telles des frondaisons fleurissant un vieux mur ;  
Quand j'ai passé près d'eux aucun ne m'a fait fête,  
Pris de peur ils ont fui comme on fuit l'être impur. »

Pauvre exilé, par tous chassé de leur demeure,  
Cesse donc de gémir, car tous sont des bannis,  
Et le blême orphelin et la veuve qui pleure ;  
Tout être passe et meurt : père, frères, amis.

C'est en vain qu'ici-bas, tu déroules ta tente,  
O toi mortel d'un jour qui rêves au ciel bleu !  
La terre est un exil, mais ton âme innocente  
A ta mort reverra sa Patrie et son Dieu.

Que Dieu guide toujours le Proscrit sur sa route,  
Qu'Il peuple le désert de son cœur désolé,  
Qu'Il soit toute bonté, que le soir, Il écoute  
Tel un Père, la voix de ce Fils exilé.

EPHÉMÈRE

(Hors Concours).

### L'Exilé.

Il s'en allait errant et seul sur cette terre,  
Confiant au destin le secret de son cœur,  
Sans espoir de parents, d'amis ni de chaumière,  
Savourant tristement les fruits de son malheur...

Seigneur, guide le pauvre exilé sur la route...  
Soutiens-le de ton bras à l'heure du péril,  
Et verse, en ta bonté, dans son cœur goutte à goutte,  
Le calme et la douceur pour charmer son exil.

Qu'il vienne à s'égarer au milieu de la foule,  
Nul ne l'a regardé ! nul ne s'est souvenu !...  
Poursuis donc ton chemin dans le flot qui s'écoule,  
Tu vivras toujours seul, errant, pauvre, inconnu.

« Où va ce blanc nuage et que la brise emporte ?  
Vers quel val ce ruisseau court-il allégrement ?...  
Comme eux je suis poussé, sans savoir où ! Qu'importe  
Si le ruisseau murmure en coulant doucement !... »

« Mais que murmure-t-il à mon âme ravie ?...  
Je n'entends déjà plus le babil de sa voix !...  
Que chante le nid clos qui s'éveille à la vie ?  
Que chuchotent les fleurs et les feuilles des bois ? »

« Que dit ce troubadour qui s'en va par la plaine ?  
Quelle exquise romance aux sons harmonieux !...  
Ces chants ne sont pas ceux dont mon enfance est pleine !  
Ce bleu d'azur n'est pas celui qu'ont vu mes yeux !... »

« Quand on m'a dit : Pourquoi vos yeux versent des larmes ?  
Et pourquoi votre cœur est-il tant éploré ?  
Et que j'eus raconté l'objet de mes alarmes,  
Personne n'a compris mon mal et n'a pleuré. »

« Alors j'ai poursuivi, dans ma sombre épouvante,  
Le chemin commencé dans l'exil et le deuil.  
Je ne fus consolé par nulle âme vivante,  
Et nul toit ne m'a fait un fraternel accueil. »

Cesse donc de gémir, exilé solitaire ;  
La patrie ici-bas n'est qu'un mot, car tout fuit.  
Avec le jour tout passe : Amis, frères et père ;  
Cette terre est pour nous le gîte d'une nuit.

Seigneur, guide le pauvre exilé sur la route,  
Soutiens-le de ton bras à l'heure du péril,  
Et verse, en ta bonté, dans son cœur goutte à goutte,  
Le calme et la douceur pour charmer son exil.

A. K.

(*Mention Très Bien*).

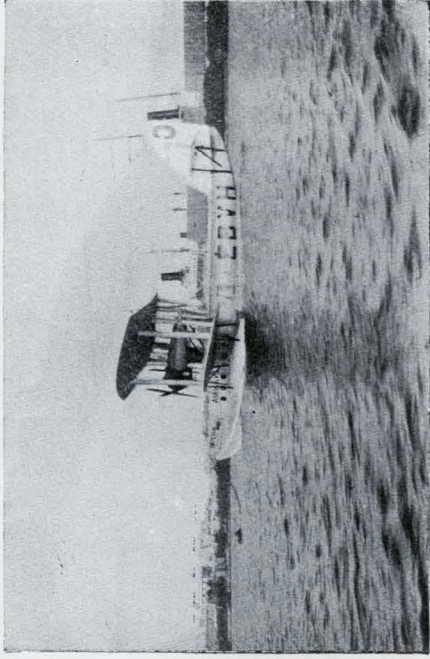
### L'Exilé.

Misérable il allait seul, errant sur la terre !  
Et ses pas se perdaient dans d'infinis sentiers ;  
Les monts suivaient la plaine aux cailloux meurtriers.  
Il s'en allait toujours, chagrin et solitaire...

Parfois, quand las, meurtri, gardant au fond du cœur  
Le triste souvenir de la patrie absente,  
Il croyait retrouver, tout fleuri de bonheur,  
Quelque coin, rappelant sa demeure charmante,

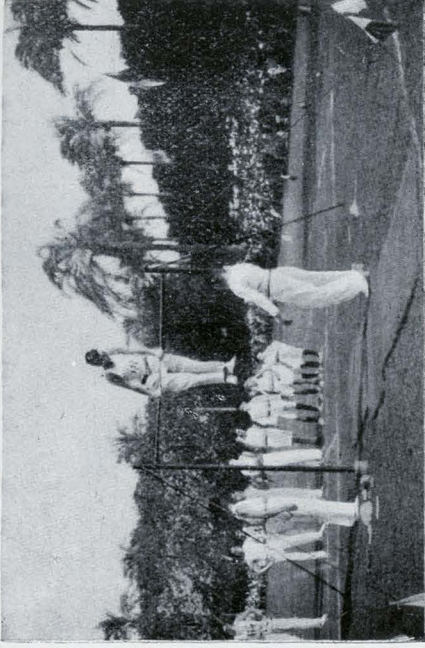
(Photos primées).

# Concours de Photographie.



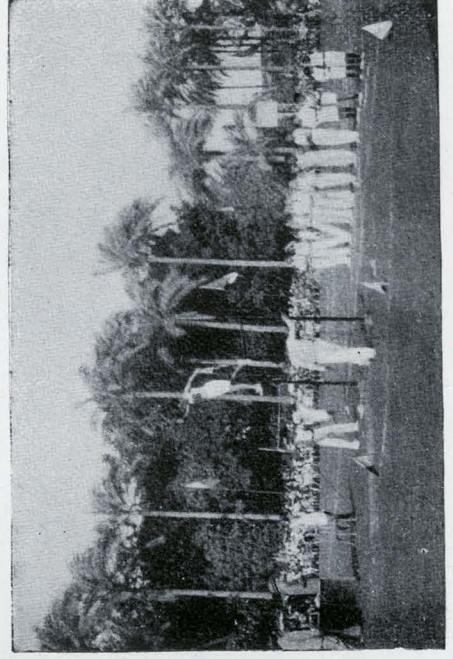
Hydravion.

Photo M. Vittorias.



Concours de gymnastique.

Photo M. Fernus.



Concours de gymnastique.

Photo M. Fernus.



Aniers et leurs bêtes.

Photo M. Fernus.





Alors, sa solitude au milieu d'étrangers  
Hostiles, malveillants, rappelant sa misère,  
Le poussait à chercher ailleurs où s'abriter :  
Il s'en allait toujours, errant et solitaire !.. .

« Où vont-ils, ces brouillards chassés par l'ouragan ?.. .  
Ils vont à la dérive au caprice du vent.  
Comme eux je suis chassé, je ne suis qu'une épave  
Qui flotte au gré des flots, toujours sévère et grave.

« Heureux qui, vers le soir, est au milieu des siens  
Groupés autour du feu qui pétille dans l'âtre,  
Rapprochés, par le froid, de la flamme rougeâtre.. .  
Malheureux exilé ! Que n'ai-je aussi les miens ?

« Que ces ciels sont riants, que ces lignes sont belles !  
Que de chers souvenirs à mon âme ils rappellent !  
Mais de mon doux pays, ce n'est qu'un souvenir,  
Et je m'en vais toujours sans savoir où finir ».

Oui, poursuis ton chemin, tout seul, ô pauvre hère !  
Et cesse de chercher le bonheur sur la terre ;  
Souffre en silence, prie, espère et crois en Dieu :  
Le bonheur ne fleurit qu'au delà du ciel bleu.

RENÉ ANHOURY

(*Mention Bien*).

### L'Exilé.

Ainsi que l'exilé mon cœur chemine errant ;  
De pays en pays il va, pleure et soupire ;  
Parfois sa voix s'émeut aux charmes du zéphire,  
Il chante alors sa peine et nul ne le comprend.  
O mon Dieu, soutenez ce qui va sur la terre :  
L'exilé malheureux et mon cœur solitaire.. .

S. MOSCONAS

(*Mention Assez Bien*)

La mention *Passable* a été méritée par :

MM. H. ARCACHE, H. TAWIL, Z. WASFY, L. DI CONTESSINI,  
G. CRAISSATI, J. EZRI, G. HAMAQUI, M. AIRUT et R. MARCINHÈS



## Concours de Déclamation

---

### Premier concours (Décembre 1929)

---

#### Première Section

(14 Concurrents — 8 Lauréats)

---

*Lauréats :*

MM. Raoul ROSENTHAL	MM. Mario ROUSSO
Henri ARCACHE	Charles LUZIANOVICH
Gabriel CRAISSATI	Ange FITENI
Georges MATRAGI	Louis DJANGY

*Mention :*

M. Karam COSSERI	M. Charles BOULAD
------------------	-------------------

---

#### Classes de Troisième

(20 Concurrents — 10 Lauréats)

---

*Lauréats :*

MM. Michel ELIE	MM. Antoine ZAYAT
Lucien AOUAD	Fructueux EMON
Charles HANANIA	Edouard SAMUELSON
Edouard NAHMIA	Pierre FARAH
Dimitri GEDEI	Elie KHALO

*Mention :*

MM. Nicolas BASSILI	MM. Albert ACCAOUI
Th. AVIÉRINOS	René TRAD

---

#### Classes de Quatrième

(30 Concurrents — 8 Lauréats)

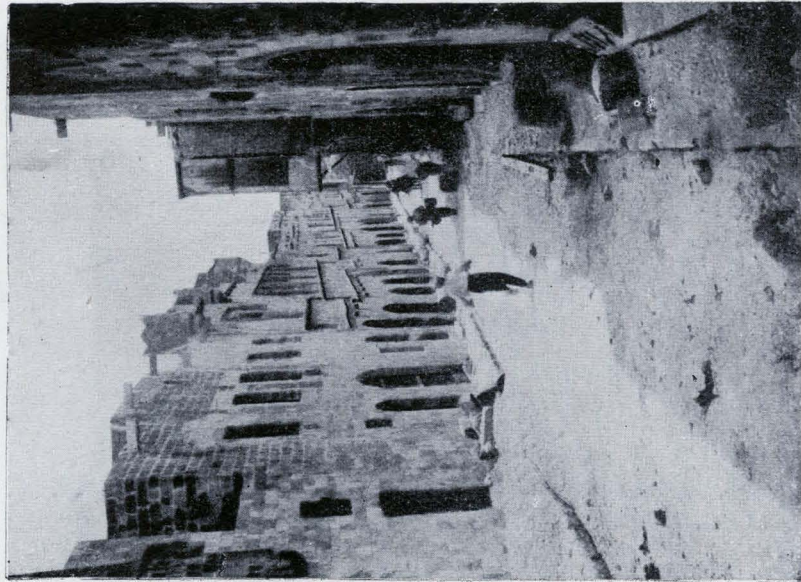
---

*Lauréats :*

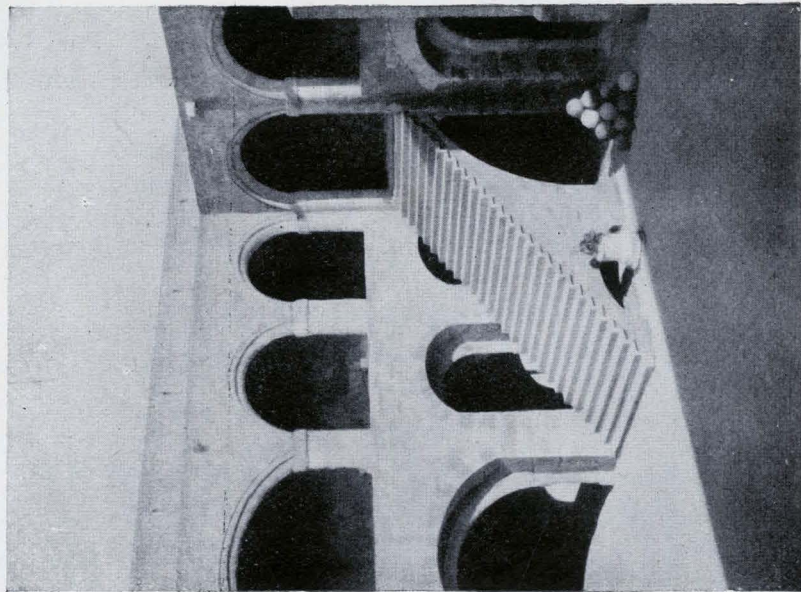
MM. André NAMÉTALLA	MM. Marcel MALAK
Joseph FERNUS	Mario MOYAL
Gustave DAHAN	Jean LUBICZ
Ibram SALAMA	Charles ARIAN

## Concours de Photographie.

(Photos primées).



Ancienne rue des chevaliers  
( Rhodes ).



Cour intérieure du palais des chevaliers  
( Rhodes ).

Photos : M. Drakidis.



*Mention :*

MM. Arthur FITENI	MM. Léopold SAMUELSON
Elie BASSILI	Anwar NAGGAR
Gabriel RATHLE	Harold CASSAR
Roger DE BOTTON	Raymond HAMAOUI
M. Edmond ARWAS	

---

**Classes de Cinquième**

(14 Concurrents — 5 Lauréats)

---

*Lauréats :*

MM. Joseph VITALI	MM. Paul AGHION
Michel CARYDIA	Samy ADÈS
M. Georges TAWA	

*Mention :*

M. Léon SMAGA	M. Henri JEANNIN
---------------	------------------

---

**Classes de Sixième**

(6 Concurrents — 5 Lauréats)

---

*Lauréats :*

MM. Henri CASSIS	MM. Féridon NAIMZADÉ
René AOUD	Roger HOMSY
M. Joe DEBBANE	

*Mention :*

M. Sobhi ASSAD

---

**Classes de Septième**

(15 Concurrents — 4 Lauréats)

---

*Lauréats :*

MM. Jean KALOS	MM. Edwin DI CONTESSINI
Edouard PETRACCHI	Marcel NACCACHE

*Mention :*

MM. Isaac DANON	MM. Robert TASSO
Octave FARRUGIA	Elie TAWA

**Classes de Huitième**

(10 Concurrents      3 Lauréats)

---

*Lauréats :*

M. Henri NISSAIRE                      |                      M. Abdou SAAD  
M. Maurice SMAGA

*Mention :*

MM. Edgar PINTO                      |                      MM. J. KATCHÉRIAN  
Isaac SALAMA                      |                      N. SANGUINAZZI

---

**Classe de Neuvième**

(10 Concurrents — 4 Lauréats)

---

*Lauréats :*

MM. Pierre CAMILLERI                      |                      MM. Raymond GHOSN  
Albert KHALIL                      |                      Antoine CHRYSOS

*Mention :*

M. Adib KHOURY                      |                      M. Albert MISRAHI  
M. Raymond FIORE

---

**Classe de Dixième**

(10 Concurrents — 3 Lauréats)

---

*Lauréats :*

M. Jean DE NOIRET                      |                      M. Ed. STÉPHANIAN  
M. Marcel RIFFARD

*Mention :*

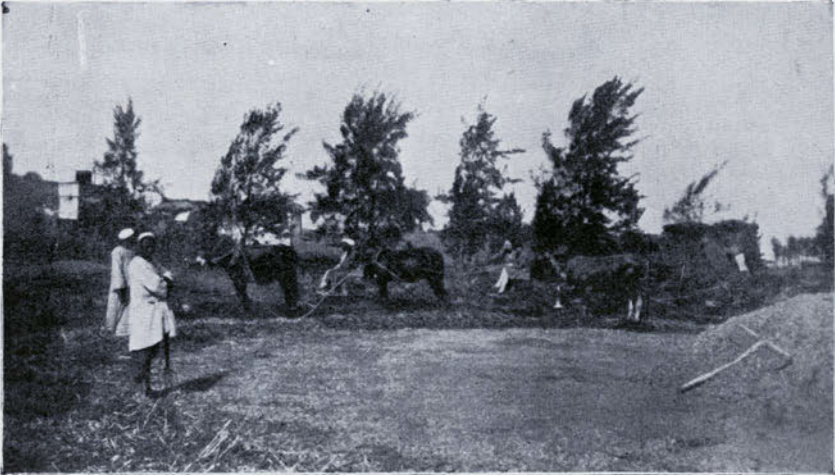
M. Marcel BOCTI                      |                      M. Al. SAMSONAKIS  
M. H. PANAYOTTI

---

---

## Concours de Photographie.

(Photos brimées).



Labour égyptien.

Photo D. Caritato.



Sakieh.

Photo G. B.





**Deuxième Concours (Mars 1930)**

---

**Première Section**

(7 Concurrents — 6 Lauréats)

---

*Lauréats :*

MM. Raoul ROSENTHAL	MM. Henri ARCACHE
Mario ROUSSO	Charles LUZIANOVICH
Ange FITENI	Louis DJANGY

*Mention :*

M. Georges MATRAGI

---

**Classes de Troisième**

(17 Concurrents — 8 Lauréats)

---

*Lauréats :*

MM. Dimitri GEDEI	MM. Edouard NAHMIA
Charles HANANIA	Edouard SAMUELSON
Michel ELIE	Pierre FARAH
Lucien AOUAD	Elie KHALO

*Mention :*

M. Antoine ZAYAT	M. Joseph BRAUNSTEIN
------------------	----------------------

---

**Classes de Quatrième**

(18 Concurrents — 1 Lauréat)

---

*Lauréat :*

M. Jean LUBICZ

*Mention :*

M. Gustave DAHAN	M. Albert CIGUREL
M. Charles ARIAN	

---

**Classes de Cinquième**

(12 Concurrents — 6 Lauréats)

---

*Lauréats :*

MM. Paul AGHION	MM. Joseph VITALI
Samy ADÈS	Michel CARYDIA
Georges TAWA	R. ZACAROPOULOU

**Classe de Sixième**

(4 Concurrents — 1 Lauréat)

---

*Lauréat :*

M. Henri CASSIR

*Mention :*

M. René AOUAD

| M. Joe DEBBANE

---

**Classes de Septième**

(7 Concurrents — 4 Lauréats)

---

*Lauréats :*

MM. Jean KHALOS

| MM. Isaac DANON

Edouard PETRACCHI

| Edwin DI CONTESSINI

*Mention :*

M. Marcel NACCACHE

---

**Classe de Huitième**

(9 Concurrents — 3 Lauréats)

---

*Lauréats :*

M. Pierre MERCINIER

| M. H. MYRIALACCHI

M. Maurice SMAGA

*Mention :*

M. Isaac SALAMA

| M. Henri NISSAIRE

---

**Classe de Neuvième**

(8 Concurrents — 1 Lauréat)

---

*Lauréat :*

M. André SAUNIER

*Mention :*

MM. Raymond GHOSN

| MM. J. KROUBALIAN

Harold KRALL

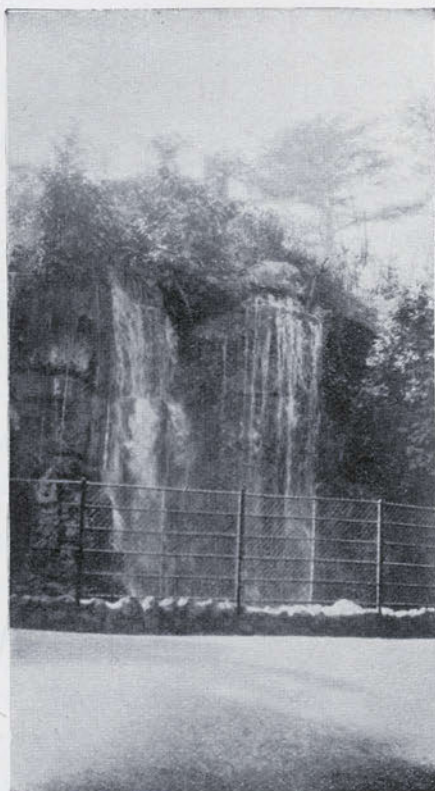
| N. SAMSONACHI

## Concours de Photographie.

(Photos primées).



Le Roc du Cher (Lac o'Anniécy).



Cascade (Palais Longchamp.).



Statue de Vercingétorix  
(Clermont-Ferrand).



La Bourboule.

Photos : P. Chaloub.



**Classe de Dixième**

(10 Concurrents — 3 Lauréats)

---

*Lauréats :*

M. Marcel RIFFARD		M. Jean DE NOIRET
M. H. AMMAR		

*Mention :*

MM. Marcel BOCTI		MM. Ed. STEPHANIAN
Georges CAMILLERI		M. TAMVAKAKI

---

**Classe Enfantine**

(6 Concurrents — 1 Lauréat)

---

*Lauréat :*

M. Henri LUBICZ

---

---

**Concours de Photographie**

(16 Concurrents — 7 Lauréats)

---

*Lauréats :*

MM. Paul CHALHOUB		MM. Nicolas DRAKIDIS
Max FERNUS		D. PAPANICOLAOU
Umberto ALTIERI		Georges HAMAOUI
M. André LOSCO		

*Mention :*

MM. Dimitri CARITATO		MM. Michel VITTORIAS
Stanislas BILISKO		Antoine TAWA
M. Georges GEORGALLIS		

---

---

## Sujets proposés pour le prochain Concours.

### Concours de Versification

1° *Mettre en vers, de mesure et de rimes libres :*

#### **Le lièvre qui fait le brave.**

Un lièvre qui était honteux d'être poltron, cherchait quelque occasion de s'aguerrir. Il allait quelquefois par un trou d'une haie dans les choux du jardin d'un paysan, pour s'accoutumer au bruit du village. Souvent même il passait assez près de quelques mâtons, qui se contentaient d'aboyer après lui. Au retour de ces grandes expéditions, il se croyait plus redoutable qu'Alcide après tous ses travaux. On dit même qu'il ne rentrait dans son gîte qu'avec des feuilles de laurier, et faisait l'ovation. Il vantait ses prouesses à ses compères les lièvres voisins. Il représentait les dangers qu'il avait courus, les alarmes qu'il avait données aux ennemis, les ruses de guerre qu'il avait faites en expérimenté capitaine, et surtout son intrépidité héroïque. Chaque matin, il remerciait Mars et Bellone de lui avoir donné des talents et un courage pour dompter toutes les nations à longues oreilles. Jean Lapin, discourant un jour avec lui, lui dit d'un ton moqueur : « Mon ami, je te voudrais voir avec cette fierté au milieu d'une meute de chiens courants. Hercule fuirait bien vite, et ferait une laide contenance. — Moi, répondit notre preux chevalier, je ne reculerais pas, quand toute la gent chienne viendrait m'attaquer ». A peine eut-il parlé, qu'il entendit un petit tournebroche d'un fermier voisin, qui glapissait dans les buissons assez loin de lui. Aussitôt il tremble, il frissonne, il a la fièvre ; ses yeux se troublent comme ceux de Pâris quand il vit Ménélas qui venait ardemment contre lui. Il se précipite d'un rocher escarpé dans une profonde vallée, où il pensa se noyer dans un ruisseau. Jean Lapin, le voyant faire le saut, s'écria dans son terrier : « Le voilà ce foudre de guerre ! Le voilà cet Hercule qui doit purger la terre de tous les monstres dont elle est pleine ! »

FÉNELON.

2° *Une des deux paraboles évangéliques suivantes :*

Le bon Samaritain.

La Brebis égarée.

---

### **Concours de Composition Française**

*Quelques silhouettes alexandrines :*

Le marchand ambulancier. Le cocher de fiacre. Le chauffeur d'auto. Le cirier de bottes. Le ramasseur de mégots. Le mendiant. etc., etc.

## Concours de Photographie.

(Photos primées).

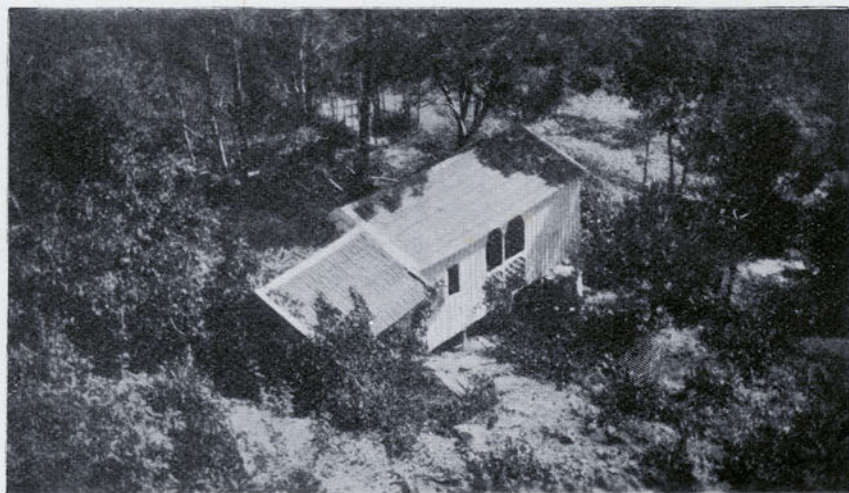


Le Sphinx.



En mer.

Photos : A. Losco.



Kiosque libanais.

Photo A. Tawa.





## Concours de Photographie

---

1° Sujets décoratifs de la chapelle Saint-Marc : les stations du chemin de la croix, la chaire à prêcher, les bénitiers, quelques détails du maître-autel, des piliers, de la tribune, des nefs latérales, du narthex, etc., etc...

2° Scènes de la vie de famille.

3° Sites pittoresques qui ont charmé vos vacances.

---

---

## Prix des Anciens Académiciens

---

Le *Prix des Anciens Académiciens* (1) a été décerné à M. Georges CARACOSTAS, *président*, de la classe de Mathématiques.

## Prix d'Académie

---

Ont obtenu le *Prix d'Académie* :

MM. Georges CARACOSTAS  
Paul CHALHOUB  
Rinaldo AMBRA  
Paul BARBE  
Joe EZRI  
Umberto ALTIERI  
LIVIO DI CONTESSINI  
René ANHOURY  
Joseph REZK  
Jean VOUCOLOU  
Henri ARCACHE

MM. Antoine TAWA  
Lucien VELLA  
Emile AMAD  
Gabriel CRAISSATI  
Adolphe KELLER  
Georges HAMAOU  
Paul ZOUROS  
Albert AMAD  
Louis DJANGY  
Henri TAVIL  
MARIO DE BOTTI

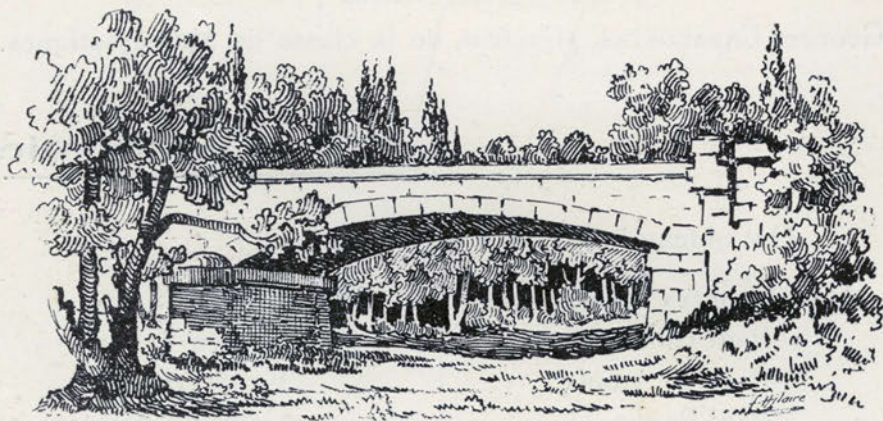
---

(1) Ce Prix est décerné à l'Académicien qui a été classé premier pour l'obtention du *Prix d'Académie*.

## Diplôme d'Académie

Le *Diplôme d'Académie* a été remis à :

MM. Georges CARACOSTAS	<i>Président</i>
Rinaldo AMBRA	<i>Vice-président</i>
Paul CHALHOUB	<i>Secrétaire</i>
Paul BARBE	<i>Bibliothécaire</i>
Joe EZRI	<i>Académicien</i>
Paul ZOUROS	»
Adolphe KELLER	»
Lucien VELLA	»



*Dessin F. Hilaire.*

Pont sur la Varaise (Isère).

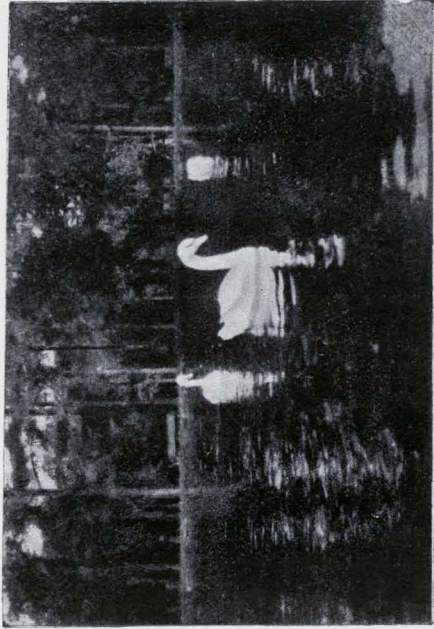
# Concours de Photographie.

(Photos primées).



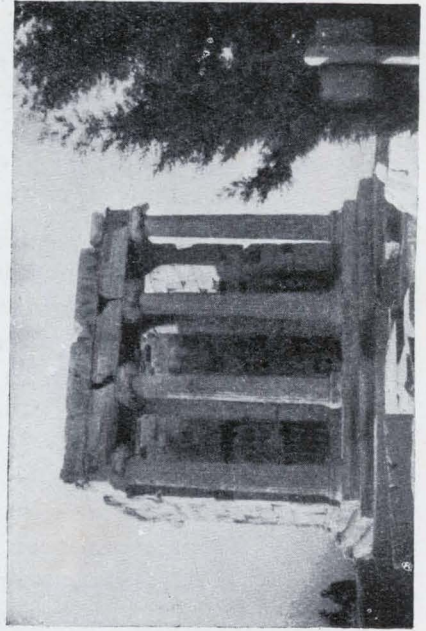
Coucher de soleil.

Photo D. Papanicolaou.



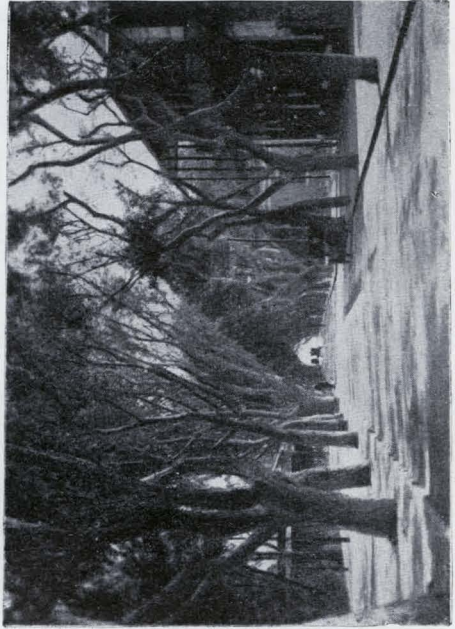
Le parc aux cygnes.

Photo S. Bilisko.



Temple grec.

Photo G. Georgallis.



Le Cours de la promenade (Ismailia).

Photo D. Papanicolaou.





## Un Centenaire

---



Il est une date très importante dans l'histoire mondiale : c'est 1453, date de la prise de Constantinople par les Turcs.

Je ne décrirai pas les péripéties du siège, ni la vaillante conduite de l'empereur Constantin XIII. La victoire des Asiatiques, selon ce que disent nos manuels, est attribuée à la décadence morale des habitants, aux divisions intestines, aux querelles religieuses stériles, etc. Mais il est une cause plus éloignée et plus profonde : c'est la conquête de Byzance par les Croisés de 1204, conquête qui eut pour effet d'affaiblir l'Empire et de le morceler. Passons. Le fait est qu'en dix ans, la Grèce tout entière était sous la domination turque.

Les années qui suivirent furent terribles. Les vainqueurs agirent en conquérants et, dressant autel contre autel, ils s'acharnèrent à ruiner le prestige du vaincu. Les prétendues libertés que le sultan accordait n'existaient malheureusement que sur le papier. Mais ce qui fut le plus désastreux, ç'a été le plein pouvoir des gouverneurs et de tout Turc en particulier. On comprend que sous un tel régime le pays ne pouvait que végéter. Pas d'administration ou plutôt une mauvaise administration. Quant à la police, n'en parlons pas. Les habitants, craignant le voisinage du maître, fuyaient dans les montagnes ; les enfants, privés, ou presque, d'instruction, s'adonnaient à la petite guerre ; de la sorte ils acquirent bientôt des qualités militaires rares.

Mais cela ne profitait aucunement au pays qui s'étiolait dans la plus affreuse misère.

Aussi c'est un miracle de voir, en 1821, après quatre siècles de dure pression, surgir tant de héros épris de liberté, confiants en leur force et gardant, à travers toutes les catastrophes, l'espoir de la victoire finale. Certains y soulignent une manifestation divine ; d'autres, plus rationalistes, n'en sont pas moins obligés d'admirer la vitalité de ce petit peuple que l'on croyait dégénéré.

Je suis de l'avis de ces adeptes fervents de la raison. Certes, la Providence prévoit et permet toutes nos actions, mais je dois dire que si la Grèce forme de nos jours un Etat libre, c'est à elle seule qu'elle le doit. Placé en face d'un géant redoutable, le pygmée grec résista, et l'Europe, qui croyait à sa mort définitive, s'étonna, il y a plus d'un siècle, de le voir surgir et affronter un adversaire que l'on craignait alors.

Devant un tel fait, l'historien se demande quels ont pu bien être les puissants facteurs de conservation du sentiment national hellénique, malgré toutes les persécutions qu'il eut à subir et pendant si longtemps ?

Ce qui frappe, à première vue, dans l'étude de la Grèce et de ses institutions, c'est la grande importance donnée à la liberté. La configuration même du pays, le genre de vie des habitants, et aussi un certain caractère de race fait d'endurance et de ténacité, sont, à mon sens, les principaux éléments de cet amour de l'âme grecque pour le sol des aïeux. Aussi ce n'est pas sans résistance que le peuple opprimé de la Grèce se soumit ; on essaya de lui faire oublier sa langue : il s'y attacha plus fortement que jamais. On profana ses temples : il se posa en spectateur impuissant, mais la rage dans le cœur. On s'attaqua à sa religion : sa ferveur n'en fut que plus ardente quoique cachée. Aux violences de toute sorte, il répondit par l'expatriation, la révolte, et même le suicide.

Mais il faut ajouter qu'à travers toutes ces vicissitudes, il fut constamment soutenu par la religion. L'Eglise s'associa à toutes les manifestations de son patriotisme. Elle en provoqua même l'éclat par l'espérance d'une vie meilleure, par une confiance illimitée dans la miséricorde divine. Non contente de l'appui moral qu'elle assurait, elle prit une part active dans la guerre. Et c'est vraiment atroce et sublime de voir des prêtres accorder la bénédiction d'une main sanglante encore crispée sur l'arme meurtrière. A Constantinople, les Patriarches servirent toujours avec zèle et foi les destinées de leur patrie et de l'Eglise ; ce qui leur valut plusieurs fois la mort. Ce furent encore des moines, pas toujours très instruits, mais l'âme transportée d'enthousiasme, qui enseignèrent au peuple son passé de gloire et de bonheur.

A cette action bienfaisante du clergé, il faut ajouter celle des

hommes énergiques qui travaillèrent, surtout à l'intérieur, à la délivrance de leur pays. Et c'est ainsi qu'en mars 1821, le signal de la révolte, lancé par Germanos, vit partir en guerre des Grecs et



Les principaux Artisans de l'Indépendance Grecque.

Kolokotronis.  
Kanaris.  
Diakos.  
Grigorios IV.

Rigas Phéréos.  
T. Fabvier.  
Lord Byron.

M. Botsaris.  
Bouboulina.  
A. Ypsilantis.  
Karaiskakis.

des étrangers venus pour se dévouer par reconnaissance pour l'Hellade antique, flambeau de civilisation. Comme aux temps anciens des Tyrtées, ils ranimèrent les courages défailants et firent courir des frissons d'enthousiasme.

Il faudrait une plume plus vigoureuse que la mienne pour retracer les angoisses et l'horreur de ces huit années de lutte acharnée. C'est que les Grecs étaient fermement résolus, par tous les moyens en leur pouvoir, à recouvrer pleine et entière, leur liberté ; alors que, de leur côté, les Turcs essayaient de retenir ce peuple qui leur échappait.

L'arrivée d'Ibrahim, avec une armée régulière et fortement disciplinée, porta un coup terrible aux espoirs grecs déjà vacillants ; mais, d'un certain côté, cette intervention fut bienfaisante, car elle provoqua l'entrée en scène des grandes puissances européennes. C'est grâce à ce secours inespéré que tant de sang versé ne le fut pas en vain. En 1830, la Conférence de Londres déclarait l'*Indépendance* de la Grèce.

On serait porté à croire que cette date (1830) n'a été que d'une importance purement locale. Qu'on se détrompe ; d'ailleurs, un simple coup d'œil dans l'histoire de l'Europe suffirait pour nous convaincre du contraire. Pouvons-nous oublier, en effet, qu'à cette époque V. Hugo lançait son fameux manifeste du Romantisme au théâtre, la préface de Cromwell ? En même temps, la France, sortant de l'étourdissement où l'avaient plongée la chute de Napoléon et l'humiliant traité de 1815, venait planter son drapeau sur la côte algérienne. D'autres événements contemporains témoignent aussi d'une passion de vie inaccoutumée, d'une explosion de force et de jeunesse longtemps attendue.

1453-1830 : voilà donc deux dates célèbres de l'histoire hellénique. La première marque la ruine de Byzance et la renaissance artistique et littéraire de l'Occident ; mais la chute de Constantinople fut en tous points glorieuse. Que serait-il advenu de l'Europe si cette barrière qui maintenait le flot turc se fût brisée plus tôt ? 1830, au contraire, est une date d'une importance plutôt sociale. Nous pouvons dire, en effet, qu'à partir de 1830, l'Europe entra dans une ère nouvelle qui verra se dérouler de belles luttes pour la liberté des peuples encore non affranchis.

*Cent ans* se sont écoulés depuis la signature du traité de Londres. Pour commémorer cet heureux événement, des fêtes magnifiques ont été organisées. Mais dans ces multiples et si franches manifestations en faveur d'une cause aussi célèbre, nous ne devons toujours voir que des symboles du relèvement politique et intellectuel de la nation.



De plus, la Grèce, comme tous les peuples qui ont une histoire, n'oublie pas, n'oubliera jamais ceux qui se sont dévoués à son relèvement et à son indépendance. Avec le souvenir, toujours présent, des héros antiques, puis de ceux de 1821, elle conserve pieusement celui de tous les étrangers qui se sont sacrifiés pour elle, ou qui, tout simplement, se sont montrés favorables à sa cause.

Voilà pourquoi, dans ces fêtes touchantes, nous voyons unis dans le même élan d'amour, le même esprit de reconnaissance, les noms de Lord Byron, Comte de Santa Rosa, Fabvier, Hugo, Delavigne et tant d'autres, tous fervents admirateurs de la civilisation grecque, tous esprits fortement épris d'idéal. La patrie tout entière, son sol, ses forêts, ses montagnes sauvages, et même les vestiges glorieux du Passé participent à cette joie et saluent dans leur langue mystérieuse le beau soleil de la liberté qui les éclaire.

Le Parthénon ne vit jamais un clair soleil  
Etinceler si beau sur ses frontons antiques  
Où du grand Phidias le ciseau sans pareil  
A fait survivre au temps les prouesses mythiques.

L'Acropole, dormant son éternel sommeil  
A soudain tressailli sous un souffle mystique  
Qui, de l'Olympe à Sparte, annonce le réveil  
D'un peuple délivré de ses liens iniques.

Sur leur socle portant des siècles le fardeau,  
Ont frissonné soudain les fières cariatides,  
Un hymne jaillissant de leurs lèvres candides

Où du silence gît l'indestructible sceau,  
S'unissant aux rumeurs du vent sur les abîmes,  
Chante du Renouveau les promesses sublimes.

GEORGES CARACOSTAS.



## A l'Assaut de la Tournette

QUINZE HEURES 30... Trois coups de klaxon prolongés... C'est le signal convenu!... Et moi qui suis encore en manches de chemise! Dire que nous partons dans cinq minutes! Vite j'enfile mon pull-over, je jette pêle-mêle les provisions, les bas de laine, le kodak, mon manteau dans le sac de montagne et dévale en trombe les escaliers de l'hôtel.

Une grosse torpédo file entre deux rangées de platanes au bord du lac bleu d'Annecy... c'est nous! huit personnes...

La route grimpe, le panorama s'élargit. Derrière nous, Annecy et son château des comtes de Savoie; à nos pieds, le lac dans toute sa majesté; à droite le château de Saint-Bernard avec ses tourelles, son pont-levis et ses mâchicoulis; à gauche le plateau du Parmelan; tout près, le Fier et ses méandres où viennent mourir deux jolies cascades... Nous dépassons Thônes... Une plaque indicatrice « Chalet de Rosairy », nous fait crier « stop » d'une voix joyeuse. La voiture s'arrête dans un grincement de freins... — « Adieu! A demain, à 11 heures et demie, à Saint-Germain! »

Nous nous engageons en file indienne dans le sentier et lentement d'un grand pas égal nous commençons notre ascension... Ce sont d'abord de grandes prairies vallonnées où se cachent des vaches et des chèvres: leurs cloches montent une véritable gamme, depuis le son grave et majestueux du conducteur, jusqu'au tintement aigre et grêle du chevreau.

Le sentier serpente maintenant dans un sous-bois touffu; nous enfonçons jusqu'à la cheville dans un épais tapis de feuilles mortes... Des poteaux indicateurs, dus à l'initiative du Touring Club français, nous évitent toute méprise... Tout d'un coup des cris retentissent à l'avant: « Oh! les belles fraises! Ah! les bonnes mûres! » me font précipitamment quitter l'arrière-garde pour avoir ma part du festin... Les doigts rouges, les lèvres violettes, nous nous résignons enfin à quitter ce petit coin d'Eden que nous avons dévasté en véritables vandales... Plus loin, c'est un gracieux bosquet de jeunes bouleaux dont les fûts lisses et élégants, charment nos yeux.

Le sentier est à découvert. Arrivés sur un promontoire, nous apercevons, au-dessus de nos têtes, le chalet de Rosairy ; derrière nous le Lachat, surmonté d'un roc en pain de sucre, le Charvin, la chaîne nue et déchiquetée des Aravis, empourprée par les rayons du soleil couchant ; et, en second plan, bien haut, drapé dans son éternelle cape blanche, le sommet du Mont-Blanc ! Le spectacle est vraiment grandiose !... maintenant, c'est à qui arrivera le premier au refuge pour mieux embrasser le tableau. Je ne prends plus que les raccourcis, le sentier ne m'intéresse plus !... Encore un petit raidillon et nous y sommes !... Le pourpre des monts s'affaiblit insensiblement jusqu'au rose tendre, se fond en mauve du plus beau ton, puis s'assombrit jusqu'au violet... Une demi-heure après, il n'y avait plus rien. L'aubergiste n'a pas osé nous déranger dans notre élan d'enthousiaste admiration ; notre chef de bande, le premier, rompt le silence. — Tout le chalet est à notre disposition ! En jeunes gens peu soucieux de leur confort, nous choisissons d'emblée le grenier comme quartier général. Nous faisons nos préparatifs pour la nuit, déballons nos sacs ; et chacun de nous, ses victuailles dans les bras, s'installe dans une salle à manger meublée d'une longue table et de quatre bancs en bois de sapin !

Une bonne soupe chaude aux choux et aux pommes de terre, des sandwiches dans lesquels nous mordons à belles dents, des fruits savoureux qui disparaissent en un clin d'œil, le tout arrosé de vin blanc, voilà notre festin de Balthazar ! Nous couronnons le souper par du champagne, du café et... des cigarettes. (En vacances, tout est permis, n'est-ce pas ?!)... Soucieux de l'état du ciel, je sors. De gros nuages noirs troués, déchirés par des éclairs s'avancent menaçants vers nous ! — Bah ! dis-je, à Dieu vat ! Rentrons nous coucher ! Nous verrons bien demain matin. Nous montons, éclairés par les lueurs vacillantes de deux bougies ; lits de camp, paillasses, couvertures de laine, ficelles et clous en guise de portemanteaux, voilà le mobilier complet de notre chambre à coucher Louis XVI ! Chacun s'étend sans s'occuper du voisin ; on souffle la lumière, puis : « Bonne nuit, Messieurs, dormez bien ! — Bonsoir, Mesdemoiselles, faites de doux rêves ! » et tout rentre dans le silence. Mais cela ne dure pas longtemps ; bientôt un miaulement horrible, qui me donne la chair de poule, se fait entendre suivi d'un aboiement féroce ; un cocorico sonore y répond ; un braiement formidable fait chorus ! En quelques instants, notre grenier se transforme en une véritable ménagerie ! Cependant tout se calme progressivement et bientôt l'on ne perçoit plus que quelques ronflements... Le vent s'est levé ! Il fait

froid ! Je ferme un peu la lucarne, puis n'en pouvant plus, succombant à la tentation, je me pâme dans les bras de Morphée!...

Din ! Din ! Din ! Un vieux réveille-matin enrôlé me fait sursauter ! Il est trois heures et demie. Nous descendons tous nous débarbouiller à la source. Personne ne se plaint d'avoir mal dormi ! Le ciel est clair, les nuages ont été chassés par un fort vent sur la vallée de Chamonix... Un bon café au lait chaud, et puis en route ! Faute de clair de lune, nous nous guidons à l'aide de nos lampes de poche. Le chemin est pierreux et bordé de ravins — grands trous d'ombre effrayants. Le chef de file signale les passages périlleux ; sa voix s'éteint dans le bruit de nos pas...

Le jour se lève peu à peu... Autour de nous, ce n'est que cailloux et rochers moussus par endroits. Nous voici au pied du « Fauteuil », gros bloc d'une vingtaine de mètres de hauteur, qu'il faut escalader à l'aide d'échelles de fer et d'un filin d'acier. Nous nous entr'aidons. Arrivé là-haut, je me dirige vers la table d'orientation, j'y lis : « Sommet de la Tournette, 2347 mètres d'altitude ». Bigre ! me dis-je, quand je pense qu'hier encore nous étions à peine à 400 m. Au nord, malgré la brume, on distingue le Léman ; à l'ouest, sous nous, le lac d'Annecy qui tiendrait dans mon mouchoir de poche ; au sud, on devine le lac du Bourget derrière le mont Revard, et le pic de la Meije ; à l'est, le Mont Blanc au-dessus duquel Phébus se décide enfin à risquer un œil indiscret, qui fait rougir Les Bossons dans leur chemise blanche ! Nous buvons un petit coup d'eau-de-vie pour nous réchauffer, et après nous être reposés quelque peu, nous commençons à descendre, sur l'autre versant, du côté de Zalloires, en ayant le lac sous nos yeux... Le chemin est très difficile, dangereux même. Les sentiers descendent rapidement, presque à pic... Nous marchons ainsi pendant trois heures et arrivons enfin au refuge du Blonay. Nous mettons sac à terre, on mange un morceau, puis en avant !...

Je n'en puis plus, je voudrais bien me reposer !... Non ! non ! non ! il faut nous dépêcher pour arriver à l'heure convenue à notre lieu de rendez-vous. Je roule sur des cailloux pointus qui me blessent. Ah ! mes pauvres pieds ! Nous rejoignons l'auto après deux heures de cette marche fatigante. Nous nous entassons à nouveau, harassés par neuf heures de marche... Nous filons... les bornes kilométriques se succèdent avec rapidité... Je passe en revue les incidents insignifiants de notre escapade et redresse la tête ne voulant pas montrer ma fatigue, en Artaban fier d'avoir accompli un grand exploit : ma première ascension !...

PAUL CHALHOUB.



## LA MAISON

Comme pour les tableaux, il y a pour les hommes — a dit Eugène Melchior de Vogüé — un point, le seul, d'où l'observateur puisse saisir la vraie valeur de l'ensemble.

Tous les romans de M. Henry Bordeaux ont pour objet la famille. Les obstacles et les lois de son développement sont contenues dans la « Maison », l'un des livres les plus caractéristiques de l'auteur. C'est l'histoire des Ramberts qui vivent dans le Malpas en Savoie, depuis plus de deux cents ans, dans une maison qui porte gravé sur la façade « 1610 ». Cette famille se compose d'Auguste qui en est le chef, de Michel qui est docteur et père de sept enfants.

L'action est des plus simples. François est détourné de la maison par son grand-père ; Michel son père, en mourant l'y ramène.

Le caractère qui attire la sympathie de François est très tranché : c'est celui d'Auguste. Quoi de plus individualiste que ce chef de famille ! et que de petits détails le révèlent ! Sa belle tête qu'il portait avec nonchalance, ses yeux vagues qui ne consentaient pas à vous voir, ses vêtements qui ne tenaient à lui que par les soins de sa sœur Bernardine, son irrégularité pour les repas, la conversation qu'il ne suivait à table que par hasard, mais surtout, un petit rire vexant, qu'il opposait à toutes sortes de questions où l'entente n'était pas absolue et qui vous donnait l'air d'être une bête.

L'individualisme implique un sentiment de supériorité. La petite moue impertinente et le rire non moins impertinent le montrent assez. Auguste y avait recours pour critiquer les ancêtres, ou bien son fils Michel dans l'autorité qu'il exerçait, et la religion. Il considérait la tradition comme un poids inutile et son nom, une étiquette ridicule que les ancêtres lui ont collé, il ne sait trop pourquoi. N'appelle-t-il pas, son père, « le pépiniériste, l'homme des roses et des lois, le magistrat », et cela devant son petit-fils François ? Il disait de Michel qu'il avait la manie de commander ; lui ne l'avait pas.

La maison ne l'intéressait pas, bien qu'il en eût la charge, et le jardin était plein de plantes parasites, malgré les coups de bêche intermittents, de trois jardiniers. Aussi sa mauvaise gestion nécessite-t-elle la vente de l'immeuble. Il ne s'en émeut pas, il peut tout aussi bien habiter une autre maison. A-t-il quelque chose qui le retienne au Malpas ? Il aime la nature sauvage, telle qu'elle est sortie des mains du Créateur, celle qui n'a pas été gâtée par le contact des hommes. Il est jean-jacquiste, par ses idées sur la propriété qui gâte le cœur de l'homme et engendre l'inégalité, par son horreur des villes et son amour de la campagne. Comme Rousseau, il aime passionnément la musique — son violon — et il ne joue que pour lui seul. Jean-Jacques est d'ailleurs son auteur de chevet. C'est de lui qu'il a pris un amour ardent pour la liberté et pour l'instinct : il préfère les animaux aux hommes.

Ses compagnons de café sont imbus de Rousseau comme lui, et il fraye avec eux quoiqu'ils soient les ennemis de la maison. Ce sont eux qui lui conseillent de se présenter aux élections contre son propre fils ; car, pour Auguste, l'homme est libre de faire ce qu'il lui plaît, la famille ne lui impose pas ses goûts, sa façon de penser. Michel se révolte. Il ne veut pas offrir au public le spectacle d'une famille divisée. Il possède toutes les qualités d'un chef de maison. Sa voix qui excitait et entraînait, son pas rapide et égal, toute la force qui se dégageait de sa personne, dénotent en lui l'homme apte à commander. Il ne considérait pas la tradition comme une chose morte, il savait y lire l'honneur et la force de la continuité. Il vantait le courage des ancêtres à ses enfants, et leur fouettait le sang avec les biographies des hommes d'action. Il était celui qui se dévouait à son pays, à ses malades, à sa famille. Malgré les lourdes charges de la maison, il se présente aux élections en vue d'être maire, puis député et contribuer ainsi à l'avènement du comte de Chambord. Le prince ayant commandé, il obéit. Tous les malades connaissaient ses paroles consolantes et ses soins assidus. Il aimait sa famille et s'en sentait responsable. Son goût de la continuité lui faisait rechercher la voie que Dieu avait tracée pour chacun de ses enfants, et il la respectait.

Son amour n'était pas égoïste ; il ne s'oppose pas aux départs de Mélanie et d'Etienne appelés à la vie religieuse, et de Bernard que la carrière des armes séduit. Pour diriger la maison, il ne reste, après lui, que François, Jacques étant encore trop petit. Mais celui sur qui il fondait son espoir se détache de la famille. De toutes ses forces le pauvre père travaille à reconquérir François. Il lui révèle les beautés de la terre que tant de générations ont cultivée, qui chante un poème de travail et de prière. Il lui

fait l'histoire de la Maison, celle qu'ils habitent depuis tant de temps, celle où lui, François, est né. Il oriente ses regards vers elle. On ne l'avait pas bâtie d'un seul coup ; la bâtisse s'était augmentée d'un étage et puis de la tour ; on avait ajouté au jardin, un bouquet d'arbres... François se rebiffe, les désirs malsains que son père voulait chasser prenaient de plus profondes racines dans son cœur.

François voulait être libre comme son grand-père, pour cela il partira du Malpas ; il veut se faire ingénieur, de cette façon la maison ne le retiendra plus. Il ne veut plus d'un destin borné, il veut être libre. La nonchalance et l'air détaché d'Auguste l'ont séduit. Il substitue, à la vie familiale, la vie individuelle. Comme son aïeul, il se révolte contre l'autorité, la force de son père. Il a perdu la notion du tien et du mien ; il est sous l'empire de l'horreur des clôtures qui délimitent la propriété, et de l'amour passionné de la nature sauvage. Les promenades avec Auguste lui font prendre contact avec un monde nouveau où les bruits de la source se mêlent aux gazouillements des oiseaux, et le lac lui révèle la douceur de se laisser vivre. Désormais il aimera la liberté. Pour elle, il se soumettra de bonne grâce, mais non sans souffrances, à l'internat où il donne libre cours à son imagination qui reconstitue les promenades avec son grand-père, des réduits cachés, et Nazzaréna qui lui a fait connaître l'amour dans ses premières manifestations, celui qui se contente d'un sourire, d'une rencontre, d'un désir vague et flottant.

Au collège il est amoureux sans amour. Ce n'est plus Nazzaréna qu'il aime, c'est quelque chose de vaporeux qu'il ne sait définir, mais qui lui cause des joies intenses. Le scepticisme d'Auguste le pousse au relâchement religieux. Malgré les lettres de sa mère, il ne reprend pas ses pratiques religieuses. Celles de son père, très tendres, et où il voit de l'affectation, l'éloignent de plus en plus du foyer. A son retour au Malpas, pendant les vacances, il fait preuve d'une froideur que tante Dine essaye de nommer distinction. A l'Alpette, petit chalet où Auguste, Nicole, Jacques, Louise et lui sont obligés de se réfugier contre le fléau qui infeste le Malpas, il se retrempe dans cet amour de la nature que n'ont point gâté les mains des hommes, qu'aucune barrière ne circonscrit, et où il fait de longues promenades, « les Confessions » sous le bras. Là, à l'exemple d'Auguste, il affiche son irrégion, il n'ira pas à la messe le dimanche, malgré le conseil pressant de Louise.

Tout à coup un grand malheur s'abat sur les Ramberts. Michel veut voir ses enfants avant de mourir. Debout devant son

père, si grand dans son lit de souffrance, le visage affiné par la douleur, la fixité profonde des grands yeux qui s'attachent longuement aux visages aimés comme pour en garder l'empreinte, tout révèle à François la beauté et la grandeur du dévouement. Oui, la vie de Michel était une vie de sacrifice. Il n'avait pas craint d'encourir l'impopularité en adressant une réclamation à la mairie pour les eaux qui devaient amener l'épidémie. Il connaissait l'ingratitude du peuple, et cependant il avait usé sa vie à organiser le service médical, à établir un lazaret, à soigner ses malades. Il mourait, victime de son dévouement. Cette mort faisait naître François au sentiment de responsabilité. Oui, lui aussi prenait rang après tant de générations, lui aussi devait travailler à la prospérité de la Maison. C'était la volonté du mourant, lorsque s'adressant à lui, il lui disait : « Ton tour est venu. »

Plein d'ardeur, il veut se croire indispensable au moins pour consoler sa mère, Valentine. L'ombre qui veillait sur la maison, celle de qui émanait une paix de prière et d'amour, qui s'étendait au delà des choses de la vie, celle dont la force mystérieuse que recélait sa douceur et sur qui s'émoissait le rire vexant d'Auguste, n'était pas abattue par le malheur qui la frappait. Elle, qui s'était associée à son époux pour sauver le pays du fléau et s'était occupée de l'ouvroir déserté par M<sup>lle</sup> Tapinois, avait hérité de Michel sa mâle énergie et sa stoïcité. Une grande paix et une grande consolation lui étaient venues de Celui qu'elle allait visiter et recevoir tous les matins. Elle relève le moral de Bernardine, vieille fille qui, pour se punir d'avoir survécu à son neveu, s'imposait les plus lourdes tâches, les sollicitait. A François qui s'étonne de son courage, Valentine répond : « Nous ne sommes pas séparés, nous marchons tous vers la réunion. »

Le jeune chef de famille est complètement conquis ; « sa foi dans la Maison est la foi dans la Maison Eternelle où revivent les morts dans la paix. »

Comme on le voit, M. Henry Bordeaux a le souci constant de moraliser, et ne moralise pas qui veut. Bien des jeunes gens sont ramenés dans le droit chemin par la bonne compréhension de la vie qu'inculque Bordeaux dans les esprits et dans les cœurs. Il nous éclaire sur la vraie route, alors que nous trouvant à quelque carrefour de notre existence, nous paraissions hésiter.

Cette direction opportune n'est pas sans avoir son contre-coup efficace et combien décisif sur la famille et la société, puisque demain, ce jeune homme, ainsi outillé, en sera et le père et le chef.

R. AMBRA.



## — Veille d'Exil —

Au château de Fontainebleau, le 19 avril 1814, au soir.

C'est la veille d'une date mémorable pour la France et pour l'Europe : la veille de l'abdication de l'Empereur.

Depuis trois heures déjà, seul, Napoléon travaille et songe. Son vaste cabinet est à peine éclairé par quelques bougies de cire qui profilent des fantômes dans la salle. . .

L'empereur s'assied à son bureau de travail, grave et songeur. Empereur, il a encore ce titre aujourd'hui, mais demain il ne l'aura plus : il se contentera d'être prince de l'île d'Elbe, après avoir surpassé Charlemagne. Il pense à son enfance lointaine, à sa jeunesse pauvre et calme, puis à son ascension, et à la possession de l'Empire. . .

Devant lui, sur une table, gisent en désordre des livres richement reliés, où s'entrelacent en caractères d'or l'N et la couronne. Il prend un de ces gros livres à couverture rouge, et il essaye de faire comme autrefois à la veille d'une victoire. Il ouvre cet Atlas et y penche, rempli de pensées et de tristesse, son front aussi lourd que le monde dont il méditait et enviait la conquête.

Du doigt, lentement et nerveusement, il suit ses étapes glorieuses à travers l'Europe, il voit un général franchissant les Alpes ou écrivant jusqu'à trois lettres par jour à sa Joséphine bien-aimée. Il admire un commandant en chef monté sur un coursier et gagnant la victoire des Pyramides. Il pense au coup d'Etat du 18 Brumaire. Il songe au victorieux Empereur d'Austerlitz, d'Iéna, de Friedland et de Wagram. Il sourit à la bravoure du héros qui s'est emparé de l'Espagne, de l'Italie, à celui qui a atteint César et qui veut dépasser Alexandre ! Comme cet ancien conquérant des Indes, il désire marcher vers l'Indus : Empereur d'Europe, Sultan d'Asie : voilà des titres dignes de lui. Et comme il a nommé son fils Roi de Rome il lui donnera encore d'autres villes saintes : il l'établira Emir de la Mecque et Rajah de Bénarès.

Et de sa petite main féminine, il feuillette le gros Atlas rouge. Soudain il s'arrête : l'idée qu'il pouvait égaler le chef des Macédoniens le reprend plus fortement. S'il y arrivait ! N'a-t-il pas un héritier ? Oh ! que de soirs, son travail terminé, il passait chez

son fils ; il prenait plaisir à regarder cet espoir de son immense Empire, sur qui reposait le grand cordon écarlate de la Légion d'Honneur. Il songeait, et avec quel orgueil ! que les grands d'Etat et les ministres, les maréchaux et les généraux, les sénateurs et les députés, chamarrés d'or et de médailles s'inclinent avec crainte et respect devant ce petit enfant.

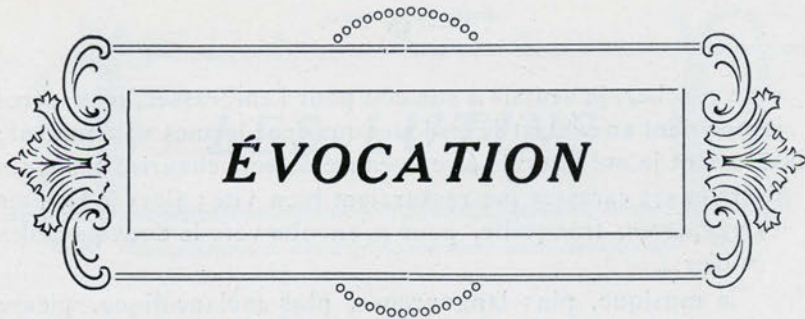
Il songeait à tout cela, sans prévoir Schœnbrunn, sans prévoir surtout qu'un jeune duc passerait tristement entre ses arbres en toussant . . .

Lui, déjà, avait quitté Paris, aux yeux craintifs et étonnés de ses sujets. Craintifs, en effet, de leur sort après la déchéance de cet homme. Etonnés, étonnés surtout, que ce dieu mythologique, sur qui se basaient toutes les légendes extraordinaires de l'époque, soit obligé de quitter le trône . . .

Et l'Empereur regardant par la fenêtre avec tristesse la Cour baignée par un clair de lune, qui demain sera la « Cour des Adieux », l'Empereur des Français pour la première fois peut-être, se sentit délaissé et haï du monde et même de ses sujets.

ANTOINE TAWA.





# ÉVOCAATION

À ma sœur.

C'EST le soir.

A mes pieds, la mer s'étend dans toute sa majesté... Tour à tour les flots alanguis viennent mourir sur la grève... Les derniers rayons du soleil qui la coloraient, il y a quelques instants, d'une teinte de pourpre, s'éteignent insensiblement à l'horizon...

Tout près, un violon mélancolique et tendre soupire... Les notes douces et plaintives enveloppent mon âme d'un charme nostalgique...

Je rêve...

Bercé par ces divines mélodies, les yeux égarés dans le lointain, alors que je me grise de la tiède fraîcheur de ce soir d'été, je ne sais quelle vague sensation me reporte vers le Passé pour évoquer les charmes de mon enfance. Ah ! qu'il était agréable ce temps où, insouciant, je m'adonnais aux plaisirs de mon âge ! L'autorité douce de mon père, la tendresse éclairée de ma mère, l'affection profonde de mon frère et de ma sœur suffisaient seules à me rendre heureux, le reste avait si peu d'attraits pour moi, alors ! Et les soirs délicieux, que de tendres souvenirs ne me rappellent-ils pas ! Je revois encore avec émotion la chambre, où avant de prendre notre repos nous nous agenouillions tous trois, dans notre petite chemise blanche, les mains jointes, les yeux baissés, pour balbutier notre prière du soir.

*O Père qu'adore mon père !  
Toi qu'on ne nomme qu'à genoux !  
Toi dont le nom terrible et doux,  
Fait courber le front de ma mère !*

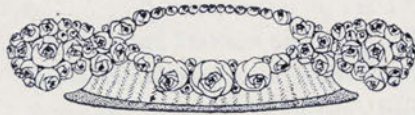
Tableau ravissant dans sa simplicité ! Prière touchante dans sa naïveté. Ma mémoire n'a pu oublier ces paroles divines et mes lèvres les mêlent encore ce soir inconsciemment aux murmures des flots. Bien que ces mots sacrés n'eussent alors aucun sens pour nous, avec quelle ferveur ne les répétions-nous pas après notre mère ! Quelquefois elle en pleurait de joie ; et lorsque, avant

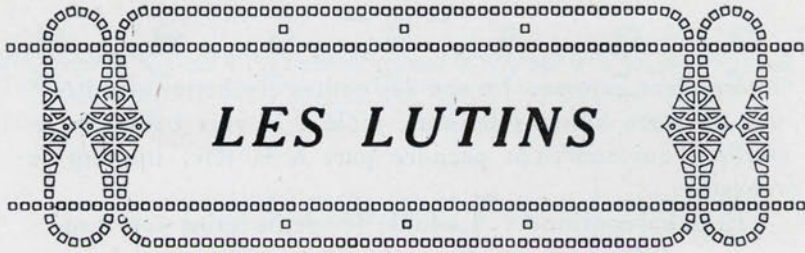
de me coucher, je sautais à son cou pour l'embrasser, mes lèvres frissonnaient au contact de ses joues que deux larmes sillonnaient ; Naïvement je me figurais être la cause de son chagrin, mais ses baisers et ses caresses me rassuraient bien vite ; alors je fermais mes paupières, tranquille, pour m'envoler vers le doux pays des rêves d'or...

La musique, plus langoureuse, plus mélancolique, pleure maintenant quelques stances d'un regret ; je me sens emporté vers des régions sublimes où mon âme s'imprègne de tristesse sous le charme enivrant de cette mélodie... Ah ! beau temps de mon enfance, que ne donnerais-je pas pour te revivre !... Charmants enfants aux boucles blondes, aux lèvres roses, au cœur innocent, vous que je considère avec attendrissement, vous dont les moindres balbutiements m'élèvent au-dessus du monde, chérubins sans ailes, que ne ferais-je pas pour redevenir petit enfant ! Hélas ! la Parque est cruelle, il me faut continuer ma route. Les années succèdent aux années, les mois suivent les mois, les jours s'enchaînent aux jours, et de plus en plus je me rapproche de cet inévitable Au-delà plein d'angoisses. Toutefois je me console, car rien au monde ne pourra m'arracher ton souvenir parfumé, beau temps de mon enfance !

Là-bas le violon a cessé d'exhaler ses plaintes... la mer s'est faite plus calme... et tandis que mollement sur le rivage s'étend son manteau aux plis d'argent, des notes plus gaies, plus entraînantes vibrent sous l'archet, s'élèvent et s'amplifient, pour passer par une suite d'inflexions harmonieuses, s'affaiblir, vaciller et se perdre dans le silence.

JOSEPH REZK.





# LES LUTINS

C'EST le soir... Le soleil disparaît rapidement derrière la forêt dorant la cime de ses arbres. La terre encore chaude de ses rayons exhale des parfums délicieux...

Les champs verts que les laboureurs ont désertés, deviennent de plus en plus sombres, et l'haleine douce du vent courbe les roseaux entourant l'étang, au bas de la forêt. Le chant des oiseaux ne se fait plus entendre... Les fleurs ferment leurs calices... tout s'endort.

Mais bientôt d'autres bruits s'éveillent. Le coucou désertant son nid lance, en guise de chant, son nom, dans la forêt. Le hibou blotti dans le creux d'un vieux tronc, hulule laconiquement. Des chauves-souris passent sur l'étang, rasant l'eau de leurs ailes et poussant leur cri qui effraie les grenouilles.

Alors c'est un vrai sabbat ! Les cris s'alternent, se répètent, montent en crescendo, pour s'arrêter d'un coup, puis reprendre de plus belle....

Dans le ciel, la première étoile paraît, et avec elle la lune, belle tache ronde et lumineuse.

Elle s'arrête d'abord comme hésitante, puis reprend sa course rapidement et monte, monte... jusqu'au milieu du firmament où, entourée de nombreuses étoiles scintillantes, elle luit de sa lueur blafarde. Grâce à sa clarté fantomale, on peut apercevoir la forêt de pins limitant l'horizon et l'étang où elle vient se mirer, coquette, avec les étoiles. Tout le reste est plongé dans une clarté indécise qui ne rend pas la forme des objets.

Tout à coup, les échos de la forêt se réveillent. On entend des chuchotements effrayés, des rires étouffés, des petits cris joyeux et le bruit léger de nombreux petits pas foulant l'herbe entre la forêt et l'étang. Ces bruits deviennent de plus en plus distincts, s'affermissent et l'on voit apparaître entre les roseaux, éclairés par la lune, une foule de petits lutins, la tête grosse et le corps petit, les yeux luisants et malicieux dans lesquels viennent se mirer les rayons lunaires et qui deviennent ainsi autant de petits flambeaux. Ils se forment en rond et dansent joyeusement sur les nénuphars et les lotus. Ils chantent, ils sifflent, ils crient,

s'interpellent gaiement. Le son des petites clochettes attachées au bout de leurs bonnets pointus, mêlé à la voix basse des grenouilles, qui semblent prendre part à la fête, forment leur orchestre...

Et le bal continue... La foule des petits lutins s'est dispersée maintenant dans les alentours de l'étang. Ils se roulent dans l'herbe fine, sautent, courent sans se fatiguer, grimpent sur les roseaux et, de là, plongent dans l'étang avec un petit « plouf »



*Dessin de A. Marullier, élève du cours de peinture.*

La foule des petits lutins s'est dispersée maintenant dans les alentours de l'étang...

retentissant. Sans souci, s'adonnant entièrement à leur joie de vivre, ils forment des groupes exubérants d'où partent des éclats d'allégresse et de bonheur.

Et la joyeuse réunion se continue fort avant dans la nuit... Bientôt la lune pâlit dans le ciel, et bon nombre d'étoiles se sont éteintes, quand soudain le premier coq chante. A ce cri, le bal des lutins cesse immédiatement, les clochettes ne se font plus entendre : seules, les grenouilles poursuivent leurs coassements mélancoliques... Alors la troupe en goguette vient se ranger près de l'étang et, de là, se tenant par la main, en bon ordre et chantant encore, mais avec moins d'entrain, ils s'enfoncent dans la forêt et disparaissent...

JEAN VOUCOLOU.



## REGRETS

À mon chien mort...

*Tu n'es plus, compagnon de ma prime jeunesse...  
Et si je t'aimais bien, éloquent, ton regard  
Répondait pleinement à la franche caresse,  
Dont j'étais si souvent prodigue à ton égard.*

*Passés les heureux jours où dans la solitude,  
Ensemble nous jouions dans mon beau jardinet,  
Le temps où tu venais dans ma chambre d'étude  
De mes bras disputer la place avec Minet.*

*De naturel très doux, tu devenais terrible  
Lorsque de moi quelqu'un tentait de s'approcher.  
Par ton regard, ta voix, j'étais inaccessible  
À qui de mon devoir voulait me détacher.*

*Àvec autrui pourtant de maintien si sauvage,  
Obéissant à moi vite tu te rendais :  
À peine entendais-tu ma voix, qu'aussitôt sage,  
Frémissant à mes pieds, en rond tu te couchais.*

*Les beaux jours, ici-bas, hélas ! ne sont qu'un rêve !  
Le plaisir de t'avoir devait trop tôt finir ;  
Mais sur mon dur chagrin, une lueur se lève :  
De toi, je garderai toujours le Souvenir.*

LUCIEN VELLA.



## PASTEL

L'EAU miroite dans son sein des maisons basses que panachent des palmiers dont la silhouette élancée s'estompe dans un azur légèrement ouaté . . .

A l'horizon, les mâts hauts et arqués des péniches pointent vers le ciel . . .

Un moricaud prend ses ébats dans l'eau jaune qui se froisse . . . son rire s'égrène en cascades claires . . . l'eau est fraîche . . . la caresse du soleil chaude . . .

Une femme forte au teint bistre, les yeux mangés par le kohl, a la taille retenue par une large ceinture qui fait relever le bas de la robe et laisse voir de petits pieds, la cheville ornée d'un gros anneau d'argent . . . ses ongles peints d'une couleur vive de rouille font ressortir les rides de ses mains de laveuse . . .

Elle finit de tremper ses radis . . . elle appelle son petit qui ne veut pas se résoudre à sortir de l'eau . . . il regrette la fraîcheur de l'eau, il hésite, puis se hasarde vers la berge en se cramponnant aux hautes herbes que la brise fait onduler et qui s'avancent en presque île sur la face moirée du canal . . .

Au loin, un pont de fer unit les deux rives : l'une moderne est bordée de grands arbres, qui font bouger leurs ronds sur le macadam de la route, l'autre est une terre vallonnée, clairsemée de gourbis . . .

Ici, la carcasse éventrée d'une barque mi-enfoie dans la vase fait l'objet des rêveries d'une vache aux yeux tranquilles et doux . . .

Là, un énorme sycomore, aux branches noueuses et tordues, couvre de son ombrage un bassin en ciment . . .

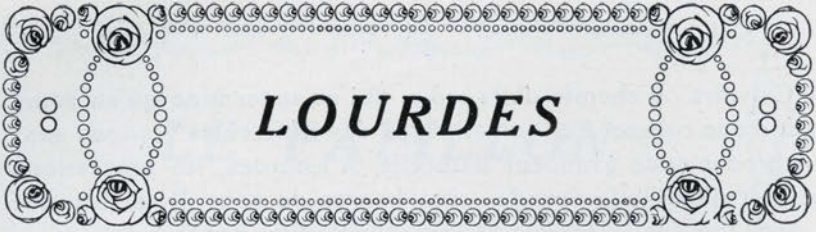
Tout près, une guinguette installée dans l'enclos d'une mesure délabrée sert de rendez-vous aux flâneurs du dimanche . . .

Plus loin, sous un rustique toit de branches, un arabe non-chalamment assis, regarde d'un œil distrait les bulles d'eau qui se forment dans son narguilé . . . tandis que l'onde du canal miroite dans son sein des maisons basses flanquées de hauts palmiers.

LIVIO DI CONTESSINI.







## LOURDES

**L**OURDES et ses environs furent principalement le centre de mes pègrinations lors des grandes vacances de 1928. Cette visite m'a beaucoup plu ; j'en garde encore aujourd'hui un souvenir très vivant.

Cette petite ville pyrénéenne, le lieu de pèlerinage par excellence le plus fréquenté de nos jours, se trouve dans le creux d'une vallée stérile et inculte. En hiver, par suite des rigueurs de la saison, le nombre de pèlerins se raréfie, ce qui porte le chiffre des habitants de cette localité à 5000 âmes. Mais une fois la neige disparue, cette population augmente considérablement ; car de tous les points du globe la foule des pèlerins y afflue pour y trouver guérison.

Lourdes est arrosée par une rivière d'une couleur particulière, semblable à celle du vêtement que portait la Vierge lors de ses apparitions. Située au centre de la ville, sur une colline peu élevée, l'église, dans son ensemble, a quelque chose des lignes de la basilique de Saint-Pierre de Rome ; son clocher d'une finesse extrême est un chef-d'œuvre d'architecture ; sa flèche s'élance avec grâce vers le ciel tempéré ; il est muni de cloches aux sons clairs qui, à chaque heure du jour, épandent sur la ville le chant très doux de l'*Ave Maria*.

Toute l'église est peinte en blanc, d'un blanc très pur, qui jette une note quasi éblouissante au milieu des maisons aux teintes grises qui l'entourent, expressif symbole de l'Immaculée Conception. D'une grande richesse, ce sanctuaire béni de la Vierge ne peut contenir parfois le flot immense des pénitents ; aussi, aux belles époques, déborde-t-il de la nef sur le parvis et le grand escalier de l'esplanade. Vue de la colline voisine, cette foule semble un vrai tapis vivant, ou plutôt une mer dont les ondes lentement s'avancent couvrant tout sous elles. . .

Derrière l'église se creuse la fameuse grotte, où la Reine des Anges apparut dix-huit fois à la petite voyante Bernadette Soubirous. Aux parois de cette grotte sont suspendus un nombre incalculable d'ex-votos, signes combien touchants de la reconnaissance publique.

A l'entrée d'un chemin montant, proche de l'église, commence

le Calvaire ou chemin de la croix, qui ne se termine qu'au sommet d'une colline. Les personnages des différentes stations sont en bronze et de grandeur naturelle. A Lourdes, les processions se font d'habitude vers les cinq heures du soir. J'y ai souvent assisté ; ce sont alors des heures inoubliables pendant lesquelles



*Photo A. Scurmann.*

Lourdes. — La Basilique (vue prise du Château).

la foi la plus chancelante s'exprime et s'affermi, l'espérance s'éclaire et la charité s'embrase et se dilate. Oh ! quelle est impressionnante et belle cette foule venue d'un peu partout et dont l'âme ardente et vibrante n'a qu'une langue pour clamer sa détresse et manifester la confiance, alors que le Dieu d'amour et des miséricordes, porté en procession, passe entre deux haies de misères humaines ! N'est-ce pas revivre les scènes les plus émouvantes des premiers temps apostoliques, alors que Jésus de Nazareth, à travers les bourgades de la Judée et de la Galilée, semait bienfaits et pardon ?...

Je n'ai pas eu le bonheur d'être témoin d'un miracle, mais au contact de cette foule croyante et priante, j'ai senti mon âme emportée dans le grand mouvement de sa ferveur, mais surtout pénétrée de la présence sensible d'une puissance souveraine, divinement compatissante et bonne, car Lourdes, centre intense des pèlerinages religieux, est aussi la terre des miracles et de la divine Charité.

JOSEPH MANOLI.



# LE PAPILLON

L'AURORE naissante se lève et chasse de ses feux mystérieux les sombres voiles de la nuit ; puis, sur une feuille humide de rosée, elle découvre un cocon entr'ouvert. Le papillon d'un dernier effort brise sa fine enveloppe et s'envole joyeux d'être libre.

D'abord effrayé de tout ce qu'il voit, de-ci, de-là, il volette sans savoir où se poser. Mais, bientôt la gaie et vive clarté du soleil, la beauté de la verdure et des fleurs, la douce chanson d'un filet d'eau qui s'argente l'émerveillent ; soudain, il arrête le mouvement de ses ailes et se laisse emporter par le moelleux Zéphyr ; mais le frivole enfant d'Eole le voulant enchanter davantage, l'entraîne charmé au-dessus d'un bosquet de roses.

Là, le papillon mêle la féerie de ses couleurs à celle des fleurs, et par ses tournoisements capricieux, les couvre de reflets d'or. Il en cherche la reine ; et voilà que sur l'une d'entre elles enfin il s'arrête ; mais il la quitte aussitôt pour une autre, d'un rouge plus éclatant et



*Dessin de R. Marcinhès, élève du cours de peinture.*

plus joli encore. Dressant alors ses antennes en aigrettes vers le saphir du ciel, il semble remercier Dieu de sa bonté pour les splendeurs de la nature ; puis de ses pattes frêles, il écarte les pétales de la fleur, et fait vibrer ses ailes au soleil qui les couvre d'un éblouissement de teintes magnifiques. Et dans une anthère plongeant sa trompe avide il s'enivre de pollen.

La rose sentant ce glaive s'enfoncer dans son sein, tressaille et veut se renfermer sur l'insecte indiscret. Celui-ci, heureux en cet Eden enchanté, savoure le nectar qu'il y puise. Dans cet instant de silence, Zéphyr, les caressant tous deux de son souffle, les berce. Ivre de plaisir le papillon s'arrête, hésite un instant, puis reprend son vol indécis.

Mais Dieu, qui dans la nature règle toutes choses, fait durer quelques heures seulement, les insectes et les fleurs. Sentant ses ailes s'alourdir, sa vivacité s'éteindre, comme au vieillard pèse l'âge, le papillon comprend que la mort impitoyable, l'environne de ses ailes sombres. Il veut alors revoir la rose qui lui avait fait goûter les délices de vivre. Comme la nuit éteignait les dernières lueurs du jour il la trouve à moitié effeuillée et mourante.

Pleurant alors la mort d'une fleur qui ornait si bien la nature de sa beauté et de son parfum, comme la première fois, sur elle il se pose ; et dans la nuit noire, alors que tout est ombre et mystère, la brise forte et presque glacée des ténèbres emporte d'un seul coup et le dernier pétale d'une rose empourprée et les restes froissés d'un joli papillon.

ROGER MARCINHÈS.





## LE CENTENAIRE DU ROMANTISME

ON célèbre cette année le centenaire du Romantisme. Ce genre littéraire que consacra *Hernani* n'a cessé jusqu'aujourd'hui de susciter d'interminables polémiques. Par l'ampleur de son mouvement, par ce qu'il apporta de nouveau et parfois d'étrange dans la littérature française, par ce qu'il révéla de hardi et parfois de burlesque dans ses théories, enfin par ce qu'il suscita de querelles et de dissensions, le Romantisme vaut la peine qu'on y revienne. L'éternelle guerre entre le classicisme et le romantisme n'est pas près de finir. Elle durera tant qu'il y aura des écrivains préconisant la liberté complète dans l'art, contre ceux qui lient la vitalité de cet art au respect de certaines lois. En essayant le plus possible de nous tenir loin de la mêlée, jetons un coup d'œil sur l'ensemble d'une question, dont l'intérêt sans cesse vivant ne peut manquer de tenter notre curiosité. Et d'abord, considérons l'histoire littéraire du début du XIX<sup>e</sup> siècle.

Lorsqu'en 1827 parut le drame de *Cromwell*, un frisson d'aise fit bondir les partisans — et ils étaient nombreux — de l'école romantique, alors à ses débuts. Dans une véhémence préface, Victor Hugo, éloquentement, en réclamait et en justifiait les droits. Son discours, véritable manifeste, essayait d'assembler, d'énoncer clairement les motifs de la violente réaction contre l'école classique, et à son abri, les romantiques se retranchèrent en une position maintenant ferme. Ils avaient trouvé le drapeau autour duquel s'assembler. Leur doctrine était désormais officiellement consacrée. Nous disons officiellement, car en somme elle datait d'un peu plus loin. Romantique, qui le fut plus que J.-J. Rousseau ? Et le *René* de Chateaubriand est-il autre chose que le bréviaire de ce nouvel état d'esprit ? Lamartine d'autre part avait publié ses *Méditations* en 1820 ... Mais si on a voulu fixer le point initial à la date de 1827, c'est qu'auparavant, au Romantisme, il manquait une bannière. Par sa préface de *Cromwell*, Victor Hugo venait de la fournir. Cet événement marqua le point de départ.

\*  
\*\*

Que fut le Romantisme ? On en a donné une quantité de définitions. Condensons-les en disant que ce fut une révolution totale dans la manière de sentir et d'exprimer. Et à cette révolution, parmi nombre d'excès et tout un fatras d'ouvrages sans réelle valeur littéraire, nous sommes redevables de quelques œuvres assurées de durer. Il suffit, pour les évoquer, de citer les noms de Chateaubriand, de Lamartine, de Hugo, de Vigny, de Musset... On ne voulait plus, disait-on, de l'impénétrabilité de l'artisan classique



Victor Hugo.

ou de la sèche ironie du XVIII<sup>e</sup> siècle. La sensibilité, refoulée, réclamait ses droits. Le Romantisme porta son règne jusqu'à l'apogée. Il faut dire que l'état des esprits se prêtait à ce changement de conception. Au début de la *Confession d'un enfant du siècle*, Musset nous a laissé de clairvoyantes pages qui pourraient, sinon justifier, du moins expliquer cette explosion soudaine de sensibilité exaspérée. Qu'elle ait eu de fâcheuses conséquences sur la mentalité du XIX<sup>e</sup> siècle, il n'en faut point trop douter. Il en est toujours ainsi quand les sens l'emportent sur l'esprit.

Le XVI<sup>e</sup> siècle fut celui de la Renaissance, celui du retour aux traditions littéraires des auteurs de l'Antiquité. Le XVII<sup>e</sup> hérita de ses disciplines, mais y ajouta la note chrétienne qui manquait : ce fut le siècle de la raison, de l'équilibre, de l'ordre harmonieux. Arriva le XVIII<sup>e</sup> dont le « philosophisme » sapa l'œuvre des précédents et prépara la Révolution. Celle-ci marqua l'affranchissement brutal de l'individu. La personnalité s'isola. De cette brusque liberté naquit le Romantisme qui, en quelque sorte, peut être considéré comme fils de la Révolution. Brisant les cadres du classicisme, on rompit avec une tradition, où l'esprit surtout, occupait la première place. L'imagination et la sensibilité tiennent leur revanche. Les esprits commencent par subir un tra-

vail latent. Et brusquement tout éclate. Le nouveau courant est si fort qu'il emporte tout devant lui et couvre la voix des rares partisans d'un classicisme qui chancelle. Le Romantisme triomphait sur toute la ligne, soulevant l'enthousiasme de ce que le pays comptait de plus vital : la jeunesse. Celle-ci était devenue exclusivement romantique.

De magnifiques talents servent la nouvelle cause : un Chateaubriand lui prête la magie de son style, un Lamartine lui donne le charme et la cadence de ses vers, un Hugo, la richesse de son verbe... Les jeunes saluent leurs nouveaux maîtres. Le Romantisme est au zénith de la gloire.

Il compte, cependant, des adversaires acharnés. Aussi comprenons-nous le contentement causé par l'apparition de la préface de Cromwell. A ceux qui leur reprochaient l'absence de logique dans leurs discussions, les Romantiques trouvaient là de quoi répondre par des arguments de raison. La lutte devenait sérieuse. Elle allait se prolonger longtemps, d'autant plus que, dans tous les domaines de l'art, une pléiade de nouveaux talents s'affirment. Vigny et Musset se joignent



Lamartine.

au groupe de poésie ; Dumas père, Balzac et Georges Sand donnent les nouvelles formules du roman ; Augustin Thierry et Michelet apportent leurs conceptions de l'histoire ; Delacroix, Deveria, David d'Angers réagissent contre les méthodes de la peinture et de la sculpture classique ; la critique est complètement renouvelée par Sainte-Beuve.

Jusqu'en 1850, la balance marque toujours en faveur du Romantisme. Passé cette date, il perd peu à peu de son crédit. Les excès de tous genres qui en avaient résulté l'épuisent. Une réaction en sens contraire cette fois, se fait dans les esprits. L'imagination voit ses droits singulièrement rétrécis. La sensibilité fait place à l'intellectualisme. D'autres écoles se fondent. Le symbolisme, le réalisme, le naturalisme apportent de nouvelles

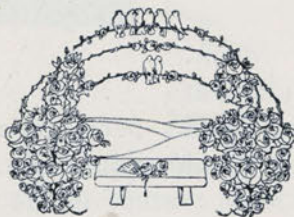
doctrines littéraires. On est saturé d'œuvres déclamatoires et lyriques, de ce continuel affichage de la personnalité. L'esprit scientifique et objectif va tout primer.

Chateaubriand était mort. Lamartine avait voué ses dernières années à la politique. Hugo prenait une allure de prophète, de philosophe et de guide social. Musset, dans ses *Lettres de Dupuis à Cottonnet*, avait spirituellement raillé la doctrine de sa jeunesse. Les derniers vestiges de la poésie romantique cédaient devant le Parnasse et le symbolisme naissants. Le XIX<sup>e</sup> siècle, après avoir vu l'éclat du soleil romantique, achevait d'en voir luire l'ultime rayon.

\*  
\* \*

Le Romantisme fut une révolution totale au sens littéraire et moral du mot. Il modifia la façon de voir, de sentir, de toute une génération. Nombre d'excès en résultèrent, desquels sortirent des œuvres étranges, oubliées à juste titre aujourd'hui. On pourrait même dire que, si les œuvres de ceux que nous appelons les grands romantiques subsistent encore, c'est qu'elles sont en réalité classiques, soit par la forme, soit dans le fond. Rien ne dure que ce qui se base sur d'éternelles lois ! . . .

EMILE AMAD.







## LE PATER

*Notre Père des Cieux, écoute la prière  
D'un enfant qui pour mère, ô Jésus, a ta Mère ;  
Que ton nom soit béni par mon cœur encor bon,  
Par ma timide voix et ma faible raison ;  
Que, Roi majestueux, ton bras puissant s'étende  
Sur l'homme qui défend que nul ne le commande ;  
Que ta volonté, pain supersubstantiel,  
Se fasse pleinement ici-bas comme au ciel ;  
Aujourd'hui, donne-moi, pour saine nourriture,  
A mon cœur inconstant la bonté, la droiture ;  
A mon débile esprit la sainte vérité ;  
A mon âme alanguie et force et pureté,  
Avec ton corps, ton sang, ton âme, tout Toi-même,  
Pour que de plus en plus, ô mon Jésus, je T'aime.  
Si je t'offense encor, pardonne mon péché,  
Puisque j'ai pardonné comme tu l'as prêché ;  
Dans la tentation ne permets que je tombe :  
Porte-moi dans ton cœur, car sans toi je succombe ;  
Délivre-moi du mal, tant qu'au vallon d'exil  
Je devrai pour Ton nom souffrir.*

*Ainsi soit-il.*

F. M. R.





## *Les Chants du Soir*

### I.

O rose, pourquoi répands-tu ce déchirant parfum ?...

Est-il donc un vent mystérieux qui arrache ton souffle pour l'emporter aux cieux ?...

Pourquoi languir ainsi sur ta tige inclinée, alors que ce soir tout rempli de douceurs, semble offrir des joies d'une éternelle durée ?

Faudrait-il, pour te rendre ta première fraîcheur, un air plus léger et plus caressant, un air qui viendrait du prestigieux pays des fleurs et qui te rajeunirait durant quelques instants ?...

Tu t'inclines toujours, et tes feuilles tombent, tandis que de la pénombre s'échappent tour à tour des voix implorantes aux accents si émus que le chêne en frissonne, et que, dans son nid, l'oiseau réveillé par ces bruits de l'ombre, frémit à son tour et se fait plus petit !...

Pauvre rose, tu pars ce soir, mais, regarde, bien des choses s'en vont avec toi... La nature, d'ordinaire si joyeuse, s'est plongée dans le noir, et les fleurs qui t'entourent s'inclinent toutes à la fois...

Plus un chant dans l'air, rien que des voix basses qui murmurent et paraissent se consulter à travers l'immense espace...

Pour consoler la nature qui pleure et lui rendre un peu de gaieté, que ne reste-t-il, ô rose, un peu de ton parfum ?!...

### II.

Tu chantes encore, petit oiseau ?...

Regarde, le jour faiblit, et dans le lointain espace, le soir s'approfondit...

Tu chantes... Mais ne sens-tu pas que sous toi la branche déjà frémit, et que la caresse de la brise paraît plus alourdie ?...

Vois, le duvet tombe de ta petite poitrine, tes gazouillements semblent hésiter... Ne te sens-tu pas fatigué, et ton souffle ne s'est-il pas épuisé dans ta gorge si fine ?...

Tu chantes... Mais n'entends-tu pas ces échos mystérieux qui se perdent au loin, et ces soupirs s'exhalant tout autour de toi... Ces senteurs vespérales ne t'enivrent donc pas ?... Cependant ton chant s'adoucit, serais-tu donc joyeux ?... Que peux-tu bien chanter, bel oiseau... un être plus beau que toi, invisible à mes yeux ?...

Tes ailes auraient-elles traversé quelques beaux pays !... un doux souvenir t'aurait-il rempli de bonheur ?... Pourquoi ce chant dolent entrecoupé de soupirs ?... Y aurait-il quelques désirs en ton cœur ?...

Ta voix s'affaiblit toujours, et le ciel là-haut commence à se faire noir... c'est donc vers lui que monte ton chant ce soir ?...

Regarde, tout se tait maintenant... tout repose... tout dort...

Tu ne chantes plus, petit oiseau ? !...

UMBERTO ALTIERI.



# LE PÂPILLON <sup>(1)</sup>

*Au bord de l'horizon  
L'aurore qui se lève  
Réveille le buisson  
Et redore la grève.*

*Et sur un arbrisseau  
L'œil ébloui découvre,  
Caché sous le rameau,  
Un cocon qui s'entr'ouvre.*

*En un dernier effort  
Le papillon le brise  
Et doucement il sort,  
Hume l'air qui le grise.*

*Il s'envole gaiement ;  
Mais, craintif il se pose  
Bien délicatement  
Sur une fraîche rose.*

*De l'or de son pollen  
Cet être ailé veut vivre...  
O ravissant Eden  
Dont le parfum l'enivre !*

*Puis, dans l'air prend son vol,  
Sur d'autres fleurs voltige,  
Et repart comme un fol,  
Que saisit le vertige...*

*Mais le jour baisse et fuit,  
L'ombre gagne la terre,  
La nuit éteint le bruit  
Et s'emplit de mystère.*

*Le papillon se meurt...  
Il veut revoir la rose,  
Hélas ! la pauvre fleur  
Sur sa tige est déclose !...*

*Puis un souffle a passé  
Emportant un pétale  
De rose et l'aile pâle  
D'un papillon froissé.*

ZAKI WASFY.

(1) Ce petit poème a été inspiré par *Le Papillon* de M. R. MARCINHÈS.



## Les Marins du " Duquesne "

au Salamleck.



Nous avons beaucoup regretté notre absence lors de la réception des Marins du *Duquesne*, par nos Maîtres, à la Campagne du Collège.

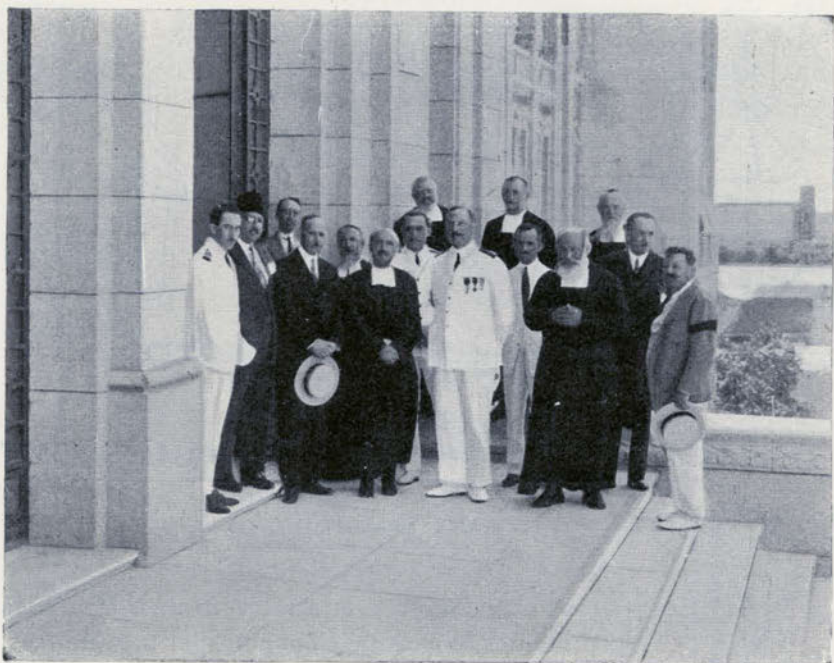
D'après des échos et le programme de circonstance, nous avons appris que 200 marins français, accompagnés de leurs officiers et sous-officiers, prirent part à cette intéressante fête sportive.

Il y eut des courses variées qui ne manquèrent pas de charme et d'imprévu : course de 100 mètres, course en sac, course à 3 pieds, course de 200 m. course des aveugles, course à cloche-pied, chevauchée idéale, brouette humaine, course à relais, chaise à porteurs, 80 m. haies, puis un match de basket-ball, et traction à la corde.

Trois heures de rires, de distractions saines, de gaité franche, dans ce cadre unique qu'est le champ de sport de la villa Saint-Jean-Baptiste.

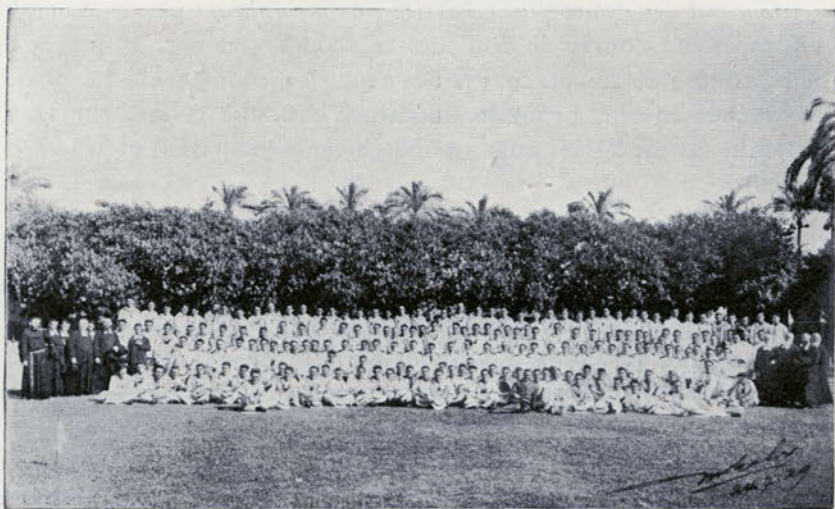
Mais après la fatigue, le réconfort.

Dans une des cours d'honneur de la propriété, sous des ombrages frais, quatre longues tables avaient été dressées et surabondamment chargées pour un succulent goûter ; c'est alors que la joie rasséréna un temps le front de ces braves enfants de la Marine française, encore sous le coup de la perte récente de leur commandant, un vrai cœur de père, et de plusieurs de leurs camarades emportés par des fièvres sur la funeste côte des Somalis.



Le Commandant Brohan au collège Saint-Marc.

*Photo Calvi.*



Les marins du "Duquesne" au Salamlek.

*Photo Calvi.*

Aussi quittèrent-ils la Campagne qui les avait si bien reçus, en remerciant chaleureusement les Frères de leur accueil si fraternel et si français.

Deux jours après, le 26 juillet, le Commandant du *Duquesne* câblait, à Monsieur le Consul de France, le télégramme suivant :

Consul de France Alexandrie.

Vous prie de transmettre à tous groupements français notamment à l'Union des Anciens Combattants et aux Frères des Ecoles Chrétiennes l'expression de notre gratitude pour l'accueil amical réservé au «*Duquesne*». Veuillez agréer personnellement mes remerciements et mes meilleurs vœux.

Commandant *Duquesne*.



Un coin de la Campagne.

## La Rentrée Scolaire.

**I**MPLACABLEMENT chaude et lourde cette journée du 3 septembre qui nous voyait revenir au Collège après deux mois d'absence. Mais la joie de retrouver nos anciens maîtres et nos chers camarades, la joie aussi de revoir les murs clairs de nos classes spacieuses, ouvertes si largement à la brise de mer, ne permit pas au temps, si inclément qu'il fût, de nous faire sentir la moindre de ses morsures.

Aussi quel mouvement et quelle rumeur dans les longs et



Vue générale du collège Saint-Marc.

*Photo Calvi*

vastes corridors ! quelle animation dans les cours semblables à d'immenses volières heureuses de retrouver leurs bruits d'ailes et leurs chansons !

En moins d'une heure, près d'un millier d'élèves repeuplaient le Collège, allant de-ci, de-là, le sourire sur les lèvres, mais au cœur portant cette anxiété douce de l'étudiant qui, après une bonne année scolaire couronnée d'un beau succès, est sur le point de franchir le seuil d'une classe nouvelle. Comme il a hâte de prendre contact avec ce monde, entrevu déjà dans ses rêves, et qui, désormais, sera sa famille... Ah ! ce monde, il le connaît bien en partie, mais que de coins et de recoins encore pleins de mystère...



Enfin la cloche a retenti, et ces centaines de groupes, en conversation si variée, s'ébranlent pour former de nombreux courants qui évoluent et s'écoulent pour disparaître dans leur classe respective.

Les cours redeviennent désertes... seuls, les arbres aux jeunes frondaisons, un moment étonnés de voir tant de monde et d'entendre tant de bruits, se remettent à balancer leurs tiges, et à faire chanter leurs feuilles lumineuses de soleil.



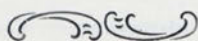
## Une halte spirituelle.

Nous connaissions déjà la parole chaude et entraînante du R.P. Paul Eugène TRUDEL, O.F.M. pour l'avoir entendue lors du vibrant panégyrique qu'il fit, l'année dernière, à la gloire de la grande héroïne de France, sainte Jeanne d'Arc. Aussi l'annonce de sa venue parmi nous, fut-elle vivement applaudie, surtout quand nous apprîmes qu'il y venait en apôtre dévoué, épris de nos âmes qu'il voulait régénérer et fortifier, et par là, relancer sur les sentiers ardu de la perfection chrétienne.

Oh! ces voies du salut, comme la jeunesse est tentée trop souvent de les quitter : elles sont si rudes parfois ! alors que, tout auprès, s'ouvrent les voies larges et fleuries d'une vie commode et facile, d'une vie aux mirages si charmeurs que malgré les premières désillusions d'un âge sans expérience, on s'y laisse prendre sans trop de difficulté!...

C'est afin de nous mettre en garde contre ces appas menteurs, et nous faire comprendre la nécessité d'être de plus en plus tout à Dieu, que le R. P. Trudel nous a retracé, en des tableaux saisissants et pratiques, les dogmes principaux de la religion chrétienne : nous l'en remercions sincèrement.

Nous prions le Seigneur de bénir le fécond apostolat de cette âme vaillante et ardente qu'est le R.P. Trudel, et si possible le ramener souvent, très souvent, au milieu de la jeunesse alexandrine qui conserve de ses prédications un souvenir agréable et bienfaisant.



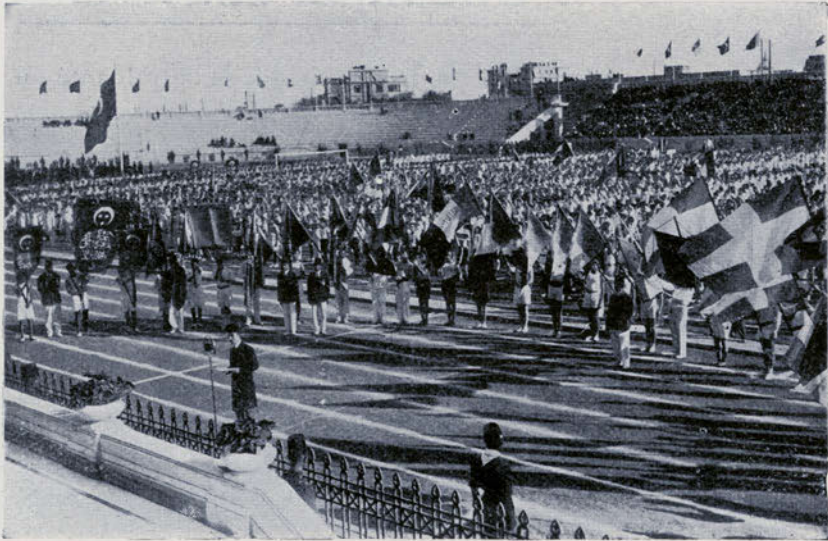
## L'Inauguration du nouveau Stade.

**L**E 17 novembre dernier, le merveilleux Stade moderne d'Alexandrie ouvrait enfin ses portes, au public.

Cette inauguration fut grandiose.

La brillante cérémonie s'est déroulée en présence de Sa Majesté le Roi, assistée de ses principaux Ministres et Chambellans.

Rien de plus impressionnant que la grande manifestation des 6.000 athlètes de toutes les Institutions scolaires de la ville, que leurs costumes et leurs drapeaux distinguaient suffisamment aux 10.000 spectateurs saisis d'admiration.



*Photo Dorès.*

Pendant la lecture du discours de S.E. le gouverneur d'Alexandrie à S.M. le Roi Fouad I<sup>er</sup>.

Ces athlètes défilèrent devant la loge royale, et saluèrent le souverain, puis développèrent leurs sections de façon à couvrir une arène de 500 mètres de piste.

Après le discours du Président de la Commission municipale, et la déclaration, par Sa Majesté, de l'ouverture du Stade, les gymnastes quittèrent le stand et gagnèrent leurs tribunes.

C'est alors que se succédèrent dans un ordre parfait, la belle série des numéros de cet intéressant programme de choix que les Jeux Olympiques même pourraient envier.

On applaudit chaleureusement aux divers concours organisés par l'Union sportive égyptienne, à la démonstration des mouve-

ments d'ensemble des élèves des Ecoles du Gouvernement, à la sensationnelle rencontre de foot-ball pour la « Coupe du Stade d'Alexandrie », aux différentes courses : depuis les 1.600 m. pour athlètes professionnels jusqu'aux 60 m. pour débutants âgés de moins de 12 ans.

Entre temps, on pouvait admirer la vigueur et la souplesse des champions du poids, du disque et du javelot.

Le dernier numéro qui réclamait la complicité des ténébres, eut lieu très tard ; ce fut une gymkana exécutée par la Police montée d'Alexandrie : en tout 48 cavaliers.

Parmi les multiples renseignements fournis par les feuilles



S. M. le Roi Fouad I<sup>er</sup>, entouré de ses ministres.

*Photo Dorès.*

publiques, sur l'imposante structure de ce stade moderne, nous glanons ce qui suit :

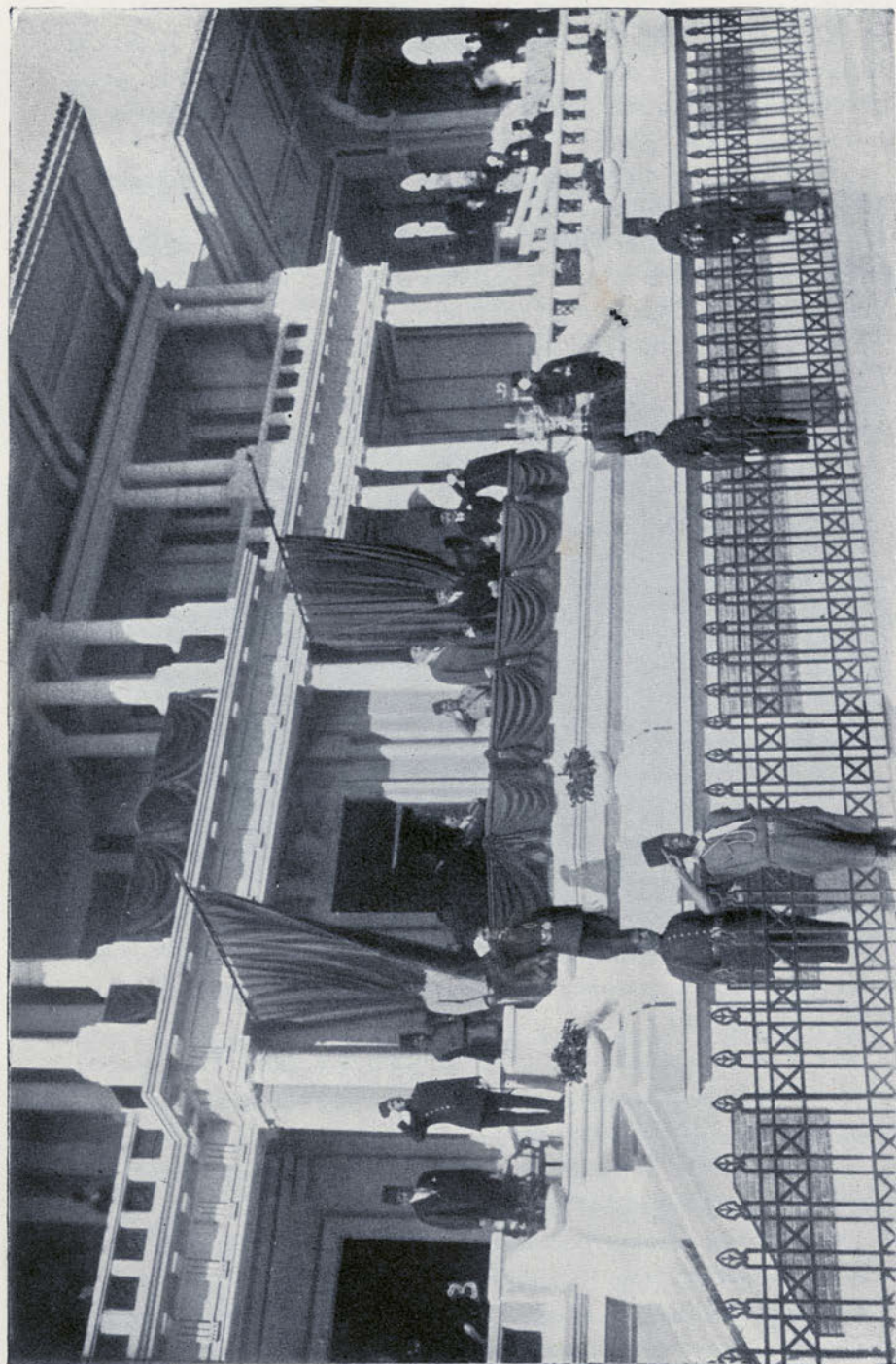
Ce stade, construit style gréco-romain, a coûté L.E. 100.000 ; les plafonds et les parquets de la loge royale sont de véritables travaux d'art en mosaïque ;

la tribune de la Reine, en style Louis XIV, comprend un pavillon et deux vérandas ;

un superbe escalier en marbre blanc relie le salon du Roi à celui de la Reine ;

les deux tribunes à droite et à gauche de la tribune royale, peuvent contenir 2.000 personnes, et sont réservées, l'une aux invités de marque, l'autre à la presse et au jury ;

à l'extrême gauche du pavillon d'honneur s'élèvent les tribunes des athlètes, pourvues de cinquante salles de bain avec



LA TRIBUNE ROYALE.

*Photo Dorès.*

dépendances : chambres de toilette et vestiaires, salle de massage, cabinet de lecture, et un vaste salon de réception ;

Enfin les tribunes publiques de 1<sup>re</sup>, 2<sup>me</sup>, 3<sup>me</sup>, 4<sup>me</sup> classes, occupent le reste de l'amphithéâtre.

Le lendemain de cette fête splendide où avaient figuré 400 de nos meilleurs gymnastes, le C.F. Directeur du Collège recevait la lettre suivante :

## MUNICIPALITÉ D'ALEXANDRIE

BUREAU DU DIRECTEUR GÉNÉRAL

*Alexandrie, le 20 Novembre 1929.*

N<sup>o</sup> 38 2/29

Le Très Cher Frère Directeur  
des Ecoles des Frères.  
Chatby.

Très cher Frère,

Je m'empresse de vous exprimer mes remerciements chaleureux pour le concours que les Elèves des Ecoles des Frères ont si efficacement apporté à la Municipalité à l'occasion de l'Inauguration du Stade d'Alexandrie.

Par leur allure, l'ordre qui a présidé à leur défilé, leur enthousiasme, les élèves de vos Ecoles ont forcé l'admiration de toute l'assistance, assurant ainsi à la solennité un magnifique éclat.

En vous réitérant mes remerciements, permettez-moi d'y joindre mes félicitations personnelles.

Veuillez agréer, Très Cher Frère, l'assurance de ma considération très distinguée et de mes sentiments les meilleurs.

Le Directeur Général :

A. SEDDIK.



## Célimène au Collège

30 janvier 1930.

« Parbleu, dit le meunier, est bien fou du cerveau  
Qui prétend contenter tout le monde et son père ! »

LA FONTAINE.

OUI, Célimène au Collège. Et honni soit qui mal y pense! . . .  
Car certains, paraît-il, à cette nouvelle, « se sont souvenus, ont comparé et ont souri! . . . » Grand bien leur fasse! « Les occasions de rire, en effet, ne sont pas si nombreuses qu'on en laisse perdre quelqu'une. » Le rire est toujours bienfaisant, à moins qu'il ne soit jaune, auquel cas nous ne pouvons rien, la jaunisse relevant de la Faculté. Nous aussi « nous nous sommes souvenus, avons comparé et avons ri » et de bon cœur, je vous assure. Que souhaiter de mieux? . . . Dès lors que tout le monde est content, il n'y a plus qu'à tirer le rideau; la comédie est jouée.

Or donc, en cette après-midi du jeudi 30 janvier dernier, Célimène ou plutôt M<sup>me</sup> Cécile SOREL, comtesse DE SÉGUR, et sa troupe arrivaient au Collège — à la vérité passablement en retard sur l'horaire prévu. Et comme l'exactitude est la politesse des rois, d'aucuns s'étonnaient que cette reine de théâtre fit exception. Mais comme toujours, l'exception confirme la règle. Et l'on apprenait dans les coulisses que le chemin fort court de l'*Alhambra* à Chatby avait été semé de chausse-trapes et d'embûches et que la course de l'*Hotel Cecil* à Saint-Marc n'avait été qu'une course d'obstacles. Motif de plus de remercier M<sup>me</sup> Cécile SOREL d'avoir accepté, malgré les difficultés, de donner cette représentation du *Misanthrope* aux élèves du Collège. Nous la remercions également de l'honneur fait à notre modeste scène qui aura ainsi vu représenter le chef-d'œuvre de Molière avec, comme interprète, la prestigieuse artiste qui a le mieux incarné dans ces derniers temps l'héroïne du grand comique.

Venus costumés, les acteurs peuvent heureusement paraître en scène tout de suite.

Voici la distribution des rôles :

Alceste. . . .	LOUIS RAVET, <i>ex-pensionnaire de la Comédie-Française.</i>		
Philinte. . .	JEAN POC		
Oronte. . . .	JACK DAROY — PIERRE SENTÈS		
Célimène. . .	CÉCILE SOREL, <i>sociétaire de la Comédie-Française.</i>		
Eliante . . .	GERMAINE DELBAT	Clitandre. . .	ALAIN LE GUYROS
Arsinoé. . .	HÉLÈNE DURIEZ	Basque . . . .	RENÉE DANDRY
Acaste. . . .	JACK DAROY	Du Bois . . .	PIERRE SENTÈS



M<sup>me</sup> CÉCILE SOREL dans le rôle de Célime.

La pièce, bien connue de tous, est fort diversement appréciée quant à la portée des personnages.

Est-ce la souriante philosophie de Philinte qu'il convient d'approuver ou l'intransigeance bourrue d'Alceste ?

Dans une magistrale conférence faite l'an dernier sur la même pièce et au même endroit, M. Gustave MICHAUT, professeur en Sorbonne, nous avait invités d'une façon fort pressante, à chausser les pantoufles de l'accommodant Philinte, tout en discréditant l'*extrémisme* vertueux d'Alceste.

Peut-être, entre ces jugements tranchés, est-il permis d'avoir une opinion moyenne et de prendre en chacun ce qu'il a de bon tout en rejetant les outrances. De toute manière, c'est pour nous une occasion précieuse de nous faire une opinion motivée sur les intentions de Molière qui sont assez difficiles à démêler. Au demeurant chacun a pleine liberté d'interprétation.

Le rideau s'ouvre d'abord pour permettre d'annoncer que le comte Guillaume DE SÉGUR, subitement reparti en France pour raison de famille, ne pourra jouer le rôle d'Oronte. Au premier acte, M. DAROY le remplacera et au dernier M. SENTÈS.

Et la pièce commence tout de suite après.

M. Louis RAVET, dans son costume sombre aux discrets rubans verts, personnifie un Alceste imposant et trop digne aux yeux de ceux qui le voudraient burlesque. Visiblement il en impose au souriant Philinte qui se fait déférent et s'efface devant son incommode mais impressionnant ami. Sa belle voix de basse ajoute encore à l'effet ; les outrances du texte ne passent guère la rampe, roulées quelles sont dans le flot des répliques, au demeurant fort justes en principe.

M. Michaut aurait-il donc raison et les acteurs, consciemment ou non, trahiraient-ils Molière pour faire d'Alceste un personnage sympathique à tout prix ? Il est permis de le croire sans pour cela cesser de louer le jeu remarquable et même pathétique de l'acteur. On souffre de voir Alceste aux prises avec cette coquette de Célimène et parfois la comédie se mue en tragédie. Mais aussi que va-t-il faire dans cette galère ? Pourquoi ne briguet-il pas la main de cette Eliante qui ne manque point d'inclination pour lui ? Mystère. « Le cœur a des raisons que la raison ne connaît pas », dirait Pascal.

Du reste, en dépit de son train de vie qu'elle affectionne et qu'elle ne veut point quitter, Célimène n'est pas sans aimer un peu son atrabilaire soupirant. Cela se remarque fort bien au cinquième acte quand Acaste lit son fameux billet. Indifférente



à l'effet produit sur les autres, elle surveille avec anxiété, du coin de l'œil, l'effet produit sur l'homme aux rubans verts.

Aussi lui dit-elle quelque temps après :

*J'ai des autres ici méprisé le courroux,  
Mais je tombe d'accord de mon crime envers vous.*

La portée de sa conduite dépasse donc ses intentions.

Alceste, en définitive, qui a pour ami un homme si différent de lui par son caractère et ses goûts et qui se fait aimer, à la fois, d'une coquette, d'une prude et de la « sincère » Eliante, ne peut donc être complètement antipathique. Pardonnons donc à l'acteur qui tient sa place, de le faire trop sympathique.

En face de lui, M. Jean Poc traduit fort bien la philosophie désabusée de Philinte — aux embrassades et aux compliments faciles — pour qui les témoignages extérieurs de sympathie sont de fort peu de prix. Les bourrades d'Alceste ne l'empêcheront pas de lui conserver son amitié, malgré tout, jusqu'à la fin. Le dernier mot dans la bouche de Philinte — et aussi le dernier de la pièce — est en effet pour Alceste :

*Allons, madame, allons employer toute chose  
Pour rompre le dessein que son cœur se propose.*



M. Louis Ravet.

Peut-être pourrait-il accentuer davantage son opposition aux propos outrés du Misanthrope.

L'apparition de Célimène sur la scène, au deuxième acte, fait sensation. D'ailleurs, tout a été dit sur le jeu sans pareil de cette incomparable artiste qu'est M<sup>me</sup> Cécile SOREL, pour que nous tentions seulement de balbutier quelques vagues appréciations. Comme l'a fort justement écrit Léon Daudet, « ce n'est pas une interprétation, c'est une métempsycose. » Nous nous sentons tout à coup transportés — par cette belle page d'histoire littéraire reconstituée sous nos yeux — dans un vrai salon du XVII<sup>e</sup> siècle, sans pouvoir résister à l'illusion. L'esprit caustique de Célimène, au milieu de sa cour qui l'approuve, emporte tous les suffrages, par la magie du verbe, de l'entrain et de la perpétuelle jeunesse de M<sup>me</sup> Cécile Sorel.

Par deux fois elle avoue trente ans, vieillissant de dix ans la Célimène de Molière :

*L'âge amènera tout et ce n'est pas le temps,  
Madame, comme on sait, d'être prude à trente ans,*

dit-elle à Arsinoé.

*La solitude effraye une âme de trente ans,*

répond-elle plus loin à Alceste.

Concession inutile. Telle cette prêtresse de Hathor dont Lucie Delarue-Mardrus nous conte la fabuleuse histoire dans son roman d'*Amanit*, M<sup>me</sup> Cécile Sorel a trouvé le secret d'un éternel printemps.

De son côté, M<sup>lle</sup> Germaine DELBAT n'a pas eu beaucoup d'efforts à faire pour attirer toutes les sympathies à la « sincère Eliante ». Entre le rôle éclatant et tapageur de Célimène et celui, plutôt ingrat, d'Arsinoé, Eliante personnifie la sagesse calme, alliée à la bonté et à la sincérité. M<sup>lle</sup> Germaine Delbat lui a prêté avec bonheur le charme de sa jeunesse et de sa grâce.

La prude Arsinoé a trouvé en M<sup>me</sup> Hélène DURIEZ une incarnation parfaite : vêtements sombres, col montant, manchon protecteur, air pincé et faussement modeste, coup d'œil sournois, dépité et méchant, tout contribue à faire d'Arsinoé une sœur jumelle de Tartufe.

M. Jack DAROY, dans Oronte au premier acte et Acaste dans les suivants a, tour à tour, personnifié avec bonheur le courtisan-poète, blessé dans son orgueil par la franchise d'Alceste et incarné la fatuité du petit marquis qui se croit irrésistible.

M. Alain LE GUYROS a parfaitement tenu le rôle de Clitandre, petit marquis poseur et prompt aux révérences.

M. Pierre SENTÈS a été, dans le personnage de Du Bois, un valet plein d'allure.

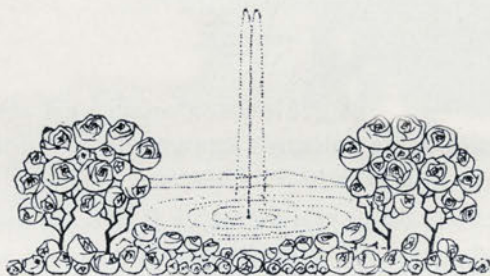
Enfin M<sup>lle</sup> DANDRY, costumée en valet de Célimène, n'a pas failli à son rôle.

La dernière réplique donnée, les acteurs sont longuement ovationnés et applaudis. Il faut croire que ces applaudissements et l'attention prêtée durant toute la pièce ne leur ont pas été désagréables, puisque M<sup>me</sup> Cécile SOREL faisait, deux jours plus tard, ces déclarations à un journal local :

« Priée de jouer *Le Misanthrope* au collège Saint-Marc, devant des centaines d'élèves appartenant à des races et à des religions diverses, je me suis rendu compte, pour la première fois, à quel haut degré le génie de Molière avait un caractère international.

« Cet auditoire d'enfants, d'adolescents et de Frères, frémissant, attentif, religieusement silencieux, a fait dans mon esprit une impression ineffaçable. Je ne me souviens pas d'en avoir, au cours de ma carrière, cependant longue, ressenti d'aussi forte. »

\*\*\*



## Conférences.

### La voie d'enfance de S<sup>te</sup> Thérèse de l'Enfant-Jésus

par le R. P. MARIE-AMAND

13 décembre 1929.

---

LE R. P. MARIE-AMAND, Carme déchaussé, Vice-Postulateur de la cause de béatification de S<sup>te</sup> Thérèse de l'Enfant-Jésus a bien voulu faire, en passant par Alexandrie, une conférence aux élèves catholiques des premières classes du Collège.

Particulièrement renseigné — et en bonne place pour l'être — sur la vie et les vertus de S<sup>te</sup> Thérèse de l'Enfant-Jésus, c'est de la grande « petite » sainte — si l'on peut dire — qu'il parla une heure durant.

Sainte Thérèse d'Avila, la réformatrice du Carmel, nous parle d'une de ses visions où elle contempla Jésus dans le sein du Père, ce lieu de béatitude où nous reposerons pendant l'éternité. Entrer dans ce berceau de béatitude par la voie d'enfance, telle fut la vocation de S<sup>te</sup> Thérèse de l'Enfant-Jésus.

Cette voie d'enfance, elle ne l'a pas inventée ; S<sup>t</sup> Thomas, S<sup>t</sup> Bonaventure et bien d'autres docteurs en avaient parlé avant elle. M. Olier a même composé un livre sur ce sujet. Mais elle nous a présenté cette voie d'une façon quasi nouvelle et a reçu pour cela une grâce spéciale.

Certains ont parlé de génie à son sujet ; c'est absurde. D'autres l'ont appelée poète ; absurde également. Et comment a-t-on osé la comparer à la grande S<sup>te</sup> Thérèse ?

Comme elle le disait elle-même : « Il faut des aigles qui planent et des colombes qui roucoulent. » Sa gloire, à elle, est de nous avoir expliqué la petite voie.

Cette voie est d'institution divine. Un jour que les apôtres se disputaient pour savoir quel serait le premier d'entre eux, Notre-Seigneur prit un enfant et le plaçant au milieu d'eux, leur dit : « Voyez-vous ce petit enfant ? Je vous déclare que si vous ne lui devenez semblables, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux. »

Et qu'a-t-il dit à Nicodème ? — « Personne ne peut voir le royaume de Dieu, s'il ne naît de nouveau. » Renaitre, voilà bien l'enfance spirituelle.

Cette enfance spirituelle est faite de simplicité, de confiance, d'abandon, d'innocence et d'amour. Ces vertus sont d'ailleurs la base, le fondement du christianisme.

L'humilité est la base de toutes les autres. Il n'y a que les sots qui soient des orgueilleux. On dit que le grand S<sup>t</sup> Thomas n'avait jamais eu une pensée d'orgueil.

On demandait un jour à Thérèse de l'Enfant-Jésus comment elle voulait qu'on l'appelât après sa mort.

« Appelez-moi, dit-elle, la petite Thérèse. » Elle n'est donc pas fâchée, maintenant, d'être appelée la petite sainte. On lui disait une autre fois : « Seriez-vous heureuse de mourir dans une extase ou le jour de N.-D. du Mont-Carmel ? » — « Oh ! répondit-elle, je mourrai un jour très ordinaire. » Elle est morte, en effet, le 30 septembre, jour de la Saint Jérôme, qui n'a, au Carmel, aucune cérémonie spéciale. Elle ajoutait : « Je ne veux pas être une montagne. Je serai le petit grain de sable sur lequel tout



Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus.

le monde a le droit de passer. » Elle a été malade toute sa vie. Elle n'a été appréciée ni dans le monde, ni au Carmel, le bon Dieu le permettant ainsi pour sa sanctification. Elle était loin d'être bien vue en communauté où elle a été très éprouvée.

Avec l'humilité, il faut encore l'abandon, la confiance en Dieu. Un petit enfant que ses parents prennent dans leurs bras s'avise-t-il de dire : « Où me conduisez-vous ? » Il se laisse porter les yeux fermés.

A ce sujet le cardinal Bourne disait un jour à Lisieux : « J'aime bien votre petite sainte ; entre le ciel et la terre, elle a supprimé les mathématiques ; » voulant dire par là, qu'elle allait simplement au bon Dieu.

Une des sœurs du Carmel avouait un jour ne pas pouvoir surmonter une tentation : « Je ne puis, disait-elle, me mettre au-dessus de la tentation. » — « Oh ! ma sœur, répliqua sœur Thérèse, restez au-dessous. Tout le monde ne peut être un aigle et planer au-dessus des nuages. Soyez le petit oiseau dans le brouillard qui se mouille les ailes et les sèche ensuite au soleil de l'amour. »

Notre petite sainte n'a pas évidemment le langage de la grande S<sup>te</sup> Thérèse ni celui de Pascal...

A côté de l'humilité et du saint abandon, il faut ensuite l'amour de Dieu et du prochain. Elle avait bien ce double amour la petite Thérèse qui disait : « Je sens en moi toutes les vocations : la vocation des martyrs et celle des apôtres. » Aussi le bon Dieu a-t-il exaucé son désir. Après avoir été déclarée patronne des missions carmélitaines par le supérieur du Carmel, elle a été déclarée patronne de toutes les missions catholiques par Notre Saint-Père le Pape. Et voilà S<sup>te</sup> Thérèse de l'Enfant-Jésus placée tout à côté de S<sup>t</sup> François Xavier, à la demande de tous les missionnaires qui ont adressé leur supplice au Saint-Père.

Par elle Dieu fait des merveilles et bénit son désir d'apostolat.

Quel phénomène merveilleux ! Née en 1873, morte en 1897, elle ne serait âgée que de cinquante-six ans. Elle n'a rien fait d'extraordinaire durant sa vie dans le monde ; rien d'extraordinaire au couvent. On lui a même fait retarder sa profession religieuse d'une année, à elle qu'on devait mettre sur les autels peu après sa mort. Une sœur converse de son couvent disait à une autre : « Je me demande vraiment ce qu'on pourra dire de nouveau et d'intéressant dans la notice de sœur Thérèse. » La Mère Supérieure a seulement été embarrassée pour signaler toutes les grâces obtenues par son angélique sœur. Avec dix secrétaires, elle peut à peine tenir sa correspondance à jour. Elle reçoit jusqu'à quatre cents lettres par jour, « plus que moi qui suis Préfet de la Congrégation des Rites » disait le cardinal Vico. « Celui qui s'humilie, sera exalté » dit Notre-Seigneur.

N'allez pas croire maintenant que cette voie d'enfance soit une recette spéciale pour les carmélites ou les petits moines. Elle est, au contraire, un fondement de la vie chrétienne, et c'est à cause de cela que sœur Thérèse s'est sanctifiée. Ce n'est pas à cause des miracles. Le miracle n'est qu'un signe. La chose signifiée ici c'est la voie d'enfance.

Nous l'imiterons donc sur ce terrain en faisant notre devoir simplement, ardemment, persévèrement. Voilà le secret de la sainteté. Aussi verrons-nous certainement au ciel des gens inconnus très haut placés pour leur fidélité à leurs devoirs d'état.

Considérez Notre-Seigneur. Sa vie, depuis douze ans jusqu'à trente, est résumée par ces mots : « Il leur était soumis. » Rien de plus. Que faisait-il à treize, à dix-huit, à vingt ans ? Il se taisait et travaillait dans la soumission la plus complète, en attendant l'heure marquée par son Père.

Prenons donc à son exemple, la résolution d'être très simples, très humbles et soyons par vertu ce que les enfants sont par nature.

\*  
\*\*

## Le Pacifique

par M. René LA BRUYÈRE

14 décembre 1929.

---

Malgré le mauvais temps, c'est devant un public nombreux et choisi que M. René LA BRUYÈRE a prononcé le samedi soir, 14 décembre 1929 — dans la grande salle du Collège Saint-Marc — son intéressante conférence — ou plutôt sa brillante « causerie » pour nous servir du terme, trop modeste, adopté par l'auteur lui-même.

Aussi bien — conférence ou causerie — ses paroles n'ont pas dû ennuyer la nombreuse assistance dans laquelle nous avons remarqué : S. G. M<sup>sr</sup> NUTI, le R. P. ATTARD, M<sup>me</sup> René LA BRUYÈRE, M. d'ANGELIS, Consul de France, M. BOURRE, directeur de la Land Bank, M. DELPRAT, M. DESVERNOIS, directeur du Comptoir d'Escompte, S. E. ZANANIRI Pacha, Georges SISTO Bey, le D<sup>r</sup> MODINOS, M<sup>r</sup> TATARAKIS, M<sup>r</sup> PILAVACHI, M. THÉODORAKI, M. BÉGUÉ, M. Puech d'ALISSAC, M<sup>r</sup> Louis HUTIN, M<sup>r</sup> AYOUN, président du Cercle, et un grand nombre d'amis.

M. René LA BRUYÈRE, ancien officier de Marine — qui garde encore très vif le goût de la mer — membre de l'Académie de Marine et actuellement administrateur de la Land Bank, n'est pas un inconnu dans le monde des lettres. Auteur de plusieurs romans — dont les *Passagères* couronné par l'Académie française — et de plusieurs livres d'histoire ou de voyages — *Deux années de guerre navale*, *Notre Marine marchande pendant la guerre* — il vient de publier *Le dernier voilier dans l'Océan Pacifique*, souvenirs d'Océanie, qui se pare d'une flatteuse préface de M. Georges LEYGUES, alors ministre de la Marine.

Apparenté aux Lapérouse — descendants du fameux navigateur — c'est en marin expérimenté qu'il nous promène, une heure durant, à travers les multiples archipels du Pacifique — pacifique

seulement par antiphrase, puisqu'il est rarement calme. Ainsi les Grecs nommaient-ils Pont-Euxin, la Mer Noire, particulièrement redoutée, et Gama appela-t-il Cap de Bonne Espérance, le dangereux Cap des Tempêtes.

Le Pacifique devint surtout à la mode au XVIII<sup>e</sup> siècle, après les explorations de Cook et de Bougainville. *Le voyage autour du monde*, de Bougainville — publié en 1771, une dizaine d'années après le *Contrat Social* — vint étayer les théories du philosophe

de Genève. Il était désormais bien évident que l'homme naissait bon, puisque cette race quasi édénique des archipels polynésiens possédait toutes les vertus suivant le nouvel Evangile et n'avait pas de vices ou presque.

De nos jours, grâce à la vapeur et au Canal de Panama, le Pacifique, exploré dans ses moindres recoins, voit son immensité se rapetisser tous les jours. On a dit « rien que la terre » ; on peut bien dire « rien que le Pacifique ». *Mare Nostrum !* clament à chaque bord les Nippons et les Yankees en se disputant le moindre îlot devenu pomme de discorde.



Dessin du F. Hilaire.

M. René La Bruyère.

M. La Bruyère nous donne ensuite une intéressante leçon de géographie physique et humaine, en nous faisant assister à la genèse de ces continents minuscules, tous de formation volcanique ou corallienne. Les cimes basaltiques se suivent en longs chapelets, séparées entre elles par de profondes vallées. Les atolls circulaires formés de polypiers, plongent leurs substructures frangées de récifs dans une mer de saphir et d'émeraude, peuplée d'une faune et d'une flore défiant l'imagination la plus fertile. Sur les pentes des montagnes et dans le fond des vallées, la plus étonnante végétation étale ses frondaisons toujours vertes : goyaviers, manguiers, bananiers, arbres à pain, pandanus, franchipaniers, hibiscus, fougères arborescentes, lianes, etc., etc.

Quant aux indigènes maoris, d'où peuvent-ils bien venir ? Polygénistes et monogénistes s'en sont donné à cœur joie pour



expliquer leur apparition dans ces lieux très éloignés de tout continent. Les monogénistes, soutenus par Quatrefages, sont les plus logiques en affirmant que cette race mélayopolynésienne descend des plateaux de l'Asie Centrale par la Malaisie. Cette assertion est également conforme aux mœurs actuelles des naturels de ces îles qui accomplissent de longs voyages, vent debout, avec l'espoir d'être ramenés par les alizés. La thèse polygéniste, et par conséquent évolutionniste, est contredite encore par l'absence de toute autre espèce animale sur ces îles volcaniques et madréporiques.

Curieuse race, en vérité, que cette race polynésienne, au type physique si remarquable — l'un des plus beaux, disent les enthousiastes — et aux mœurs si douces et si hospitalières, du moins dans l'est et le nord-est du Pacifique. Les Nouvelles-Hébrides — où Pierre Benoît a situé son dernier roman — et les îles d'alentour font exception. Les naturels d'*Erromango*, qui ont précipité la folie et la perte de Fabre, n'ont pas la sympathie du conférencier.

De nombreux détails nous sont ensuite donnés de ces mœurs étranges où le travail tient fort peu de place, puisque le sol — par son arbre à pain et ses bananes — la chasse et la pêche fournissent tout ce qu'il faut pour vivre.

Au pays de Rarahu, les *amuramas* — dîners polynésiens — les chœurs d'*hyménées*, la *upa-upa* et les baignades tiennent au contraire beaucoup plus de place. Malheureusement ces mœurs tendent à disparaître de plus en plus. Sous l'influence des vices apportés par les blancs, cette race si originale s'abâtardit ; et c'est là le désespoir de ceux qui l'ont connue saine et vigoureuse. Déjà la Tahiti de Loti n'est plus celle de Bougainville ni, non plus, celle d'aujourd'hui.

M. La Bruyère termine enfin par une brève énumération des écrivains, peintres ou voyageurs qui ont mis ces pays à la mode. Aux noms déjà cités de Cook, Bougainville, Loti, Pierre Benoît, il convient d'ajouter ceux de Somerset Maugham, de Stevenson qui vécut à Samoa et y mourut en 1894, de Gauguin enfin, peintre original auquel on a découvert du génie, qui vécut, lui aussi, et mourut de la lèpre à Tahiti.

## Le Génie de la France dans le Monde par la Mer

par le Contre-Amiral LOIZEAU

7 février 1930.

---

Le 3 février 1930 — quinzième anniversaire de l'attaque du Canal de Suez par les Turcs — était inauguré, non loin d'Ismaïlia, sur le Djebel Mariam, le monument commémoratif de la défense de la grande voie d'eau internationale.

A cette défense avaient héroïquement participé deux petites unités françaises, le *Requin* et le d'*Entrecasteaux*, obtenant par leur artillerie des résultats foudroyants pour les troupes turques.

Le monument érigé sur l'initiative de la Compagnie du Canal est l'œuvre de deux Français : MM. ROUX-SPITZ, architecte, et DELAMARRE, sculpteur. Parmi la légion de ces monuments du souvenir qui ont germé à foison sous le souffle du patriotisme, dans tous les pays du monde, c'est l'un des plus grands, des plus importants et des plus significatifs.

En revenant de cette inauguration, les chefs de la délégation française, le vice-amiral DARRIEUS, le contre-amiral LOIZEAU et le général DE PIÉPAPE tinrent à poser, le 5 février, au cimetière de Port-Saïd, une plaque commémorative sur la tombe des marins du *Requin* tués en 1917, à l'attaque de Gaza.

Voici quelques extraits du discours que prononça à cette occasion le contre-amiral LOIZEAU — ancien commandant du *Requin* en 1916 et 1917 — en présence de S.G. Mgr. HIRAL, vicaire apostolique du Canal, de M. le Consul de France, de M. LAUZANNE, président du comité des anciens combattants de Port-Saïd, de l'amiral DARRIEUS, du commandant CHATEAUMINOIS ainsi que des délégations d'anciens combattants italiens, belges et français :

O vous qui êtes morts au champ d'honneur sur le *Requin* le 1<sup>er</sup> novembre 1917... (lecture des noms est faite)

Votre ancien commandant vient saluer vos tombes et rendre hommage au sacrifice qui fut le vôtre. Si les fruits de ce sacrifice furent longs à se manifester, ils brillent, aujourd'hui, du plus vif éclat.

Dans le souvenir de tous, aux rives du Canal, à Alexandrie et au Caire, demeure la manifestation d'affectueux attachement, en cortège derrière vos cercueils.

Enfin, hier, fut inauguré, près d'Ismaïlia, quinze ans exactement après l'attaque du Canal dans ce secteur, le monument érigé par la Compagnie, commémoratif de la défense du Canal par les contingents alliés. La silhouette de ce monument est reproduite sur cette plaque, avec l'intention d'affirmer la coopéra-

tion du *Requin* à cette défense, immédiate de 1914 à 1916 et distante en 1917 et 1918, et de rattacher votre sacrifice à ceux que glorifie le monument collectif. . .

.....

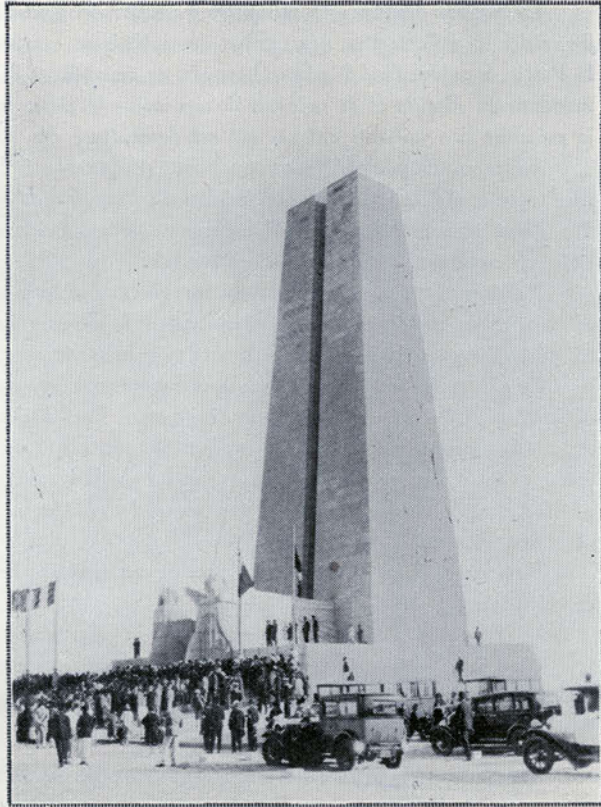
Ainsi furent défendues et protégées les rives du Canal, œuvre essentiellement philanthropique et sociale, pacifique et humanitaire, conçue et réalisée sous les ailes unies des génies de la France et de l'Égypte, personnifiés en de Lesseps, « qui est de la tribu de la lumière » et en Saïd, « le favorisé », son ami. — Œuvre maintenue par les contingents alliés dans la perspective lumineuse d'un immense bienfait universel.

Je m'excuse de la modestie de cette plaque que je pose sur ces tombes représentatives de tant de beauté morale enclose en vos cœurs simples et généreux.

Monseigneur, ces Marins étaient catholiques. Parce que leurs cercueils furent bénits du haut du parvis de l'Église de Port-Saïd et parce que, dans le Levant, la pratique millénaire des vertus chrétiennes donne aux gestes de la France un éclat incomparable, j'ai l'honneur de vous prier, Monseigneur, de vouloir bien bénir cette plaque, dont le symbole, j'en suis certain, touche et émeut votre cœur religieusement paternel, autant que celui de leur ancien commandant.

Mon cher Président, je vous remercie de tout cœur d'avoir accepté et pris la peine d'organiser cette cérémonie, qui, d'initiative privée, revêt, du fait qu'elle honore des marins français inhumés en sol égyptien, un caractère national, au même titre que celles, traditionnelles, au sein des comités du Souvenir français des 2 et 11 Novembre.

Je vous exprime ma gratitude pour l'agrément que vous avez spontanément



L'inauguration du monument du Djebel-Mariam.

donné à ma proposition d'accepter en dépôt, pour sa garde et sa conservation, cette plaque ici remise et dans les conditions enregistrées au procès-verbal que je vous prie, ainsi que V. G., Monseigneur, de vouloir bien signer avec moi.

A ce discours, M. LAUZANNE répondit en qualité de Président des anciens combattants français de Port-Saïd. Voici son allocution :

La Société des Anciens Militaires Français de Port-Saïd qui a le privilège de veiller ici à l'entretien des tombes des soldats et marins morts au service de la Patrie, a aujourd'hui l'insigne honneur de répondre à l'appel de l'ancien Commandant du *Requin* et de recevoir de ses mains le pieux souvenir qu'il adresse à la mémoire des vaillants enfants qui ont combattu à ses côtés.

Amiral, vous pouvez nous confier cette plaque comme il y a treize ans vous nous avez confié les cercueils des marins du *Requin* tombés au champ d'honneur.

Nous saurons la garder précieusement comme l'ultime témoignage d'amour et de reconnaissance d'un chef à ses troupes.

Nul parmi nous, ni parmi nos successeurs, n'aura garde d'oublier que le *Requin*, après avoir participé glorieusement à la défense du Canal de Suez, à contribué à dégager Gaza et à ouvrir aux troupes alliées les routes de la Palestine.

Ce n'est pas sans émotion que je me remémore ce jour de novembre 1917 où le *Requin*, blessé mais victorieux, rejoignant Port-Saïd, son Commandant me narrait la bataille, me disant les exploits de son artillerie faisant feu de toutes pièces contre des ennemis aériens, sous-marins et terrestres, lorsque le vaillant navire fut ébranlé plus violemment encore par l'éclatement, dans la batterie, d'un obus ennemi.

Trou béant dans la coque, tôles déchiquetées et sur le pont ravagé sept cercueils recouverts du drapeau tricolore.

Marins du *Requin* qui reposez ici, dormez en paix.

Vous avez veillé autrefois pour défendre nos foyers menacés.

Les Français de Port-Saïd veillent aujourd'hui sur vos glorieux restes.

Deux jours plus tard, le 7 février, la délégation passant par Alexandrie, le contre-amiral LOIZEAU — à qui nous devons l'ouvrage *Debout au quart!* — prononça dans la salle des fêtes du collège Saint-Marc, la suivante conférence devant les élèves des premières classes et *quelques* notabilités de la Colonie Française :

Mon Très Cher Frère Supérieur,  
Monsieur le représentant du Consul de France,  
Mon cher Président,  
Messieurs,

Sur le chemin du retour de mon pèlerinage aux rives du Canal de Suez, je vous exprime ma très vive gratitude de me permettre, en Egypte, à Alexandrie et dans ce collège Saint-Marc dont les noms seuls évoquent des souvenirs si grands, si beaux et si chers, de parler du Génie de la France dans le monde.

J'ai quelque scrupule à le faire, car ce génie est universel et je ne suis qualifié que pour montrer le rôle de la Mer dans l'expansion des qualités et des vertus françaises.

Pour beaucoup, le marin est, comme le qualifiait Voltaire, un être grossier, lancé à l'abordage le sabre aux dents, la hache et le pistolet aux mains, ou, plus moderne, un navigateur original et hirsute tel qu'Alain Gerbault, inapte, en général, à manier la plume et surtout la parole. . . .

Une seule question : que vous enseignent, mes jeunes Amis, vos chers Maîtres ? La surface des océans est triple de celle des continents. C'est pourquoi la civilisation est née et s'est développée aux bords des chemins d'eau ; et puisque c'est le marin qui exploite les capacités innombrables des mers, voilà justifiée la



L'Amiral Loizeau au cimetière de Port-Saïd.

prépondérance de ces dernières et de l'homme de mer, dans l'épanouissement du génie essentiellement civilisateur, éducateur, c'est-à-dire colonisateur, de la France.

Ni égyptologue, ni archéologue, je me réfère à Maspéro qui nous révèle que les Egyptiens embarquaient le soleil et la lune pour traverser le ciel, ce qui comporte cette conclusion que les possibilités de la mer étaient appréciées, dans la plus haute antiquité, bien avant que l'homme eût perfectionné ses moyens de transport sur terre.

Les Egyptiens, en effet, ont écrit sur leurs monuments l'agrément incomparable du déplacement, sur l'eau, des pierres massives qui les composaient, par quelques hommes habiles à utiliser le vent et le courant — tandis que des milliers d'esclaves ou des centaines de bœufs peinaient pour traîner ces mêmes poids

énormes sur le sol. Non seulement ils ignoraient la roue, mais aussi le rouleau ; le levier suffisait aux bras innombrables.

La comparaison de la chaleur du soleil et de celle de leur foyer et la science des nombres leur inspiraient un juste sentiment de la grandeur de ces astres, déifiés ! Dès lors comment ces astres se seraient-ils transportés du levant au couchant autrement que sans peine, c'est-à-dire en barque ?

Ainsi, l'humanité eut toujours le sens des possibilités des chemins d'eau et le vaisseau fut l'objet constant de l'application des progrès réalisés dans la science des choses.

J'ajoute que Cléopâtre, vaincue sur mer à Actium, n'eut recours à l'aspic, pour échapper au vainqueur, que parce que le niveau de l'eau, dans le Canal creusé par Sétî 1<sup>er</sup> quelque sept cents ans avant J.-C., ne lui permit pas de fuir, avec ses trésors, sur sa galère, dans la Mer Rouge.

Si la bataille de Salamine, triomphe de l'esprit sur la barbarie, ainsi que David abattit le géant Goliath, est dans toutes les mémoires, peut-être cette conséquence en est-elle moins connue : sans Laurium (mines d'argent exploitées en Grèce dès la plus haute antiquité), pas de flotte, pas de Salamine et sans Salamine, pas de siècle de Périclès, remarque l'historien français Reinach.

Ce fut une nécessité géographique, pour les Romains, donc inéluctable, de construire, d'armer et d'apprendre à conduire une flotte, pour desserrer l'étreinte de Carthage, refouler ses forces et finalement détruire sa rivale ; et c'est ainsi, toujours par la mer, que la civilisation romaine s'étendit sur le bassin de la Méditerranée et sur l'Europe occidentale, jusqu'aux rives de la mer du Nord.

Ce qui m'amène à vous signaler que nos Vénètes d'Armor barrèrent audacieusement la route aux galères de César, quelque trente ans avant que Vercingétorix n'arrêtât ses légions.

Eclatante affirmation de cette vertu magnifique — le courage jusqu'au sacrifice suprême pour l'indépendance — que loueront les écrivains et chanteront les poètes de ce sol qu'il suffira de frapper, à travers les siècles, pour en faire jaillir des soldats et des héros ; mais le marin, qui ne cessa jamais de lancer sa barque, avec la même fougue, contre le dominateur de son horizon, n'eut pas les mêmes honneurs ; rendons-lui justice, de ce jour, puisque aussi bien les Bretons seront les derniers rattachés à la couronne de France, parce que fiers et indépendants, mais aussi, de beaucoup les plus généreux en dons et en sacrifices à la Marine.

Gaulois et Celtes s'adaptèrent rapidement à la civilisation romaine et à la religion chrétienne, de sorte que, à la fin du règne de Charlemagne, la France, dans le monde, est déjà esprit du bien par prédestination, par développement des qualités et des vertus de ses races autochtones, fusionnées et solidarisées, et par rayonnement de leur génie de générosité et d'idéalisme, allié à celui, constructeur, des Latins et au génie de charité du christianisme.

Nouvelle influence des chemins d'eau : le désir de Charlemagne d'aller, à Constantinople, se faire couronner empereur d'Orient, ne peut se réaliser, parce que les Vénitiens lui refusent les vaisseaux nécessaires ; et il déplorera, dans le crépuscule éblouissant de sa vie, glorieuse par l'épée, de ne pas laisser à ses fils les moyens d'arrêter les Hommes du Nord, envahisseurs.

Napoléon, à l'île d'Aix, sur le chemin de la reddition de son épée au trident d'Albion et de l'exil, confessa : « Je n'ai point assez fait pour la marine ».

L'exode des Vikings, du Groënland à Constantinople, par les mers et les fleuves nordiques, par ceux du Ponant et par la Méditerranée, est l'un des témoignages les plus probants de la capacité d'un peuple animé de la conscience navale.

Il est remarquable que ces pirates, qui déferlèrent sur nos côtes ainsi qu'un raz de marée destructeur et que l'on vit à Dijon, à Orléans et à Toulouse, furent christianisés avec une extrême facilité et devinrent, tant en Britannia, avec Guillaume le Conquérant, qu'en Méditerranée — fondateurs du royaume des Deux-Siciles — les pionniers de la civilisation et de fervents Croisés. Mais, de ce qu'un normand fut roi d'Angleterre, ses successeurs eurent fief et pied en Normandie et les vaisseaux anglais devinrent le pont sur le détroit, à la tête duquel et chez nous se liquidèrent des conflits sanglants jusqu'à ce que, sous Henri II, Calais leur fut enlevé.

Retenons qu'au XII<sup>e</sup> siècle le Groënland payait, en dents de phoque, le denier de St.-Pierre à l'archevêque de Hambourg, primat nordique, quand se préparaient les Croisades et que, si celles-ci se firent par mer, c'est en raison de la sécurité et de la capacité de transport que cette dernière possède sur les chemins continentaux.

Les statistiques actuelles, des temps de paix et de guerre, confirmant cette supériorité, les Egyptiens avaient donc une conception exacte et nous pouvons conclure que la réduction des efforts, pénibles à l'homme, pour se mouvoir, étant l'une des formes de la civilisation, la mer et les chemins d'eau sont bien les agents les plus précieux de l'humanité.

Les Croisades provoquèrent une connaissance des peuples et des contrées d'Orient, et, de la part des Occidentaux, une exploitation de leurs ressources de toutes natures qui fut l'éveil de la conscience coloniale; de cette époque date l'influence prépondérante de la France dans tout le bassin méditerranéen, influence spirituelle et morale, et, par corrélation, dans les échanges commerciaux. Ils étaient bien de chez nous ces chevaliers, croisés pour secourir le faible, qui gravèrent sur un de leurs Kraks, en Syrie : « Aie l'abondance, la sagesse, la beauté, mais garde-toi de l'orgueil qui ternit tout ce qu'il approche ».

Si Charles V le Sage avec Du Guesclin et son amiral Jean de Vienne, auquel, en Angleterre, on regrette de ne point avoir de « suffisant amiral » à opposer, ordonna et libéra le royaume de France, Jacques Cœur alimentera le trésor de Charles VII par le commerce avec le Levant et Louis XI, avec son amiral Guillaume de Casenove, aura le premier l'idée d'un monopole royal du commerce en Méditerranée.

Au Moyen âge, ces deux souverains organisateurs et fondateurs d'une nation libre et prospère, le furent en vertu de leur conscience nationale, dont la conscience navale et coloniale est un élément prépondérant.

Leur œuvre ne sera complétée et perfectionnée, à travers les siècles, que par leurs successeurs et les hommes d'Etat qui posséderont le rare privilège de compréhension des possibilités de la mer et sauront obéir aux inspirations de ces mêmes consciences.

La France ne sera respectée et prospère que quand seront réunis et élevés à un degré suffisant d'efficacité les trois facteurs du potentiel national : l'armée, la marine et la diplomatie, fortes l'une par l'autre.

Je m'arrête un instant devant la belle figure de François 1<sup>er</sup>, roi chevalier, si bellement français — « Tout est perdu fors l'honneur » — père des lettres, ami des arts et des sciences, fondateur du Collège de France, hôte somptueux du camp du Drap d'or, généreux mécène de Léonard de Vinci, grand bâtisseur, enfin, des châteaux, objets de l'admiration universelle.

A mon humble avis de compatriote et de marin, grâces doivent lui être rendues parce qu'il fut le créateur du Havre-de-Grâce et le fondateur de la Nouvelle-France.

Desserrant l'étreinte de ses rivaux et de ses ennemis — Charles-Quint et les rois de Portugal et d'Angleterre — il encourage, il subventionne et visite, en leurs ports, les Normands, les Bretons, les Charentais et les Basques, soufflant en poupe de leurs fières caravelles l'esprit, l'enthousiasme et l'audace : « Ce n'est pas moi qui vous fais la guerre, mais Ango, le dieppois ; arrangez-vous avec lui », répond-il au roi de Portugal.

« Le soleil luit pour moi comme pour les autres. Je voudrais bien voir la clause du testament d'Adam qui m'exclut du partage du monde ».

Son règne s'achève après avoir refoulé et menacé, jusqu'à Portsmouth, les voiles anglaises qui insultaient à nos côtes et annexé les immenses terres arrosées par le magnifique fleuve Saint-Laurent, devenues le Canada.

### *Hommage à François 1<sup>er</sup>.*

*« Nutrisco » — Ma salamandre, au feu — « Extinguo ».  
Bon roi — « Civium fides mea fortitudo » —  
Je le fus, des François, généreux et galants.  
Chevaliers de Bayard, soldats étincelants,  
Marins basques, normands, et vous, gars de Bretagne,  
À mon cœur attachés — avec Claude, ma Dame,  
Charentais mes chéris, éclos au même nid,  
Par monts et vaux menés, sur les flots infinis  
Lancés, je vous aimais, merveilleux et superbes !  
Le soleil partout brille où vos élans déferlent ;  
À moi ses faveurs, pas moins qu'à tous, je prétends :  
Mer et ciel sont commun héritage d'Adam.  
De Charles-Quint, d'Henri, j'ai desserré l'étreinte ;  
Du Portugal bloqué, resté sourd à sa plainte :  
« Guerre à vous je ne fais — mais le dieppois Ango ! »  
Du Breil et Pontbriand, Cartier de Saint-Malo,  
Gentils, montant rudes mais fières caravelles,  
Fondent au Saint-Laurent, une France nouvelle.  
Du gascon Roberval, fantasque vice-roi,  
Fonteneau, mon pays, fameux, j'y fais envoi.  
Astucieux provençal, Paulin, cher au Sérail,  
Fit Soliman, des Impériaux l'épouvantail.  
Du Levant au Ponant, où le Havre-de-Grâce,  
Chef-d'œuvre — mon premier — mes rivaux, avec grâce,*



*Je dominaï. Merci ! Cognac, mon talisman !  
Divin nectar, rayon de soleil et de feu,  
En mon âme, en mon cœur, tu mis flamme de preux !  
Vigne en fleur, doux parfum, désir prompt de l'amant,  
Vermeil éclat des cieux, dans mon esprit ravi,  
Philtre d'amour, versas charme et beauté. Merci !*

G. LOIZEAU.

Saluons au passage Henri IV qui, en dépit du terrien incompréhensif Sully, poursuivit avec Champlain le charentais, l'œuvre de son grand-oncle et organisa la première compagnie de colonisation.

La France est la première des nations colonisatrices dans le temps, et, par la pratique des vertus chrétiennes, civilisatrices parce que éducatrices et charitables. Le témoignage en est que les grands hommes d'Etat, Richelieu et Colbert, imposèrent aux grandes Compagnies de commerce, de navigation et de colonisation, des devoirs d'humanité en compensation des droits concédés.

Ils voulurent que les Français débarquent et pénètrent chez les primitifs, la croix haute et la main tendue, sans armes.

Si la France est aujourd'hui seconde puissance coloniale, après avoir presque tout perdu entre la bataille navale de la Hougue — premier signe du déclin du grand roi quand il eut abandonné la politique de Colbert — et 1815, après Aboukir et Trafalgar, c'est qu'au cours du XIX<sup>e</sup> siècle et principalement après la guerre allemande de 1870, a germé le bon grain séculaire d'humaine sympathie et d'amour universel, le propre de notre génie national.

Nous n'avons tiré l'épée et le canon que pour des fins de libération du joug de la barbarie ou de vengeance de notre honneur confondu avec celui de la civilisation. Nos conquêtes ne sont que territoriales, car nous gagnons les cœurs et les âmes et nous n'asservissons pas pour spolier et détruire ceux que nos missionnaires traitent en frères.

De Lesseps, rendant hommage aux milliers de travailleurs perçant l'isthme de Suez, disait : « Combien grand sera le bienfait universel qui naîtra du travail de ces humbles » ; et, en cette Egypte où Kléber tomba sous le poignard d'un fanatique, il ajoutait : « Je n'ai jamais eu à me plaindre d'un seul d'entre eux ; les pires ont été améliorés par le labeur ; il ne me fut jamais rien volé, pas même un mouchoir. »

Maintenant, dans cet isthme stérile et nu, la plus magnifique activité mondiale règne, silencieuse et pacifique ; œuvre philanthropique et sociale, caractéristique du génie français, dans la perspective lumineuse tracée en souriant par celui que le roi d'Abyssinie, son contemporain, désignait si justement :

« Lesseps qui est de la tribu de la lumière ».

*Hommage aux marins du « Requin ».*

## **Azur et Or.**

Rubans et lacs d'azur, sertis de sable et d'or,  
Miroirs cerclés d'argent, vols d'ibis et lagunes,  
Fraîche et sombre oasis, soleil de Messidor,  
Midis étincelants, splendeur des nuits sans lune.

A la France, ô génie ! était dû ton essor,  
Isthme stérile et nu ! La mer trancha tes dunes,  
Y sema les vaisseaux, épis lourds de trésors,  
Moisson des flots mouvants, pacifiques fortunes.

Sans crainte et sans défense, aux confins du désert,  
Tu portais ton fardeau, Canal fidèle et clair,  
O Titan triomphant, trait d'union des mondes.

Marins, je vous vénère, héros dont le sang pur  
Raviva notre gloire, et mit, rosée féconde,  
A l'avant du « Requin », Croix d'or sur champ d'azur.

IBIS.

Plus près de nous brille, d'un éclat incomparable, le génie de la France en notre illustre Foch.

Quand le soleil nous quitte, au déclin du jour, dans la netteté de l'horizon et la pureté du ciel, son visage radieux se contracte de regret, mais son dernier rayon est une lueur d'espérance, annonciatrice d'un beau lendemain.

Le Maréchal Foch est le rayon vert : son enseignement et son exemple demeureront pour nous, Français, et pour l'Humanité les lumières qui jalonnent les voies périlleuses de la destinée.

Tous les espoirs sont enclos dans ses leçons, ses actes et sa vie : « *In memoriam, in spem* ».

Le Maréchal Foch est l'un des libérateurs des peuples attaqués, envahis, ensanglantés et pillés. Il domine le conquérant de toute sa grandeur spirituelle, de toute sa beauté d'âme.

L'éclair qui jaillit du glaive provoque la terreur et l'effroi, les réactions désespérées de l'honneur et de l'indépendance, la haine et le désir de vengeance.

C'est avec gratitude, attendrissement, avec amour que la France et les nations libérées seraient venues baiser l'épée de Foch en novembre 1918.

Il est bien l'apôtre fervent de la paix celui qui, victorieux, remit cette épée au fourreau en disant : « *Au-dessus de la guerre, il y a la paix* ».

C'est à cette conférence que fait allusion l'*Illustration* du 5 avril dernier, sans d'ailleurs spécifier où elle fut prononcée.

## Le Christ dans les Arts

par le R. P. SALET, S. J.

18 février 1930.

---

« Choisir, c'est sacrifier », nous dit en commençant le R. P. SALET. Nous faisons, quant à nous, la même constatation et sommes pris du même scrupule en écrivant ces quelques lignes. Énumérer seulement toutes les projections qui ont enchanté notre œil, et à plus forte raison reproduire le commentaire autorisé qui les accompagnait nous paraît une impossible gageure. Nous nous contenterons donc de prendre quelques exemples typiques en nous excusant de ne donner qu'une idée incomplète de cette remarquable conférence, l'une des plus intéressantes qu'il nous ait été donné d'entendre cette année.

Un sujet si vaste comportait donc un choix. Dans ce choix, le conférencier a été guidé par son expérience personnelle, ayant vu et admiré les chefs-d'œuvre dont il met la reproduction sous nos yeux. Nous sommes donc en bonne et sûre compagnie pour accomplir ce pèlerinage aux étapes multiples qui va des Catacombes au *Christ* embrumé de Carrière.

On se tromperait fort en croyant que les premiers chrétiens n'ont rien eu tant à cœur que de conserver la véritable effigie du Maître. Dans la Rome souterraine, il y est seulement figuré sous forme de symboles inspirés de l'Évangile.

Ce fut seulement plus tard, en s'inspirant de la parabole du *Bon Pasteur* et sous l'influence de l'art païen contemporain, que l'artiste chrétien imagina la conception du Pasteur des âmes portant sur ses épaules la brebis retrouvée. De cette inspiration est né le chef-d'œuvre du musée de Latran (IV<sup>e</sup> siècle) — statue représentant le Christ imberbe et souriant, avec de longs cheveux ondulés — dans lequel certains critiques ont voulu voir, à tort, un Hermès.

Le Christianisme sortant triomphant des Catacombes avec Constantin, c'est le Christ triomphant que crée l'art chrétien comme à Saint-Paul-Hors-les-Murs (V<sup>e</sup> siècle), ou le Christ bénissant comme à Saint-Apollinaire-Neuf de Ravenne (VI<sup>e</sup> siècle).

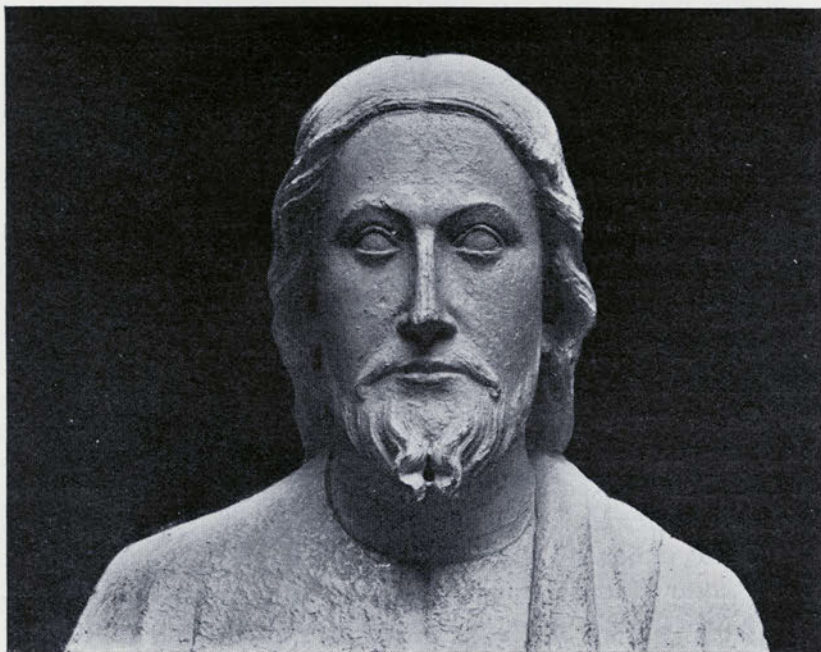
Les traits traditionnels de la figure du Christ sont désormais à peu près fixés pour la postérité : barbe légère et longs cheveux, encerclés le plus souvent d'un nimbe crucifère.

Ce type resta la règle jusqu'au jour où les artistes d'Occident, fatigués de vivre sur cet héritage gréco-romain, s'en affranchi-

rent pour un art plus vivant. A ce mouvement se rattache l'immortel Giotto en Italie et tous nos artistes anonymes du XIII<sup>e</sup> siècle, cohorte silencieuse qui a peuplé de chefs-d'œuvre émouvants la France et maints autres pays.

Le *Beau Dieu* d'Amiens, figurant l'«Homme-Dieu» qui écrase sous ses pieds l'aspic et le basilic, n'a déjà plus besoin d'attributs particuliers pour que nous soyons subjugués par son imposante majesté.

Le « Christ glorieux » du tympan roman de Vézelay ne



Le « Beau Dieu » d'Amiens (XIII<sup>e</sup> siècle).

manque pas non plus de grandeur, malgré sa raideur et ses étranges proportions.

Le « Christ juge » — tout en action — anime et domine ces poèmes de pierres que sont les *Jugements derniers* sculptés aux portails de Bourges, de Notre-Dame de Paris, de Reims, de Chartres, de Bordeaux et d'Amiens.

Quant à la représentation du Christ en croix qui fit son apparition vers le V<sup>e</sup> siècle, elle a revêtu différentes formes suivant les époques, tantôt de tendances réalistes et presque nu, tantôt de tendances mystiques et plus ou moins vêtu. L'iconographie hésite entre ces deux traditions jusqu'au XI<sup>e</sup> siècle où le nu mitigé

l'emporte. Mais quelle que soit la formule adoptée, c'est encore un Christ plus ou moins glorieux, aux bras horizontaux, aux yeux ouverts, à la tête haute et ne trahissant aucune douleur.

Ce n'est qu'après le XI<sup>e</sup> siècle que la conception évolue : désormais ce sera un Christ mourant, sinon mort, qui penche la tête à droite et dont le corps s'affaisse, pliant les bras et fléchissant les genoux. La couronne d'épines n'apparaît guère — ou du moins n'est guère généralisée — que vers 1245, date à laquelle S<sup>t</sup> Louis posa la première pierre de la Sainte-Chapelle pour recevoir la vraie couronne d'épines achetée cent mille francs à l'empereur de Constantinople.

Deux siècles plus tard, tout au début du XV<sup>e</sup> siècle, Donatello sculpta son fameux crucifix pour Santa-Croce de Florence, œuvre puissante où la douleur physique est bien observée et bien rendue.

A la même époque Fra Angelico, le doux rêveur de Fiesole, peint une série de Christs en croix, dans son couvent de Saint-Marc à Florence, qui respirent un amour intense des hommes plutôt qu'ils n'indiquent une idée de souffrance.

Par contraste, quelques années après la mort de l'Angelico, Grünewald brosse des crucifixions d'une âpreté sauvage, comme son Christ de Colmar à la tête couverte d'un buisson d'épines, au corps hérissé d'échardes, dont la poitrine fait sac et les chairs vertes pourrissent.

Van Eyck et Memling peignent des Christs qui nous font penser à ceux de l'Angelico.

Le Christ de Léonard de Vinci, dans la *Cène* de Milan, revêt une particulière importance par son expression de vie naturelle et intense qui influera plus ou moins sur tous ses successeurs.

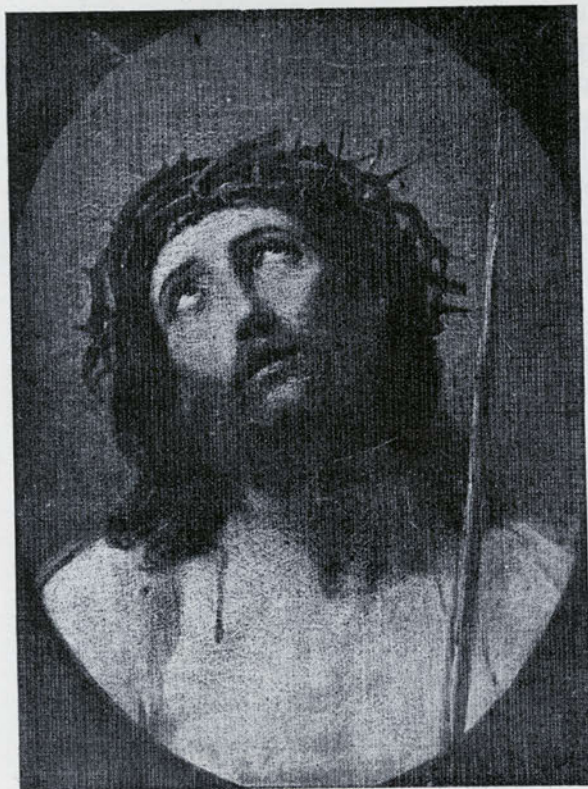
Raphaël, dans sa *Dispute du Saint-Sacrement* — dont on a pu dire « qu'elle représente la plus grandiose glorification de la foi qui existe en peinture » — et dans sa *Transfiguration*, toutes deux au Vatican, revient à la conception d'un Christ triomphant et apollonien.

Michel-Ange, novateur fougueux, substitue au Christ traditionnel, dans son *Jugement dernier* de la Sixtine, une sorte d'éphèbe antique, à la puissante musculature, terrassant les damnés qui tombent par grappes. Quelqu'un a pu le définir « un Hercule en colère qui envoie les damnés à tous les diables en leur montrant le poing ». Ce Christ courroucé n'a guère de sentiments chrétiens.

Les Christs du Guide, quoiqu'un peu fades, et peut-être à cause de cela, ont influencé la production courante.

Les tableaux de Rubens sur le *Crucifiement* et la *Descente de Croix* à Notre-Dame d'Anvers ont une importance capitale et quant à l'artiste et quant au sujet, le premier évoquant d'une façon crispante la force brutale s'acharnant sur l'innocence.

Mais c'est peut-être Rembrandt qui a réussi la plus originale figure du Christ dans ses *Disciples d'Emmaüs* du Louvre,



*L'Ecce Homo* de Guido Reni, au Musée du Louvre.

dont Fromentin a pu écrire : « L'attitude de ce revenant divin, ce geste impossible à copier, l'intense ardeur de son visage... ces choses inspirées on ne sait d'où et produites on ne sait comment, tout cela est sans prix. Aucun art ne les rappelle; personne avant Rembrandt, personne après ne les a dites. »

A côté de cette figure vraiment spiritualisée les Van Dycks et les Vélasquez, les Murillos et les Lebruns sont moins évocateurs.

Plus près de nous James Tissot, après Munkacsy, a essayé de replacer le Christ dans son cadre palestinien.

Le *Christ aux anges* de Manet et celui de Bouguereau n'ont qu'une valeur d'esthètes

Le Christ de Flandrin, à Saint-Germain des Prés, a beaucoup plus d'onction et celui de Maurice Denis, au Vésinet, fait penser aux primitifs.

Quant au Crucifié noyé d'ombre de Carrière — cet original artiste qui semblait peindre avec du brouillard — il s'en dégage

un sentiment d'intense pitié à l'égard de Celui qui s'est sacrifié pour notre Rédemption.

Le conférencier clôture enfin cet émouvant défilé par l'analyse de la figure du Christ du *Saint-Suaire* de Turin, dont l'authenticité n'est malheureusement pas établie. Quoiqu'il en soit, c'est une effigie vraiment émouvante et tout à fait extraordinaire.

\*  
\*  
\*

## La Science

par le R. P. Louis KARAM

22 février 1930.

C'est devant un auditoire nombreux composé des membres du Cercle et de leurs familles, de professeurs du Collège et des écoles gouvernementales, de quelques représentants de la presse arabe et des élèves des premières classes du Collège que le sympathique P. KARAM prononça sa conférence en langue arabe.

Au premier rang de l'assistance se trouvait Mgr. PHARÈS, archevêque de Tarse, venu exprès du Caire pour présider cette conférence. A ses côtés avaient pris place le Sous-Gouverneur d'Alexandrie et le C.F. OGER, Visiteur des Frères, avec de nombreuses notabilités.

Après les présentations d'usage, le R. P. Karam attaque vaillamment son sujet et entraîne son auditoire dans une farandole échevelée, à travers les siècles où tout autre que lui — au jarret moins solide et au coup d'œil moins prompt — eût perdu pied et certainement dérapé.



R. P. Louis Karam,  
Aumônier auxiliaire du Collège.

Depuis les ailes d'Icare — qui n'avait pas, hélas ! prévu de parachute — jusqu'à nos modernes machines volantes, en passant par la pierre philosophale — qu'on n'a heureusement pas encore trouvée — beaucoup de progrès ont, en effet, été réalisés.

Mais que la Science avec un grand S se targue d'avoir résolu ou de résoudre toute difficulté, voilà qui nous laisse sceptiques.



S. G. Mgr. Emmanuel Pharès,  
Archevêque maronite de Tarse, Vicaire Patriarcal  
pour l'Égypte et le Soudan.

La subtilité de l'esprit humain est bien grande, mais plus grande est encore son infirmité qui le laisse en suspens devant les plus grands problèmes de l'humanité.

La science est bien un phare, mais un phare dont les rayons n'éclaireraient qu'un champ fort limité. Ceux qui, au nom de la science et d'hypothèses incontrôlables, se lancent à l'assaut de vieilles positions, tout aussi sûres que les nouvelles, sont bien imprudents.

D'autant plus que la science des anciens, ou du moins ce que nous en connaissons, doit nous laisser bien modestes. Ce n'étaient pas des ignorants ces Égyptiens qui nous ont laissé des monuments impé-

rissables, faisant tout aussi bien l'admiration du touriste le plus ignare que de l'archéologue le plus savant.

En passant, et d'une façon fortuite, dans ce style fleuri d'Orient, fleurant bon l'acre et capiteux parfum de l'encens, le R. P. Karam fait l'éloge du collège Saint-Marc avec un discret rapprochement entre le C.F. Cyprien et S<sup>t</sup> Athanase, le Grand, celui de Nicée et des chemins de l'exil... Le Frère Directeur du Collège aurait donc fort mauvaise grâce à ne pas être satisfait. Le



voilà en glorieuse compagnie, avec l'exil en moins ou presque...

Après nous avoir retracé l'histoire littéraire et scientifique d'Alexandrie, depuis les Ptolémées jusqu'à nos jours, après avoir remué ce passé lourd de gloire et de souvenirs, le P. Karam énumère enfin les inventions depuis les premiers âges jusqu'à nos jours. N'en a-t-il point passées ? Je n'en mettrais pas la main au feu ; mais le fait est que la liste n'était point courte.

La conférence finie, Mgr. Pharès, prenant la parole en français — qu'il manie d'une façon très sûre, étant resté de longues années à Paris — en reprit les principaux points et fit l'éloge de la colonie Maronite d'Egypte, particulièrement de celle d'Alexandrie. Il tira ensuite quelques conclusions pratiques et donna d'utiles conseils à la jeunesse accourue à la conférence. Espérons que ces conseils n'aurent pas été vains et qu'au milieu du monde plus qu'intéressé où nous vivons, l'amour de la vraie science ne fera que grandir. Un pays ne saurait être grand et à plus forte raison le devenir sans la science désintéressée.

Le lendemain, dimanche, Mgr. Pharès commenta d'une magistrale façon l'Évangile du jour sur la semence tombant en divers lieux et fructifiant suivant la préparation du terrain.

Puissent également ces paroles, dont nous remercions Sa Grandeur, ne pas être tombées en terrain stérile, sur un chemin pierreux ou hérissé d'épines.

\*  
\* \*

## L'Ame Japonaise

par le R.P. Urbain-Marie CLOUTIER

29 mars 1930.

Le R.P. CLOUTIER, des Frères Mineurs franciscains, a séjourné pendant de longues années au Japon dont il connaît la langue et les mœurs d'une façon remarquable. Il en a même, paraît-il, adopté la nationalité sous le nom de Masanori YONEKAWA.

Que si maintenant vous me demandez comment on peut être Japonais ou le devenir, je vous dirai que je n'en sais pas plus long que les Parisiens du temps de Montesquieu qui se demandaient comment on pouvait bien être Persan.

Et ce Révérend Père, me direz-vous encore, avait-il l'air bien japonais ? En vérité il n'y paraissait guère, sauf à sa dextérité surprenante à nous débiter d'interminables noms à charnière, propres à défier la mémoire la plus fidèle.

Il est bien entendu aussi que son point de vue n'est pas celui de l'auteur de *Madame Chrysanthème*. Pierre Loti et un disciple de St François ne regardent pas avec la même lunette. Quoiqu'il en soit, devant un public de choix, au premier rang duquel se trouvait le Consul Général du Japon, M. Masayuki YOKOYAMA, le conférencier parla longuement de ce pays du Soleil levant, encore si mal connu.

Après avoir fait défiler devant nos yeux toute une série de projections, bien propres à nous faire comprendre le charme du Japon et les progrès accomplis depuis un demi-siècle, le conférencier entame son sujet proprement dit :

« Le Japon, pour qui l'ignore, nous dit-il, est une énigme. En débarquant en ce pays, on éprouve une impression étrange décevant toute attente et toute conception : on a l'illusion d'un rêve fantastique ; les yeux, les oreilles, l'esprit, le cœur sont assaillis en même temps d'impressions tellement nouvelles qu'on se croit transporté dans une autre planète. »

Sous des dehors de civilisation occidentale, le Japon reste réellement lui-même.

Aussi bien n'est-il pas facile de se faire une idée exacte d'un pays neuf, chacun emportant avec lui ses préjugés. Pour saisir l'âme d'un pays, il faut adopter des dispositions sympathiques et conciliantes, et connaître suffisamment son passé. Le vieux Japon nous fait comprendre le nouveau.

Durant vingt-six siècles, le Japonais n'a eu d'autres conceptions de la vie que celles de ses ancêtres, d'autres horizons que ceux de son pays.

Motoori Norinaga, littérateur et poète japonais du XVIII<sup>e</sup> siècle, a écrit cette strophe :

*Veut-on savoir ce qu'est le cœur du Japon  
aux îles éparses ?  
C'est la fleur du cerisier des montagnes  
dégageant son parfum au soleil matinal.*

De cette strophe il faut retenir trois mots : *le soleil*, les *montagnes*, les *fleurs*.

Le *soleil*, premier ancêtre du Japon, est la source de l'autorité impériale, la gloire suprême de la nation et la règle unique de la vérité.

Les *montagnes* sont la figure de la puissance qui résiste, de la force d'âme

Les *fleurs* sont l'image de la modestie.

Cet idéal de vrai, de bien et de beau, l'âme japonaise l'atteint grâce à trois symboles, trois religions et trois vertus.

Les trois symboles sont le *miroir*, le *sabre* et le *joyau*. Issus de conceptions mythologiques, ces trois emblèmes symbolisent pour les Japonais la dignité impériale et les principes de leur philosophie sociale.

Le *miroir* est l'emblème de la suprême autorité, l'étendard du vrai.

Le *glaive* est le symbole de la puissance mise au service de la justice.

Le *joyau*, enfin, est le talisman du beau.

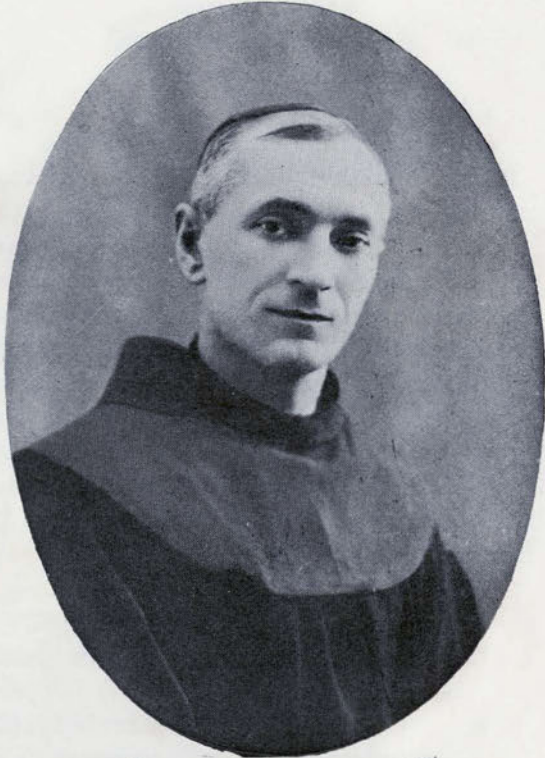
Les trois religions du Japon sont le *shintôisme*, le *confucianisme* et le *bouddhisme*.

Le *shintôisme* est la religion primitive, le culte des forces de la nature et des esprits des ancêtres, tout particulièrement de la famille impériale.

Le *shintôisme* compte aujourd'hui dix-huit millions de fidèles, quatorze mille prêtres et cent douze mille temples. Son unique précepte de morale est celui-ci : « Suivez l'impulsion de votre nature et obéissez à l'empereur. »

Hélas ! pourquoi faut-il que Jean-Jacques soit né Suisse et non Japonais ? Il est vrai qu'obéir à l'empereur eût été le moindre de ses soucis. Mais du moins ne nous eût-il pas encombrés de ses dangereux sophismes...

Le *confucianisme*, introduit vers 285, est moins une religion qu'une philosophie pratique et un code de morale sociale. Comme



米川政儀

R. P. Urbain-Marie Cloutier, O. F. M.

le *shintôisme*, il recommande le culte des ancêtres, la fidélité au souvenir des morts, le loyalisme à l'égard du souverain. La vie du guerrier appartient à son supérieur. Le *samouraï* doit sacrifier volontairement sa vie pour l'honneur de son seigneur. S'il ne peut le venger, il offre du moins sa vie en hommage de fidélité par le *harakiri* qui consiste à s'ouvrir le ventre.

Le *bouddhisme*, introduit vers 552, apportait avec lui une métaphysique plus profonde, une morale plus relevée, des cérémonies plus solennelles. Il domina jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle où la réaction en faveur du *shintôisme* amena celui-ci à être déclaré seule religion de l'Etat en 1868.

Le *bouddhisme* compte aujourd'hui vingt-huit millions de fidèles, cinquante-quatre mille bonzes et soixante et onze mille temples.

L'ordre harmonieux de l'univers, dans lequel le *bouddhisme* prétend trouver une seule âme, invite le Japonais à la vertu. Il souffre avec résignation, pensant que sa souffrance n'est que l'action harmonisée de l'âme de l'univers. Il supporte son prochain en pensant qu'il partage avec lui la même âme. De là ces habitudes de politesse, de bonté, de bienveillance, vertus moins d'ordre religieux qu'esthétique et artistique.

C'est le *bouddhisme* également qui est le principe des plus belles créations de l'esprit japonais : poésie dramatique, sculpturé, peinture, gravure.

Ainsi l'âme japonaise a appris du *shintôisme* à penser, du *confucianisme* à vouloir et du *bouddhisme* à sentir.

Les trois vertus de l'âme japonaise sont la *fidélité*, la *vaillance*, et la *courtoisie*.

Depuis la fondation de l'empire, la *fidélité* japonaise n'a jamais reconnu qu'une seule dynastie et nombreux sont les exemples de dévouement sans bornes à la famille impériale.

La *vaillance* est aussi une vertu caractéristique de l'âme japonaise. Quand le devoir le commande, le peuple japonais ne craint ni le danger, ni la souffrance, ni la mort. C'est là un fait constaté à tous les moments de son héroïque histoire.

Mais la *vaillance* ne se sépare pas de la *courtoisie*. Deux instruments étaient inséparables du *samouraï* : le sabre et l'éventail. Même en temps de guerre, les commandements aux troupes se donnaient par le moyen de l'éventail.

Cette courtoisie est un complément apporté par le *bouddhisme* à l'âme japonaise. Le Japonais reste courtois, même devant ses pires adversaires. La politesse japonaise impose un éternel sourire. Par un visage aimable et gracieux, le Japonais s'efforce d'éveiller

chez les autres des pensées heureuses. Il sourit quand on l'insulte, il sourit quand il souffre, quand il annonce la mort d'un être cher, il sourit toujours et malgré tout. Quand la femme dans sa trop grande douleur ne peut sourire, elle cache du moins ses larmes.

Telle est donc l'âme japonaise : un gracieux reflet du gracieux Japon. Telle est la sphère d'activité où les facultés de l'âme japonaise ont cherché leur idéal de vrai, de bien et de beau.

Mais inutile d'ajouter que cette activité se limite aux frontières de la nature et que ces vertus ne dépassent pas les mêmes bornes.

\*  
\* \*

## Nos devoirs envers les Animaux

par M. André LICHTENBERGER

12 avril 1930.

---

M. André LICHTENBERGER qui, l'an dernier, devant un public nombreux, a fait au Collège une spirituelle conférence sur *L'Esprit Français et l'Etranger*, y a, cette année encore, pris par deux fois la parole en une même journée : une première fois devant les élèves des premières classes et une seconde devant le public convoqué par le Cercle. Nous parlerons seulement ici de la très intéressante et très spirituelle causerie faite aux élèves sur *Nos devoirs envers les animaux*.

M. Lichtenberger nous fait part d'abord des motifs qui lui ont fait choisir ce sujet. Une « Semaine de la bonté » s'étant tenue à Paris, divers orateurs ont été sollicités d'y prendre la parole pour promouvoir ou plutôt rechercher les moyens de promouvoir un peu plus de bonté, de solidarité et d'entr'aide sociale dans ce bas monde où la lutte pour la vie devient malheureusement de plus en plus la seule règle.

Quelqu'un y parla des égards particuliers qu'on doit avoir pour les fonctionnaires du gouvernement, ces bons serviteurs du pays, si souvent mal payés et mal récompensés de leurs services. C'était, croit-on, un sénateur escomptant sa prochaine réélection.

Un autre parla des égards dus au sexe faible. C'était, paraît-il, un député comptant sur le droit de vote prochain des femmes et prenant d'avance ses précautions.

De multiples orateurs parlèrent de sujets multiples. Mais personne ne songeait à parler de la bonté envers les animaux. Pour ce faire, on eut recours à un homme de lettres ne tablant sur aucune élection possible — les bêtes n'ayant pas encore réussi

à décrocher le droit de vote. Et cet homme de lettres fut M. Lichtenberger. Voilà pourquoi, nous dit-il, on pense toujours à lui quand on parle de bêtes et pourquoi aussi il nous refera sa conférence, afin que nous puissions en tirer quelque profit. Si les jeunes gens, en effet, sont assez raisonnables, il n'en est pas de même des enfants encore tout jeunes dont La Fontaine disait : « Cet âge est sans pitié ! » Son pauvre pigeon en savait quelque chose... Aussi l'orateur invite-t-il les grands élèves à faire la leçon à leurs petits frères et sœurs, pour qu'ils respectent

comme il se doit ces animaux faits pour nous servir, mais non pour être des souffre-douleurs.

Il ne veut pas, nous dit-il ensuite, discuter la question de savoir si les bêtes ont une âme. Quoique Descartes en ait fait des automates, ils ont tout de même la sensibilité et une certaine intelligence, plus ou moins remarquable suivant les espèces. La Fontaine, répondant au philosophe, nous en persuade bien lorsqu'il nous raconte son histoire des deux rats voiturant un œuf d'étrange et fort ingénieuse manière.

A ce sujet, l'orateur nous fait part d'un souvenir personnel.

Visitant le jardin zoologique d'Anvers — il affectionne tout particulièrement les jardins zoologiques — il tombe, au détour d'une allée, devant un gibbon emmitoufflé dans une vieille couverture et tout pensif derrière sa grille. De son œil vague, rêvant aux pays des tropiques d'où il a été arraché pour dépérir sous les brumes du Nord, il semble dire dans son patois inarticulé : « Pourquoi n'es-tu pas à ma place et ne suis-je pas à la tienne ? » Et ceci nous fait penser à l'exclamation du lion de La Fontaine, en arrêt devant une peinture de chasse où il n'a pas le beau rôle : « Ah ! si les lions savaient peindre ! »

Evidemment tout est là !... Mais de ce qu'ils ne savent pas, en faut-il conclure qu'on peut faire des animaux ce que bon nous semble ?



*Dessin du F. Hilaire.*

M. André Lichtenberger.

Les diverses religions se sont préoccupées du sort des bêtes. Le brahmanisme défend même de leur donner la mort à cause de la métempsycose. Et — conséquence inattendue — les parasites même profitent de la défense. Le P. Huc ne raconte-t-il pas, dans son intéressant *Voyage en Tartarie et au Thibet*, que les lamas supportent religieusement l'incommodité des poux, qu'ils les ramassent même par terre, s'ils viennent à tomber, pour les remettre dans leur habitat ? Plaisante sollicitude, en vérité, pour ces répugnantes bestioles, et bien mal logée doit être l'âme qui, pour ses péchés, gîte en pareille demeure ! . . .

La *Bible*, pour ne tomber pas dans cette aberration, n'en a pas moins des prescriptions formelles touchant le repos et les soins à donner aux animaux :

« Pendant six jours tu feras ton ouvrage ; mais le septième jour tu cesseras, afin que ton bœuf et ton âne aient du repos et que le fils de la servante et l'étranger respirent. » (Ex. xxiii, 12)

Il est même remarquable que le bœuf et l'âne passent avant le fils de la servante et l'étranger.

« Si tu vois l'âne de celui qui te hait succombant sous la charge, tu te garderas de l'abandonner ; tu joindras tes efforts aux siens pour le décharger. » (Ex. xxiii, 5)

« Tu ne laboureras pas avec un bœuf et un âne attelés ensemble. » (Deut. xxiii, 11)

« Tu ne musèleras pas le bœuf quand il foulera le grain. » (Deut. xxv, 4).

Autant de passages qui nous indiquent clairement nos devoirs.

Elle traduit bien l'esprit de ces prescriptions cette ordonnance anglaise, de je ne sais plus quel comté, qui défend de faire porter à l'âne un poids supérieur à quarante-cinq kilos. Combien nos coursiers à longues oreilles seraient heureux d'être l'objet d'un pareil décret, afin de n'avoir plus à charrier de lourdes et imposantes bedaines ! . . .

L'*Évangile* s'étend moins sur ce sujet, mais nous fait quand même remarquer la sollicitude de la Providence à l'égard des oiseaux : « Considérez les oiseaux du ciel. Ils ne sèment ni ne moissonnent, ils n'amassent rien dans des greniers et votre Père céleste les nourrit. » (S. Matth. vi, 25).

Aussi voyons-nous dans l'histoire de l'Église, bon nombre de saints pleins de tendresse pour nos frères inférieurs. Les solitaires des déserts font bon ménage avec les lions et les autres fauves qui, à l'occasion, se montrent fort serviables.

Saint François d'Assise reste légendaire grâce, en partie, à son amour pour son frère l'âne, sa sœur la brebis, ses frères les oiseaux et les poissons. Il leur prêche son message de *poverello*, les invitant à louer le Créateur à leur manière ; et les *Fioretti* nous racontent que les oiseaux l'écoutaient avec force attention, approuvant du bec et de l'aile. Il convertit même le loup de Gubbio, terreur de la contrée, et conclut avec lui un pacte qui tint bon, nous apprend la même source. Son amour de la nature et des bêtes s'est transmis plus ou moins à tous ses disciples, sauf peut-être à ce très simple et très primitif Frère Genièvre qui avait une singulière manière de se procurer des pieds de cochon. Il est vrai qu'il agissait par un motif supérieur de charité, dont il fut bien récompensé d'ailleurs.

Si la religion nous prescrit ainsi nos devoirs envers les animaux, dans quelle mesure devons-nous les remplir et dans quel ordre ? — Respectivement d'après le degré de leur sensibilité et suivant qu'ils se rapprochent le plus de l'homme, nous répond le conférencier.

Il serait donc peut-être intempestif de fonder une ligue pour la protection de l'asticot et quelque peu oiseux d'interpeller un ministre sur le cri du homard mis en court-bouillon, comme le fit naguère un député anglais !...

Les hôpitaux de chiens — assez nombreux, paraît-il, aux Etats-Unis — nous paraissent également quelque peu choquants, tandis que des miséreux crèvent sous les ponts.

Par contre, on doit épargner à tout animal des souffrances inutiles, ne pratiquer la vivisection que dans un but scientifique et le plus rarement qu'il se peut. L'abatage des animaux de boucherie doit se faire avec le minimum de douleur. Et si les végétariens exagèrent en prohibant toute viande, on ne doit pas exagérer en sens contraire, par motif d'hygiène, surtout dans les pays chauds.

Se plaçant ensuite à un point de vue très personnel et quelque peu humoristique, le conférencier veut bien nous dire que les signes matériels du progrès se décèlent à la manière de fabriquer le beurre, à la tenue des W.-C. et à la conduite envers les animaux. La pratique des paysans russes d'écorcher vifs les chevaux — pour avoir plus facilement leur peau — ne lui a jamais semblé qu'un signe avant-coureur de toutes les horreurs commises en Russie depuis la Révolution bolcheviste.

Aussi n'est-il pas partisan de la chasse à courre ni de la tauromachie. Mais sans doute n'ira-t-il pas prêcher la bonne parole à Séville ni à Madrid, voire à Nîmes ou à Béziers, où les tenants



des banderilles et de l'estocade sont encore fervents et nombreux. Mais comme nous sommes ici dans la bonne ville d'Alexandrie, M. LICHTENBERGER est vivement applaudi par toute l'assistance qui l'a suivi dans son exposé avec grand intérêt.

\*  
\* \*

## Quelques Souvenirs

par M. Jean MORIN

26 avril 1930.

---

M. Jean MORIN, Directeur du Crédit Lyonnais, a débuté, paraît-il, comme conférencier avec ces *Souvenirs*. Nous voulons bien le croire, quoique l'acte de foi soit particulièrement méritoire.

Mais si c'est là un début et un coup d'essai, c'est aussi un coup de maître. Sa conférence est l'une de celles qui nous ont le plus captivés, tissée qu'elle est de souvenirs vécus et assaisonnés avec humour qu'on croirait vivre soi-même, tellement ils sont évocateurs. Le tout est truffé de portraits à l'emporte-pièce, aux traits incisifs, accentués, hauts en couleur et bien dignes du frère du peintre Henry Morin. De sa conférence, nous pourrions extraire maintes pochades prises sur le vif qui ne dépareraient pas une anthologie.

Connaissant parfaitement le pays — où il a vécu de longues années — la langue et l'âme russes, c'est en guide expérimenté qu'il nous emmène à travers les steppes immenses et les sinuosités complexes de la mentalité slave.

Chacun a trouvé trop courte l'heure passée en son érudite compagnie, et tout le monde en a souligné le charme par des applaudissements répétés.

Tout au début, le conférencier exprime des craintes; et, pour gagner l'indulgence de l'auditoire, il veut bien nous assurer qu'il ne parlera ni de sa première dent, ni de sa première culotte, en un mot de ce « moi » que Pascal déclarait haïssable.

Après ces déclarations de principe, il entre tout de suite dans le vif du sujet :

« Il y avait autrefois, nous dit-il, un pays aux plaines immenses, aux vastes forêts de pins et de bouleaux, aux fleuves larges et lents, dans lequel vivait heureux un peuple à l'âme paysanne et mystique.

« C'est de ce pays disparu, de la Russie au temps des Tsars,

dont je vous parlerai avec la profonde émotion d'un très beau souvenir ».

En arrivant de l'ouest, la première gare en direction de Moscou est Alexandrovo, à la fois terminus de l'Europe et porte de l'Asie. Les premières impressions sont désagréables : une forte odeur de bottes et de peaux de mouton vous prend à la gorge. Les furetages sans fin de la douane, désagrègent les colis les mieux ficelés.

Le passeport visé et revisé, « vous receviez enfin le premier salut de la Russie hospitalière en la personne d'un grand gaillard qui vous rappelait le général Dourakine de votre jeunesse, le portier du buffet — le *schweitzar* — type de la Russie d'autrefois dont la face était d'autant plus rouge, la moustache d'autant plus épaisse, la livrée d'autant plus longue et les décorations d'autant plus nombreuses que la gare était plus importante ».

En pénétrant dans le buffet, « *S'priesdom* » — soyez le bienvenu — vous chantait l'immense samovar aux bouffées de vapeur bleue et le thé léger qui scintillait dans les verres.

Qui n'a pas connu la Russie avant le bolchevisme se la représente facilement à cette époque comme dénuée de toute liberté, pleine de morgue et de rigidité. Erreur.

Au contraire, c'est le pays de la bonhomie, de l'hospitalité large, des vieilles traditions, de l'aimable et exquise politesse.

Rarement dans un pays, le bourgeois et le noble furent plus près du peuple.

Quelle belle institution que celle du *zemstvo* qui avait fondé de nombreuses coopératives, créé des caisses d'assurances contre l'incendie — ce fléau du « coq rouge » — des dispensaires, des hôpitaux, régularisé le travail et la vente des *coustars*, objets de bois confectionnés l'hiver !

La Russie possédait aussi des lois sociales très avancées, appliquées rigoureusement par les inspecteurs de fabrique.

Ceci dit, reprenons notre voyage. Nul souci du billet ni des bagages ; le porteur s'en charge. « Quel superbe porteur : 1 m. 90, rotondité en proportion, casquette plate, bottes, larges pantalons, chemise serrée à la taille par une épaisse ceinture de cuir et passée par-dessus le pantalon, un bagage à chaque doigt, trois sous chaque aisselle. C'est inouï ».

La famille russe en voyage ressemblait un peu à une troupe de nomades emportant avec eux leurs tentes et leurs hardes. Parmi les bagages hétéroclites, était surtout remarquable une collection complète d'oreillers — le *padouchka* russe — allant

d'un format énorme à celui, si réduit, à ne pouvoir y poser qu'un quart d'oreille.

Tendre *padouchka*, l'un des symboles de la vie russe, avec l'icone, le samovar et la galoche en caoutchouc.

Si, au dire de Loti, pour décrire le Japon il faut avoir constamment sous la plume le mot « petit », ici c'est le mot « immense » qui convient. Les champs succèdent aux marécages et les marécages aux forêts de pins, jusqu'aux *datches*, campagnes d'été de Moscou.

Moscou — cœur de la sainte Russie — est construite en circonférence. Le Kremlin en occupe le centre avec ses vieilles églises, ses monastères, l'arsenal, le Palais de justice et le Palais impérial — vaste système dont la beauté réside dans l'ensemble et non dans le détail.

Autour du Kremlin, se trouve la ville chinoise, cité du commerce, avec son église du Bienheureux Basile, aux dômes en forme d'artichauts.

A côté de la ville chinoise, la ville blanche est bâtie sur sept collines et occupe la superficie de Paris. C'est une ville plus moderne et seulement russe par ses églises.

Les enseignes des magasins ont ceci d'original que les dessins des articles en vente remplacent l'écriture, la plus grande partie du peuple étant illettrée.

Le grouillement de la rue, l'hiver, a quelque chose de non vu ailleurs. Innombrables sont les traîneaux à un cheval, à deux chevaux — *dvoïka* — à trois chevaux — *troïka* — attelés à la russe, avec la *douga* en demi-cercle réunissant les deux brancards et conduits par l'*isvochik*, le cocher.

Type bien russe, cet *isvochik*, avec sa houppelande bleue serrée à la taille par une ceinture de laine rouge, son lourd bonnet de fourrure en hiver et son chapeau tromblon en été. Lorsque



Dessin du F. Hilaire.

M. Jean Morin,  
Directeur du Crédit Lyonnais.

vous sortiez d'une maison, ils fondaient sur vous comme une nuée de moineaux, disputaient âprement le prix de la course, quittes à vous dire au milieu du chemin: « Barine, je ne sais pas où se trouve l'endroit où tu vas ».

Un autre type de la rue, c'était le *gardovoï* — l'agent de police — haut de taille, corpulent, casquette plate en été, bonnet de fourrure en hiver, gants blancs qu'il retirait avec distinction lorsqu'il se mouchoit dans ses doigts, le mouchoir ne faisant pas partie de l'uniforme. Il était plein de sollicitude pour l'ivrogne qu'il conduisait hors de sa zone, avec précaution, jusqu'à celle de son collègue, pour éviter de dresser un procès-verbal. Le sympathique pochard, de *gardovoï* en *gardovoï*, finissait par atterrir à l'une de ces immenses places, zone neutre, où son dernier ange gardien se débarrassait de lui d'un vigoureux coup de poing.

Vu le nombre d'ivrognes, on se rendait bien vite compte, à Moscou, que la Russie n'était pas un pays « sec ».

Le peuple russe était profondément religieux, embrassant avec frénésie les icônes dans les églises et les faisant venir chez lui, à l'occasion des fêtes, quand il en avait les moyens.

Les cérémonies de l'église étaient somptueuses et les ornements très riches. Nombreux étaient les pèlerins dévots et les professionnels du pèlerinage aussi. Ces errants aux paroles apocalyptiques, paysans d'origine, rusés par nature et d'esprit subtil, récoltaient de copieuses aumônes. C'est l'un de ces errants qui a joué un rôle si fatal aux derniers Romanoffs: Raspoutine.

La secte des *Vieux croyants* se recrutait surtout parmi les marchands, les *koupetz* — 100<sup>0</sup>/<sub>0</sub> russes, pour parler américain — rusés compères, distinguant mal le licite et le prohibé, mais croyants fanatiques. Le jour de Pâques, le *koupetz* embrassait trois fois sur la bouche le premier mendiant venu.

Après au gain, il dépensait aussi follement son argent en fêtes nocturnes, notamment au *Yar*, le plus célèbre restaurant de nuit de Moscou. Devant lui s'épalaient sept ou huit bouteilles de champagne, mais seulement pour montrer sa richesse. Trouvant ce liquide trop fade pour son palais, il le vidait dans les pots de fleurs et buvait des carafons de *vodka*. Il gagnait ensuite péniblement la sortie en soutirant les roubles de ses bottes qui lui servaient de portefeuille.

Notre marchand donnait souvent fête chez lui, depuis le soir jusqu'à sept heures du matin. Les invités, incapables de rentrer chez eux, dormaient étendus sur le parquet. La femme de chambre leur distribuait des oreillers que, dans leur trouble, ils mettaient souvent sous leurs pieds, au lieu de les mettre sous leur tête.

L'hospitalité russe était sans limite. Un repas commencé avec cinq convives finissait souvent avec quinze. Parents et amis de province ne descendaient pas à l'hôtel, mais inmanquablement chez leurs parents et amis de Moscou. Le parasitisme était florissant.

A côté du peuple, aux mœurs si pittoresques, une bonne bourgeoisie était en train de se former. Peu nombreuse, sortant des universités, comprenant des professeurs, des ingénieurs, des avocats, des médecins, des écrivains et des artistes, elle formait l'*intelligenzia*. Elle avait seulement le défaut de trop se complaire dans les idées générales, de jongler avec les paradoxes et manquait d'esprit de réalisation. Ce bourgeois, à la volonté trop inconsistante, se laissait aller à un trop facile *nitchevo*. Il a été supérieurement dépeint par Tchekhoff dans ses pièces, notamment dans le *Jardin des cerisiers* et dans *l'Oncle Vania*.

L'aristocratie russe était surtout une aristocratie de fonctionnaires de *tchinovniks*. Certains emplois conféraient, suivant le grade — le *tchine* — la noblesse personnelle ou héréditaire. Elle habitait surtout Pétrograd. La corruption de ses mœurs a été certainement pour beaucoup dans l'effondrement de la Russie. La noblesse provinciale était plus saine et avait le culte du *moujik*; elle était à la tête des *zemstvos*, et si le pouvoir central eût voulu s'appuyer sur elle, bien des malheurs auraient été évités.

La jeune industrie russe prit son essor sous le comte de Witte et fut favorisée par la richesse du sous-sol en charbon, fer, pétrole, potasse, manganèse, cuivre, plomb, argent, or, platine.

On fit appel aux capitaux et aux cadres étrangers. En 1914, l'industrie russe avait acquis une importance considérable. La petite industrie n'existait pas, mais seulement l'immense usine avec ses dizaines de milliers d'ouvriers.

Chaque usine était une véritable ville où vivaient propriétaires, directeurs, contremaitres, ouvriers, ceux-ci logés dans de vastes casernes, partagées en dortoirs pour hommes, pour femmes et pour couples mariés. Ils y vivaient en commun, par groupements appelés *artels*. Cette organisation devait être un terrain propice au développement du communisme. Germe de communisme aussi le *mir*, communauté paysanne, sorte de municipalité possédant la terre — depuis la suppression du servage par Alexandre II — et en faisant la répartition tous les trois ans.

Pour terminer, M. MORIN fait un rappel ému de la catastrophe de 1917 et du massacre de la famille impériale dans cette sinistre maison Epateieff, visitée en 1919 avec combien d'émotion!

Désormais, l'immense peuple russe est devenu un bétail de laboratoire à l'usage des expériences marxistes.

## Sur les traces des Croisés en Syrie et en Palestine

par le R. P. CARRIÈRE

10 mai 1930.

Qui n'a lu et relu avec plaisir ces merveilleux récits des Croisades, depuis la *Chanson d'Antioche* jusqu'au *Jardin sur l'Oronte* — si discuté — en passant par la *Jérusalem délivrée*?... Qui n'a pas admiré ces prodigieux coups d'épée qui vous fendaient un homme en deux — voire son cheval?... Qui n'a pas frémi, de fierté et d'enthousiasme, au récit des prouesses de ces braves, souvent renouvelées depuis — à Rhodes et à Malte — par les Chevaliers de Saint-Jean, après la perte de la Syrie et de la Palestine?...



R. P. Carrière.

enthusiasme, au récit des prouesses de ces braves, souvent renouvelées depuis — à Rhodes et à Malte — par les Chevaliers de Saint-Jean, après la perte de la Syrie et de la Palestine?...

Voir évoquer devant nous de tels exploits par un homme vraiment qualifié, quelle chance!

Cette chance nous l'avons eue, avec la conférence du R. P. CARRIÈRE, la veille de la fête nationale de S<sup>te</sup> Jeanne d'Arc.

Qualifié, le Sous-Prieur du couvent de Saint-Etienne de Jérusalem

l'est doublement : d'abord comme ancien officier de la Grande Guerre, titulaire de la Légion d'honneur et de la Croix de guerre et ensuite comme professeur à l'École d'archéologie fondée par les Frères Prêcheurs dans la Ville Sainte.

C'est donc en toute sécurité que nous avons parcouru maint désert — « où nous ne bûmes point frais », comme dirait Pichrocole — et visité maint kalaat démantelé.

C'est aussi avec grand plaisir que nous avons pèleriné, étape par étape, dans ce reliquaire des Croisades qu'est la Syrie-Palestine, depuis le Kalaat-El-Akaba — rendu célèbre par les exploits de Renaud de Châtillon — jusqu'au Krak des Chevaliers.

« J'ai pensé, nous dit d'abord le conférencier, qu'à la veille de la grande fête de S<sup>te</sup> Jeanne d'Arc, que nous allons célébrer demain, vous seriez heureux de revivre une autre page sublime et malheureusement trop peu connue de notre glorieux Moyen Age.

En étudiant, en effet, les traces laissées par la domination franque dans le proche Orient, on est étonné de trouver une organisation et un système de défense conçus avec autant de puissance que d'ingéniosité. Les Croisés n'apportèrent pas moins de soins dans le perfectionnement des forteresses que dans les constructions de n'importe quel pays du monde, et leur architecture militaire dans le proche Orient a égalé et même surpassé l'architecture contemporaine d'Occident.

Je voudrais, en illustrant mon sujet de quelques vues prises au hasard des excursions de notre Ecole archéologique de Jérusalem, vous montrer dans quelle mesure elle s'impose à notre admiration.

D'abord un peu d'histoire.

Trois mois après le Concile de Clermont tenu en 1095, des bandes d'exaltés et d'aventuriers prenaient le chemin de l'Orient sous la conduite de chefs improvisés dont les plus célèbres furent Pierre l'Ermite et Gautier Sans Avoir. C'était une cohue de soldats de toute origine accompagnée d'une multitude de non-combattants, vieillards, femmes et enfants. Ces troupes fondirent en masse le long des chemins et dès leur premier contact avec les Turcs en Asie Mineure.

Mais pendant ce temps une Croisade plus sérieuse s'organisait qui se composait de quatre armées :

*La première*, composée de Lorrains, de Français du Nord et d'Allemands, était commandée par Godefroy de Bouillon et son frère Baudouin.

*La seconde*, formée de Normands et de Français, obéissait à différents chefs dont les principaux étaient Hugues de Vermandois, frère du roi Philippe 1<sup>er</sup>, le duc de Normandie et Robert de Flandre.

*La troisième* comprenait les Français du midi conduits par Raymond de Saint-Gilles, comte de Toulouse.

*La quatrième* enfin, ayant à sa tête Bohémond et Tancrede, était formée de Normands de l'Italie méridionale.

En 1097, toutes ces armées avaient rallié Constantinople par différents chemins et rejoint les débris des bandes de Pierre l'Ermite. Elles poursuivirent ensemble la route vers la Palestine, et après une marche pénible, on fit halte en Cilicie.

Au mois d'octobre 1097, Baudouin, répondant à l'appel des Arméniens, franchit l'Euphrate et occupa tout le pays jusqu'à Edesse, l'actuelle Ourfa. La première Principauté franque, le comté d'Edesse, était fondée.

En juin 1098, les Croisés s'emparaient d'Antioche qui devint le chef-lieu d'une principauté de même nom.

L'année suivante, ils reprirent leur marche en avant. En passant, Raymond de Saint-Gilles s'installe à Tripoli et fonde le Comté de Tripoli. Le 7 Juin 1099, Jérusalem était investie et succombait à l'assaut livré le 14 juillet. Godefroy fut élu chef de la nouvelle conquête, mais mourut avant d'avoir pu l'organiser. Son frère Baudouin, appelé à lui succéder, prit le titre de Roi le 25 décembre 1100 et constitua le Royaume de Jérusalem.

Dès le premier quart du XII<sup>me</sup> siècle, les états latins d'Orient comprenaient donc :

Au sud, le royaume de Jérusalem, s'étendant du golfe d'Akaba jusqu'au Nahr Ibrahim (nord de Beyrouth), englobant avec la Palestine et la partie méridionale du Liban, la Transjordanie.

Venait ensuite le comté de Tripoli, du Nahr Ibrahim à Baniyas (nord de Tortose). Puis la Principauté d'Antioche, allant du golfe d'Alexandrette à l'Euphrate. Enfin, au delà du fleuve s'étendait le comté d'Edesse.

Au nord de ces territoires, le royaume chrétien d'Arménie formait comme un tampon entre les possessions des Latins et les états musulmans.

Mais à l'est on n'avait pas réussi à s'emparer des places importantes d'Alep, Hamah, Homs et Damas qui formeront autant d'états de concentration pour les armées des sultans de Bagdad et d'Egypte marchant à l'assaut des états francs.

Maîtres du pays, les Croisés s'empressèrent de l'organiser et de le défendre. Le royaume de Jérusalem fut divisé en fiefs secondaires... comtés de Jaffa, d'Ascalon, d'Hébron ou Saint-Abraham, principauté de Galilée, etc... Le long de la côte existait une série de villes ou de postes fortifiés : Ascalon, Jaffa, Arsuf, Césarée, Athbit, Cayphas, Saint-Jean-d'Acre, Tyr, Sidon ou Sayette, Beyrouth...

A l'est, les trois grandes places fortes de Waireh, Montréal et Kérak défendaient le territoire d'Outre-Jourdain. Du sud de la Mer Morte à la Méditerranée, une suite de petits postes fortifiés protégeaient le sud de la Palestine contre les incursions des Bédouins.

Mais, c'est surtout la frontière nord-est du royaume qu'il avait fallu garantir contre les expéditions autrement dangereuses du Sultan de Damas, renforcées le plus souvent par les troupes du Sultan d'Egypte.

Trois grandes routes ont relié de tout temps Damas à la Palestine. La plus méridionale vient passer le Jourdain sur le pont dit *Djisir el Moudjamieh* au nord de Beisan. La seconde est la *Via Maris* de l'Evangile (St Matthieu, IV, I) qui franchit le Jourdain au nord du lac de Tibériade sur le pont appelé de nos jours *Djisir Bénat Yacoub*. La troisième, identique à la route de Damas à Sidon, passe au pied de l'Hermon, au Ghadjar.

Chacune de ces voies était défendue par une place forte importante. Au sud, la forteresse de Belvoir, aujourd'hui Kantab-el-Hawa. La *Via Maris* était commandée par la place forte de Safed. Plus tard, Baudouin IV construisit le Castelet pour surveiller les abords immédiats du pont, au nord. Baniyas avec la forteresse voisine de Kalaat-Subeibeh formaient un poste avancé au delà du Jourdain. Mais on avait senti la nécessité d'établir en arrière une seconde ligne de défense. Celle-ci était constituée par le Toron (Tibnin), le Château Neuf (Hunin) et Beaufort (Kalaat es-Shoukif ou Shukif Arnun des historiens arabes).

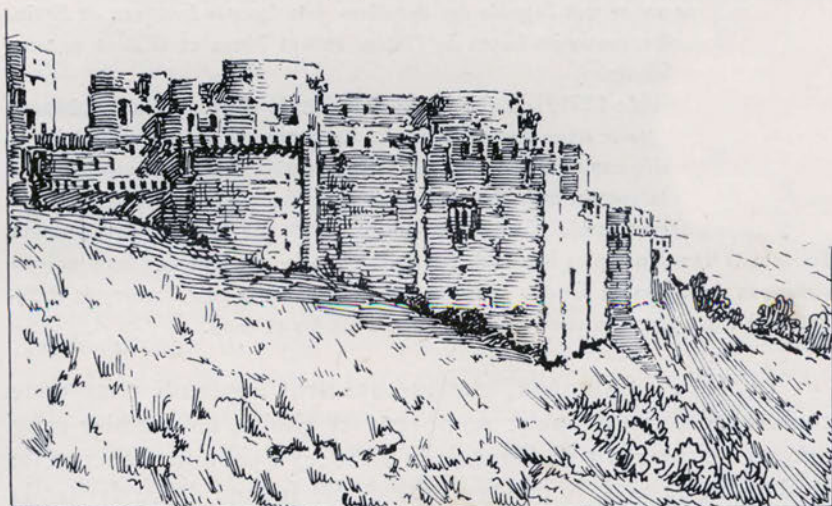
Monfort ne fut construit que plus tard en 1229 par les Chevaliers Teutoniques. Quant aux villes du littoral citées plus haut, elles s'embellirent : des abbayes, des palais, des cathédrales y surgirent, de sorte qu'un véritable Etat féodal fut constitué et tout le pays prit un essor jusque-là inconnu...

Après cet exposé, clair et précis, qui nous fait connaître les positions des Croisés en Syrie-Palestine, commence la série des projections. Un commentaire substantiel les accompagne qui nous fait connaître, avec les particularités architecturales, les fastes de chaque forteresse.



C'est ainsi que le R.P. CARRIÈRE s'étend tout particulièrement sur les hauts faits de ce terrible Renaud de Châtillon — vrai frère de Renaud de Montauban — qui tenta une expédition contre Médine et la Mecque. Il fit construire à cet effet des navires dont les pièces démontables furent transportées à dos de chameaux, à travers le désert, jusqu'au Kalaat-El-Akaba, dans la Mer Rouge. Comme quoi le colonel allemand baron de Kreis — faisant transporter des pontons à travers le désert pour traverser le Canal de Suez et attaquer l'Égypte, au début de 1915 — a eu un déjà lointain précurseur dans ce genre d'expéditions.

Renaud de Châtillon, après mainte et mainte prouesse, fut



*Dessin du F. Hilaire.*

Le Krak des Chevaliers (angle sud-est du château).

enfin battu et fait prisonnier à Hattin, entre Nazareth et Tibériade. Amené mourant de soif devant Saladin, il fut égorgé des mains mêmes du Sultan qui en avait fait le vœu...

Nous voyons ensuite défiler, nombreuses, des vues de Waireh, de Chobak ou Montréal, de Kérak dont Renaud de Châtillon fut le Seigneur, etc., etc...

Puis, viennent les villes de la côte et les forteresses du nord ainsi que le merveilleux Krak des Chevaliers — Kalaat-El-Hosn — le plus beau de ces châteaux-forts, le mieux situé, entre Tripoli et Homs, le mieux conservé.

Jusqu'à nos jours, nous dit le conférencier, il a défié les injures des hommes et du temps et monte une garde éternelle sur cette terre qui fut longtemps, au delà des mers, le bastion de la chrétienté.

C'est en 1142 que le Krak devint la propriété de l'Hôpital qui, de là, organisait d'importantes razzias contre les territoires musulmans.

Vainement attaqué par Saladin et par Malek-el-Adel en 1207, le Krak était au début du XIII<sup>e</sup> siècle à l'apogée de sa gloire. De là, les Hospitaliers dominaient sur toute la région environnante et avaient forcé le Sultan de Hamah à leur payer tribut. En 1233, ce dernier ayant refusé de s'exécuter, une grande expédition fut organisée au Krak contre lui et huit jours suffirent pour ravager son territoire.

Mais, en 1267, les revers éprouvés par les Francs en Syrie eurent leur répercussion au Krak. Une trêve de dix ans, dix mois, dix jours et dix heures fut conclue avec tous les voisins, mais elle devait être dénoncée bien avant sa fin. Au début de 1271, on apprenait au Krak l'échec de la Croisade contre Tunis et la mort de S<sup>t</sup> Louis. La dernière chance de salut disparaissait et cette nouvelle sonna comme un glas funèbre annonçant l'agonie des dernières principautés franques de Syrie. Désormais, en effet, toutes les forces de l'Islam étaient libres et allaient se ruer contre ces principautés.

Au printemps de 1271, le Sultan Bibars arrivait du Caire avec une puissante armée et vint mettre le siège devant le Krak. La forteresse battue en brèche et complètement isolée capitula le 8 avril 1271. Les survivants purent se retirer avec les honneurs de la guerre, mais durent promettre de ne plus venir combattre les Sarrasins. Ils tinrent parole. C'est seulement en 1919 que le Krak devait revoir des soldats francs, non plus bardés de fer, mais vêtus de bleu horizon ; les « poilus » victorieux de la Grande Guerre venaient reprendre, dans la paix, l'œuvre de civilisation de leurs pères, interrompue pendant six siècles et demi.

Le R. P. CARRIÈRE, chaleureusement applaudi pour cette conférence par un public nombreux et choisi, au premier rang duquel se trouvait le Consul de France, a prononcé encore, le lendemain 11 mai, le panégyrique de S<sup>te</sup> Jeanne d'Arc devant la Colonie française réunie dans la cathédrale Sainte-Catherine, pour fêter dignement l'héroïne nationale. Venu spécialement au collège Saint-Marc pour prêcher la retraite de fin d'études aux grands élèves des premières classes, c'est donc après avoir rempli une mission particulièrement chargée que le Révérend Père a repris le chemin de Jérusalem. Pour toutes les bonnes paroles qu'il nous a été donné d'entendre de sa bouche, nous le remercions de tout notre cœur.

\*\*\*



## Séances récréatives.

« Loué par ceux-ci, blâmé par ceux-là . . . me moquant des sots, bravant les méchants, riant de ma misère et faisant la barbe à tout le monde . . . je me presse de rire de tout, de peur d'être obligé d'en pleurer. »

BEAUMARCHAIS.

DURANT l'année scolaire 1929-1930, le groupe artistique du Cercle Sainte-Catherine a montré une particulière activité pour donner des séances récréatives soit aux membres du Cercle, soit aux élèves du collège Saint-Marc.

A ce groupe très méritant et très dévoué, aux victimes de cette chronique, nous dédions l'épigraphe de Beaumarchais que Villemessant avait épinglée, comme manchette-programme, à son *Figaro*. Quoique nous soyons fort loin de Séville, la philosophie souriante du célèbre *Barbier* peut apaiser bien des amours-propres chatouilleux et des susceptibilités inquiètes. Pour son compte personnel, l'auteur de ces lignes en reconnaît la souveraine efficacité en toute occasion et préconise très fortement l'emploi de ce cautère contre toute piqûre de plume ou de langue . . .

Des séances données pour le Cercle nous ne parlerons pas ici, un organe approprié et un chroniqueur plus compétent étant tout désignés pour cela . . . Nous mentionnerons seulement les séances récréatives données bénévolement pour le plus grand plaisir des élèves du Collège.

Le groupe artistique a commencé la série de ses manifestations à la fête des nouveaux pensionnaires, le 5 septembre 1929. Du programme, nous signalons *Un domestique érudit* avec MM. Y. Demech, E. Jaouich et S. Elias, le duo comique *Hypnotisons* de MM. S. Elias et F. Cépich, la chansonnette comique *Occupe-toi donc*, édulcorée *ad usum Delphini* par M. Cépich. Nous tenons à féliciter tout de suite M. F. Cépich pour sa réussite dans ce genre de chansonnettes qu'il accommode à sa manière — toujours fort plaisante et drolatique — et qu'il rend d'une façon à dérider le neurasthénique le plus invétéré. Sa verve narquoise s'est tour à tour exercée sur maint sujet d'actualité — ou le devenant par ses soins — depuis les traditionnelles « rouspétances » de Collège jusqu'aux malheurs du pauvre *Colbert*, attribués à la luminosité toute spéciale de la coupole de Saint-Marc qui n'en pouvait mais pour la circonstance.

Quant aux autres acteurs, nous en parlerons plus amplement tout à l'heure.

Au même programme du 5 septembre, nous signalons encore le *Homard et les Plaideurs*, farce judiciaire jouée par MM. C. Poncet, M. Massabki, C. Canelli, R. Biquet, S. Elias, E. Jaouich, Y. Demech, F. Cépich et A. Nahas.

Le 2 octobre 1929, dans une séance également offerte aux pensionnaires, M. Cépich nous a chanté la *Romance du Muguet* et joué, avec M. S. Elias, le *Photographe et le garde champêtre* ; au programme encore, le *Très étroit Mousquetaire*, comédie en un acte où se sont signalés MM. E. Jaouich, M. Massabki, S. Elias, F. Cépich et Y. Demech.

Le 4 décembre 1929, les pensionnaires avaient encore l'avantage d'applaudir MM. Y. Demech, E. Jaouich, C. Poncet, M. Massabki, A. Elias et J. Gargour dans *Un déraillement de chemin de fer*. La deuxième partie du programme, séparée de la première par un intermède de gymnastique dû à M. TIRIAU, comprenait le désopilant vaudeville *En voulez-vous des cousines?* où MM. Demech, M. Massabki, E. Jaouich et S. Elias ont déchaîné un véritable accès de fou rire.

N'oublions pas, dans cette rapide revue, la scène de *Guignol* donnée par MM. S. Elias et E. Jaouich, le jour de l'Epiphanie.

Mais le clou de la « saison artistique » — si l'on peut dire — a été la répétition au Collège, le 15 mars 1930, de la séance donnée par le Cercle à l'Alhambra. Au programme le *Poignard*, drame en un acte de Théodore Botrel, joué par MM. M. Michalla, J. Vivante, F. Cépich, Y. Demech, A. Elias, et *A qui le neveu?* comédie en deux actes du même, interprétée par MM. S. Elias, Y. Demech, R. Biquet, M. Massabki, J. Vivante, A. Elias, R. Poli, G. Malhamé. Cette séance qui a fait couler passablement d'encre et de salive — et donné un sujet de chronique aux gazetiers en mal de copie — fut de tous points remarquable pour le choix des sujets et l'impeccable exécution.

Et maintenant, si vous le voulez bien, passons en revue — chronologiquement, comme il convient à une chronique — le mérite particulier de chacun des acteurs dont plusieurs se sont acquis une enviable réputation, pour des amateurs.

M. Y. DEMECH, que nous retrouvons toujours quand il s'agit de faire plaisir et de rendre service, a le talent de s'adapter aux rôles les plus divers et les plus disparates et de les rendre d'une façon très heureuse.

M. E. JAOUICH, dans sa rondeur native — et en partie acquise — est passé maître dans le genre gai et même ultra-gai. Il suffit de

voir son nom sur le programme pour être sûr qu'on ne s'ennuiera pas. Qu'il soit commerçant nouveau riche, voyageur en panne aux distractions bruyantes ou cousine d'occasion — d'une ampleur impressionnante — dans l'inénarrable rôle de Zidore, il obtient toujours un franc succès d'hilarité, propre à dilater le diaphragme le plus réfractaire.

M. S. ELIAS lui fait sérieusement concurrence pour la verve comique, s'il ne peut encore atteindre à son tour de taille. Pour être plus mince que le brave Zidore, le compère Labringue — transformé en cousine de l'oncle Jolliveau — n'en est pas moins hilarant. Quant au père Balochard, c'est une création de tous points réussie.

Nous avons parlé plus haut de M. CÉPICH chansonnier. M. Cépich acteur est parfaitement digne de son double. Il a très heureusement fondu les deux dans le Gauthier du *Poignard*, dans lequel il a fort belle allure sous l'uniforme. Décidément, vu sa taille et sa prestance, il a des dispositions pour entrer dans la carrière.

M. C. PONCET a eu longtemps sur tous — pourquoi, hélas ! ne l'a-t-il plus ? — l'incontestable avantage de pouvoir se passer de barbe postiche et par là d'en éviter les inconvénients. . .

Bon acteur et critique particulièrement redouté — pauvres de nous ! . . . — traité d'Aristarque par les uns, de Zoïle par les autres, en butte à la contradiction, il se console philosophiquement comme Figaro.

M. M. MASSABKI, à la diction remarquable, excelle dans les multiples rôles qu'il a tenus. Il s'est surpassé dans celui de Sosthène de *A qui le neveu ?* Ses cheveux carotte, son pantalon à carreaux, son air emprunté, ses attitudes gauches et ses naïves réparties lui ont attiré maints applaudissements mérités.

M. CANELLI a fait un bon juge dans *le Homard et les Plaideurs*.

M. BIQUET, tantôt avocat, tantôt détective amateur et neveu de rencontre, rend ses rôles d'une façon très naturelle.

M. A. NAHAS a été un parfait huissier dans *le Homard*.

M. A. ELIAS, soit comme poilu novice dans *Un déraillement*, soit comme campagnard naïf dans le rôle de Benoît, possède assez bien le physique de l'emploi, le langage et les attitudes qui conviennent.

M. J. GARGOUR a bien joué le rôle de Baptistin du *Déraillement*.

M. M. MICHALLA a remporté un légitime succès dans le rôle de Brenneville du *Poignard*. Ses fonctions de gouverneur du Petit Chatelet le mettent en présence du meurtrier de son enfant. Partagé entre les sentiments de vengeance et de pardon, c'est ce dernier qui l'emporte devant la jeunesse de Lionel de Luversac. Ce drame

de conscience a été rendu d'une façon très émouvante par M. Michalla qui n'a recueilli que des applaudissements.

M. J. VIVANTE, personnifiant Lionel de Luversac, a également excité beaucoup de sympathie et d'émotion pour cette jeunesse promise à l'échafaud. Tant d'élégance unie à tant de malheurs ne pouvait provoquer que de la pitié pour le jeune conspirateur. M. P. . . . en a même, paraît-il, versé une larme, ce qu'il s'est bien gardé d'avouer par discrétion professionnelle. . . . M. J. Vivante a également tenu avec brio le rôle de Georges, dans *A qui le neveu ?* un fashionable du dernier chic, expert à tenir à distance un frère de lait par trop rustique.

M. R. POLI possède réellement des aptitudes pour remplir discrètement une mission discrète.

M. G. MALHAMÉ, sans peut-être le faire exprès, est le propriétaire d'un magnifique accent marseillais qui fait toujours recette d'applaudissements.

Nous terminerons enfin cette galerie de silhouettes en remerciant M. TIRIAU pour son intermède de gymnastique du 4 décembre dernier et en le félicitant pour sa voix bien timbrée qu'il nous a été donné d'entendre maintes fois, notamment dans le *Poignard*.

A tous ces acteurs qui ont mis à notre disposition toute leur âme et tout leur talent pour nous procurer quelques heures de saine distraction et de franche gaîté, nous offrons nos remerciements les plus cordiaux.

\*\*\*



## Récitals Boskoff

7 et 27 février 1930.

AIMER la musique et la voir se transporter chez vous, quelle aubaine !

C'est ce plaisir rare et à demeure, que nous avons eu par deux fois cette année, grâce à l'amabilité et au désintéressement sans limites de M. BOSKOFF.

Ce Roumain de Paris — certainement aussi Parisien que Roumain, — a bien voulu, en effet, nous donner deux récitals de piano dont voici le programme :

### 1<sup>er</sup> Récital.

Prélude et Fugue .....	BACH-BOSKOFF
(des pièces d'orgue).	
Deux Valses .....	MOZART
Thème varié en la majeur .....	MOZART
Nocturne.....	CHOPIN
Quatre Valses .....	CHOPIN
Polonaise ..	CHOPIN
La Cathédrale engloutie.....	DEBUSSY
Nocturne N <sup>o</sup> III.....	FAURÉ
Ah ! Vous dirai-je, maman !.....	BOSKOFF
Caprice Viennois.....	BOSKOFF
Romance op. 28, N <sup>o</sup> 2.....	SCHUMANN
Rhapsodie N <sup>o</sup> 6. ....	LISZT

### 2<sup>e</sup> Récital.

Chapelle de Guillaume Tell.....	LISZT
Funérailles .....	LISZT
Ballade en si mineur.....	LISZT
Fantaisie en fa mineur.....	CHOPIN
Nocturne N <sup>o</sup> VII.....	CHOPIN
Etude N <sup>o</sup> VIII.....	CHOPIN
Grande Polonaise, op. 53.....	CHOPIN

*Piano de concert Steinway de la maison Calderon.*

Comme on le voit, le choix éclectique du premier récital nous a tour à tour fait goûter le génie classique de Bach et de Mozart, le romantisme de Chopin, Schumann et Liszt, pour en arriver enfin aux œuvres modernes de Fauré et de Debussy. L'assistance a également fort goûté les œuvres propres ou les adaptations de M. Boskoff.

Quant au deuxième récital, il a été uniquement consacré à Chopin et à Liszt.

S'il est imprudent et même dangereux, pour un profane, de dissertar sur la musique et les musiciens — dont la gent est d'ailleurs chatouilleuse — il lui est cependant permis de manifester ses impressions.

La musique a d'ailleurs cette propriété singulière de s'adapter à nous plus que nous-même à elle. Bien déshérité des facultés de l'esprit serait celui qui ne *sentirait* rien à l'audition des maîtres.



Dessin du F. Hilaire

Frédéric Chopin.

Et s'il faut une éducation appropriée de l'oreille et du goût, pour comprendre certaines œuvres, du moins il n'est point de recrue, si fatiguée soit-elle, qui ne reprenne le pas et ne redresse la taille aux accents d'une enlevante sonnerie de fanfare.

La musique possède encore un pouvoir d'évocation que nul autre art ne peut revendiquer à ce degré. Aussi bien peut-elle être mise au premier rang de tous les arts par sa propriété de mobiliser les facultés de l'être humain tout entier. Et s'il est quel-

quefois interdit à l'auditeur de percevoir certaines résonances, comme aussi de saisir toutes les intentions exprimées, il traduit néanmoins à son usage cet art de penser avec des sons qui lui fait mieux goûter l'harmonie de la nature.

Si les accords parfaits de Mozart ou de Hœndel sont plus accessibles aux sensibilités moyennes, les frottements de secondes et les accords dissonants d'un Chopin ou d'un Liszt traduisent mieux la douleur et l'inquiétude humaine.

Et quel art, plus que celui de Chopin, nous livre l'auteur tout entier ? Ce Français de Pologne, aux attaches lorraines, ce frêle enfant du Nord — qui « se meurt toute sa vie », au dire d'Aubert — qui se consume de regret pour son pays natal, ce Polonais quand même, exprime sa nostalgie par la musique. Les œuvres de Frédéric Chopin dont « la vie n'est qu'une immense



dissonance », suivant le mot de Delphine Potočka, ne pouvaient mieux faire comprendre l'existence de cette victime du mal du siècle. Mieux que Chateaubriand, il « a porté, sa vie durant, son cœur en écharpe ».

Même ses œuvres les plus sereines ne sont pas exemptes d'inquiétude. C'est une joie d'enfant malade qui ne peut croire à son bonheur.

En écoutant ses *Nocturnes* nous ne pouvons pas ne pas songer à sa vie de Nohant ou de Majorque — dans ce cloître désert de Valdemosa peuplé de fantômes — en compagnie de cette faunesse de George Sand, pèlerine insatiable de Cythère.

Ce que nous disons de Chopin convient encore mieux à Liszt. Et si le nom de Clara est inséparable de celui de Schumann, les noms de Marie d'Agoult et de la princesse Wittgenstein le sont de celui de Franz Liszt. Ce Hongrois de Raiding, Français d'adoption et Européen par nécessité, inventeur et soutien de Wagner, sera toute sa vie un errant de la gloire, allant de Budapest à Londres et de Paris à Rome quand il n'est pas à Weimar ou à Bayreuth. Ce pianiste de génie — peut-être unique — ne fera que chanter sa joie ou sa douleur, tout au long des chemins d'Europe, quand ce ne sera pas la joie ou la douleur d'autrui. . . .

De toutes ces réminiscences et impressions complexes remuées en écoutant Boskoff, nous sommes redevables à l'éminent artiste. Ce professionnel de la musique nous a fait oublier pour quelques heures les contingences pénibles et les croque-notes professionnels. Son jeu nerveux et nuancé — où peut-être le *rubato* de Chopin est un peu délaissé au profit du jeu à effet de Liszt — nous a complètement charmés. Merci à M. Georges Boskoff pour ces heures d'oubli et de souvenir.

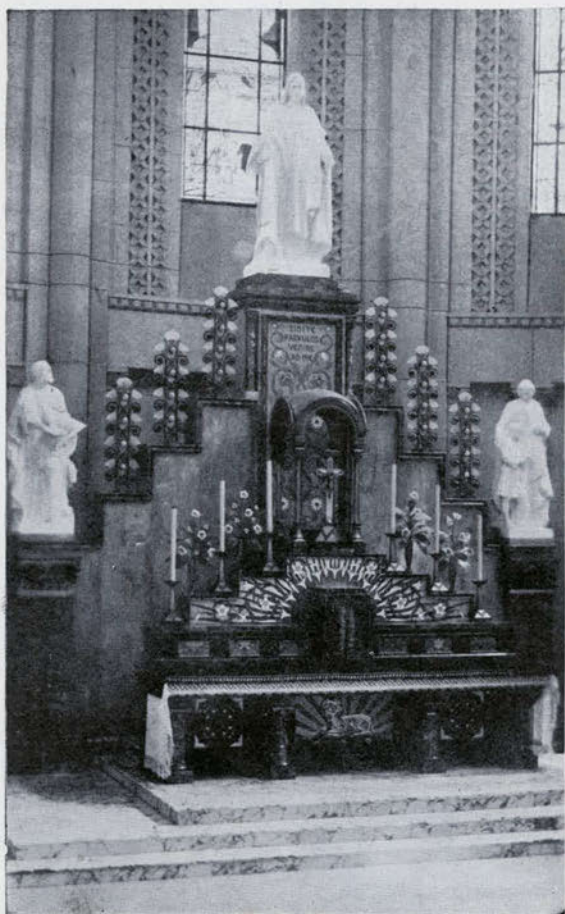
\*\*\*



## Autour de l'Autel

A l'autel du Seigneur qui de sainte allégresse réjouit le ciel pur de ma prime jeunesse, j'irai vêtu de lin, car j'aime la beauté et la splendeur des chants du saint Lieu qu'Il habite ;

mais, Seigneur, de mon âme, afin qu'elle mérite, dissipez l'ombre même de toute iniquité ; près de vos Tabernacles lamés d'or et d'argent, avec vos anges saints qu'elle se tienne sans crainte ;



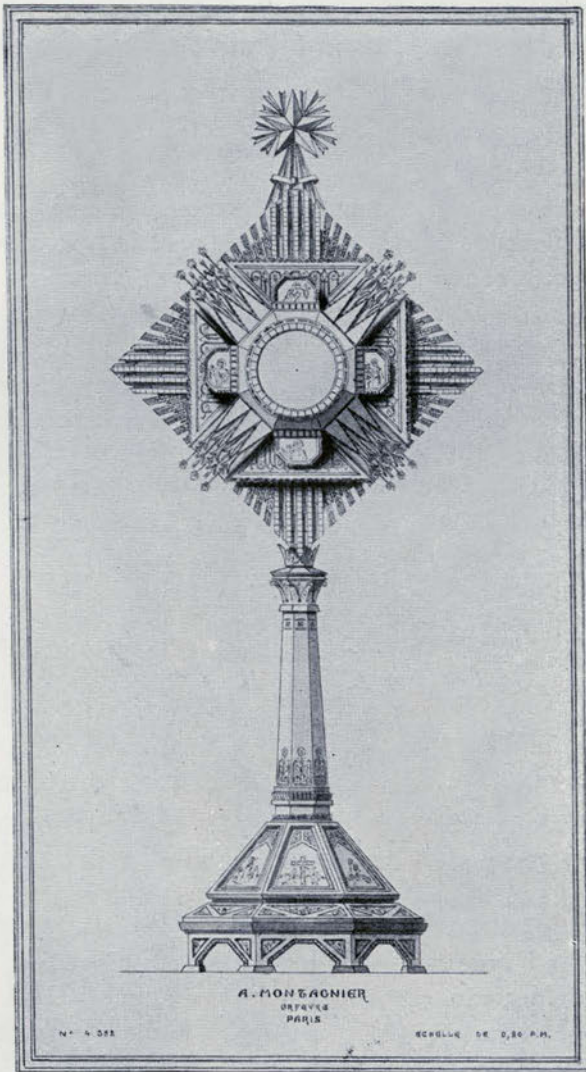
que mon âme soit pure ! que mes lèvres soient saintes, ô Dieu qui d'Isaïe, avec un feu ardent, avez purifié son cœur et ses paroles, pour qu'auprès de vos saints, je sois votre héraut !

que par l'intercession de l'archange très beau, St. Michel, rayonnant sous sa blanche auréole, Vous bénissiez, Seigneur,

*Photo Calvi.*  
L'Autel de la chapelle Saint-Marc.

les brûlants encensoirs et l'encens qu'on y met pour qu'il monte et parfume ;

oui, qu'au fond de nos cœurs, la Charité s'allume, pour que notre prière — telle l'offrande du soir — vers Vous, mon



*Photo Calvi.*

Magnifique ostensorio mesurant 1 m. 25 de hauteur,  
offert par un généreux donateur.

Dieu, s'élève et Vous soit agréable, et nous obtienne à tous vos bénédictions ;

que le pain de mon cœur et de mes actions, Seigneur, à votre bouche soit un mets délectable ! que le vin de mon

âme soit le vin généreux qui fait germer vos Vierges et les Elus des Cieux ;

à l'autel de mon Dieu qui de sainte allégresse réjouit le ciel pur de ma prime jeunesse, j'irai vêtu de lin, car j'aime la splendeur de la Maison divine qu'habite le Seigneur !

\*  
\*  
\*

Nous avons plaisir à donner la liste complète des enfants de Chœur qui ont l'insigne honneur de revêtir la livrée qui leur permet de prendre une part active au service divin en qualité de :

*Cérémoniaires (4<sup>me</sup> degré) :*

MM. Joseph REZK	MM. Georges DAPERY
Eugène CAPPONI	Alexandre GEHCHAN

*Thuriféraires (3<sup>me</sup> degré) :*

MM. Aldo MIFSUD	MM. Antoine REZK
Gabriel NAHAS	Harold CASSAR
César BALESTRIERI	Nicolas BASSILI
Ange FITENI	Roger MARCINHÈS

*Acolytes et Lecteurs (2<sup>me</sup> degré) :*

MM. Gabriel CRAISSATI	MM. Charles HANANIA
Georges PANAYOTTI	Lucien AOUAD
René BAHOUS	Mario ROMEI

M. Jean SUCKARIEH

*Céroféraires (1<sup>er</sup> degré) :*

MM. Victor FAKHOURY	MM. Antoine BAHOUS
Paul MOURAD	Georges CASSANO
Elie NAFFAA	Auguste SAVONA
Henri ZACAROPOULO	Elie BASSILI
Joseph KHOURY	Robert NASSER
François KHOURY	Joseph SEISUN

Suivent les noms des plus jeunes lévites en instance de passer dans le 1<sup>er</sup> degré :

MM. René AOUAD	MM. Edwin di CONTESSINI
Georges TZOULAKIS	Edward ROGERS

M. Elie KFOURI



Photo Calvi

LE GROUPE DES ENFANTS DE CHŒUR.

## Retraite de fin d'études

C'EST dans le cadre très agréable et très reposant de notre Maison de Campagne que se sont déroulés les graves mais salutaires exercices de la retraite de fin d'études.

Le grand nombre des retraitants nécessita la formation de deux groupes. Les 8, 9 et 10 mai, ce fut le tour des élèves du cours commercial; et, les 12, 13 et 14, celui des classes modernes, au nombre de dix-huit.

Ces deux retraites furent prêchées par le R. Père CARRIÈRE, dominicain et Sous-Prieur de l'Ecole biblique de Jérusalem.



Retraite de fin d'Etudes (2<sup>me</sup> Année Commerciale).

*Photo Calvi.*

Donc trois jours de solitude complète, loin de toute distraction et de tout bruit, au sein d'une nature ordonnée et paisible, en une saison des plus clémentes, et avec un groupe choisi et des mieux dispos, qui ne demandait qu'à bien faire, c'est-à-dire à se lancer à fond dans le travail — si peu attrayant — de la reprise de soi-même, et de la concentration de toutes ses énergies spirituelles pour la grande, l'unique affaire de son salut.

Pour plus d'un, ce travail, au début, fut marqué par le siège en règle de son âme fortement retranchée derrière les redoutes de l'insouciance, de la légèreté, de l'indifférence, du respect-humain et surtout de la routine.

Mais malgré son apparente aridité, ce travail nous fut largement facilité par la haute et sage direction du R. P. CARRIÈRE. Et ce ne sera pas sans bénéfice que, au cours de notre vie, nous nous rappellerons ses instructions pleines de logique et d'à-propos, et ses familières causeries, aux heures des temps libres, qui jetèrent tant de consolation et de clarté dans nos âmes assoiffées de lumière et de vérité.

Et c'est sous un ciel rasséréiné que, jeunes nautoniers, nous lancerons demain, le frêle esquif de notre âme, sur la grande mer agitée du monde ; alors, les vents pourront souffler, les flots se déchaîner, confiants dans les moyens mis à notre disposition et



Retraite de fin d'Etudes (classes de Math. et de Philo). Photo Calvi

le secours puissant d'En-Haut, vaillamment nous lutterons jusqu'au bout, mettant au service de la bonne cause notre volonté, notre intelligence et notre cœur, sous le regard maternel de Marie, Etoile de la mer et Secours des chrétiens.

*Un RETRAITANT.*



## Conférence Saint-Marc

LE rapport que nous donnons ci-après, relate si complètement les faits et gestes secourables de la Conférence Saint-Marc du Collège, qu'il se passe de tout commentaire. On y lira avec satisfaction la répartition judicieuse des dons multiples et de toute nature que la générosité de tous, entretient avec un dévouement dont l'éloge n'est plus à faire.

\*  
\* \*

### Rapport de l'année 1929-1930.

Monsieur le Président,  
Très Révérend Père,  
Messieurs et Chers Confrères,

Ce n'est pas sans une bien vive et très compréhensible appréhension que je prends la parole aujourd'hui, pour résumer devant vous, en quelques traits rapides, le « bilan » de notre exercice 1929-1930.

Secrétaire novice, orateur plus novice encore, j'ose compter sur votre amicale bienveillance pour excuser les imperfections, trop nombreuses sans doute, du présent rapport.

Et tout d'abord, Messieurs et chers Confrères, permettez-moi d'évoquer parmi cette assistance de serviteurs des Pauvres, le souvenir d'un de nos dévoués Confrères, le regretté Adolphe Bittersmann, que la mort nous a ravi à l'âge de 17 ans ! Cela a vraiment été, pour nous, une bien dure épreuve, car elle nous a séparés de quelqu'un qui, par sa présence et sa persévérante bonne volonté, a rendu de réels services à notre Conférence, et qui jouissait à bon droit de l'estime de tous.

Que pouvions-nous contre les desseins inscrutables de Dieu, sinon prier pour l'âme du cher disparu ?... C'est ce que nous n'avons pas manqué de faire, puisque une Messe fut célébrée au collège Saint-Marc, dès l'annonce de ce décès prématuré.

Mêlons nos regrets et nos prières pour celui qui du haut du Ciel, nous n'en doutons pas, veille à la prospérité de notre chère Conférence.

Et, sans plus tarder, je passe à l'exposé de notre « Bilan et de nos Travaux ». Nous y trouverons maint sujet de consolation et d'encouragement :

Pour l'année 1929, nos *Recettes* se répartissent dans le tableau ci-après :



Quête annuelle dans les classes du collège St-Marc..	P.T. 4.500
Bénéfice de notre Loterie annuelle.....	5.800
Quêtes hebdomadaires des Membres.....	191
Quêtes privées faites par les Membres.....	423
Dons des lauréats.....	955
Don du T. C. Frère Cyprien, Directeur du Collège..	400
Don du T. C. Frère Gordien, Assistant.....	100
Recettes diverses et dons anonymes.....	1.915,5
Reliquat de 1928.....	5.239
Soit au Total.....	P.T. 19.523,5

Nos dépenses ont été réparties comme suit :

Pain, viande, lait.....	P.T. 9.286,5
Vêtements et chaussures .....	309
Divers secours en nature.....	1.338
Secours en argent.. .....	1.054
Patronages et Colonies des vacances.....	495
Messe, Baptême, Première Communion.....	80
Literie .....	100
Pharmacie .....	389
Œuvres diverses.....	100
Frais de loyer.....	1.250
Frais de bureau .....	210
Soit un total de... ..	P.T. 14.611,5

D'où un solde créditeur, au 31 Décembre 1929, de P.T. 4.912.

\*  
\* \*

Les secours distribués en 1928 s'élevaient à P.T. 12.378,5 ; ceux de l'année qui s'achève atteignent P.T. 14.611,5 ; d'où une augmentation de P.T. 2.333. C'est une bonne note en notre faveur, et ce surcroît de bien réalisé est la récompense du charitable dévouement de nos Confrères.

Notre champ d'action s'étend sur neuf Familles, toutes fort nécessiteuses, mais riches en enfants. Il en est cependant une qui n'en possède pas, aussi ne l'avons-nous acceptée que provisoirement, vu son état lamentable.

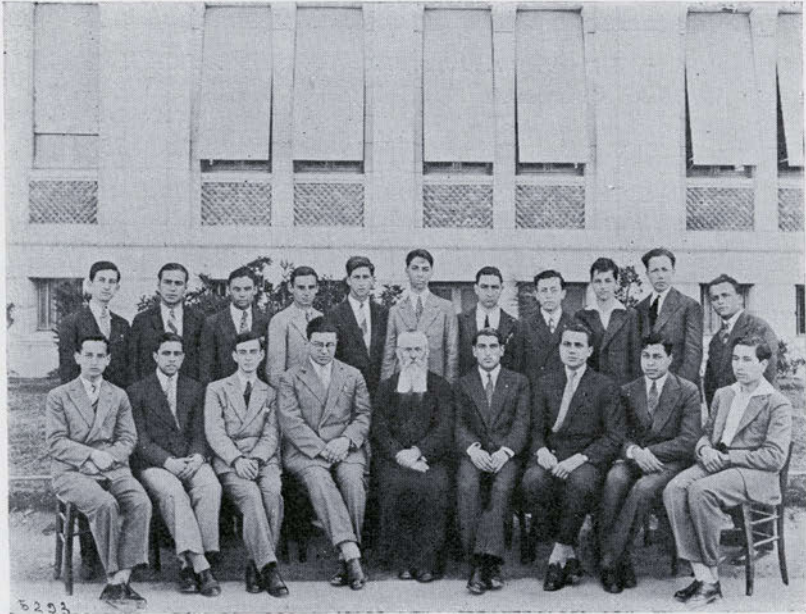
Comme il arrive tous les ans, nous avons vu notre Conférence renouveler la majeure partie de son personnel en Octobre dernier, et il en sera de même en Octobre prochain. Sans nous effrayer de la tâche à remplir, nous sommes entrés dans le sillon tracé par nos aînés, et, grâce aux anciens qui restaient au poste, nous l'avons continué de notre mieux.

Nous sommes actuellement dix-huit membres. Cela semble

peu tout d'abord, mais l'esprit de famille se conserve mieux dans un groupe restreint, et ainsi la qualité supplée au nombre.

L'on pourrait croire que visiter neuf Familles, c'est peu ; mais nous devons considérer que nos Confrères ne s'y présentent jamais seuls, mais bien deux ensemble.

Nous ne nous sommes pas bornés, est-il besoin de le dire ? à procurer seulement des secours matériels à nos protégés ; à maintes reprises nous leur avons apporté du confort moral et chrétien. Les membres de la Conférence font ce qui est en leur pouvoir



Les Membres de la Conférence Saint-Marc.

*Photo Petitin.*

pour trouver du travail aux personnes visitées. C'est ainsi qu'ils se sont ingénies à fournir des ouvrages à relier, au père d'une de nos familles qui, depuis près d'un an, n'a pas d'occupation fixe par suite d'un grave accident à une jambe.

Nous avons réussi également à faire aboutir un mariage qui traînait depuis plusieurs années, et avons soldé en grande partie le costume de la mariée.

Si un Baptême survient dans nos familles adoptives, nous faisons un devoir et un plaisir de payer quelques gâteries pour la circonstance. De même aux fêtes de la Noël et de Pâques, chaque famille reçoit d'abondantes provisions qui leur permettent de se réjouir dans le Seigneur, et leur laisse l'illusion d'une aisance passagère.

Vous voyez, Messieurs et chers Confrères, que l'année 1929 a été bien remplie depuis le commencement jusqu'à la fin ; et que nous n'avons pas ménagé nos efforts pour continuer les bonnes traditions de la conférence Saint-Marc qui, dès sa fondation, s'est mise à la disposition des pauvres et des malheureux, afin de les secourir et d'atténuer leurs souffrances physiques et surtout morales.

La bonne marche de notre Conférence revient, après Dieu, en grande partie à nos généreux bienfaiteurs... Tout d'abord à notre Président d'honneur, le Très Cher Frère CYPRIEN, directeur du Collège, qui veut bien toujours témoigner à notre œuvre un vif et précieux intérêt.

Ensuite, au T. C. Frère Camille, sous-directeur du Collège, à qui nous sommes heureux d'adresser nos plus sincères et nos plus respectueux remerciements pour l'intérêt matériel et moral qu'il apporte à notre Conférence. Comme il assiste à nos réunions, nous avons l'occasion d'apprécier son exquise et paternelle bonté dans les conseils si sûrs et si sages qu'il nous prodigue.

Nous n'aurions garde d'oublier, Monsieur le D<sup>r</sup> CEGAN dont le dévouement et le désintéressement sont bien connus de tous ; nous le prions de recevoir ici l'expression de notre gratitude ainsi que celle de ses heureux obligés dont je me fais aujourd'hui l'interprète.

Nous ne voulons omettre de dire enfin un grand merci aux nombreux élèves du Collège qui alimentent si généreusement et si abondamment la « Caisse » de nos Pauvres, soit par la quête et par la loterie annuelles, soit en nous donnant des vêtements.

J'achève ce modeste Rapport, Messieurs et chers Confrères, en remerciant publiquement nos chers Conférenciers de S<sup>t</sup>-Marc, qui se sont vraiment distingués et n'ont rien épargné, afin de satisfaire les besoins du pauvre ; je suis sûr que Notre-Seigneur Jésus-Christ en tiendra compte, puisque dans l'Évangile il est dit : « Tout ce que vous aurez fait pour le plus petit des miens, c'est à moi-même que vous le faites. »



## Garde d'Honneur

C'EST au lendemain de la retraite de rentrée qu'eurent lieu les élections de la Garde d'Honneur. Ces trois jours de prière et de réflexion nous avaient permis de mieux nous pénétrer de la gravité de l'action que nous allions accomplir. Abstraction faite de toute préférence, et guidés par les lumières d'En-Haut, les trente Gardes d'Honneur franchirent le seuil de la salle des fêtes, pour procéder aux élections du nouveau Conseil.

A la table prirent place le R. P. A. DAUBOUS, aumônier du Collège, le C. F. CYPRIEN, directeur, le C. F. ISMAELIS assistant, le C. F. CAMILLE, sous-directeur et plusieurs professeurs du Collège. Après le discours prononcé par M. Joseph REZK, le R. P. Aumônier nous rappela l'esprit d'impartialité qui devait accompagner nos votes. Le moment solennel arrive.

Le scrutin dépouillé, M. Achille PELLEGRINI, de la classe de philosophie, est élu Commandeur. A MM. Max FERNUS, René ANHOURY, Victor FAKHOURY, Joseph REZK, revient le titre de chevaliers dans leur classe respective.

Un mot du R. P. Aumônier clôtura cette séance, première d'une série dont le bien moral s'annonce fructueux.

Qu'il nous soit permis d'adresser un merci tout spécial au C. F. CAMILLE. Ce n'est pas sans regret que nous le voyons nous quitter. Nous n'oublierons jamais les pieuses réunions, dont il était l'âme. Le peu de temps que nous avons passé avec lui nous a permis d'apprécier sa juste valeur, son cœur d'apôtre qui nous comprenait si bien et qui nous a aimés beaucoup, aussi lui garderons-nous toujours un pieux souvenir, faible expression de notre très vive gratitude.

Nos meilleurs souhaits de bienvenue au C. F. NATAL qui le remplace auprès de nos âmes. Que Dieu le bénisse et féconde sa mission nouvelle.

Le 24 octobre 1929, nos rangs s'ouvraient à vingt-deux nouveaux chevaliers. Selon l'usage, la réception se fit à la chapelle. Après l'allocution du R. P. Aumônier, ils s'approchèrent de la Table Sainte, un cierge à la main, pour faire leur consécration et recevoir l'insigne de leur fonction et un diplôme. Moment plein de douceur que celui où dans cette ravissante maison de prière, au milieu du parfum des fleurs et de la lumière des cierges, leurs âmes s'élevèrent vers le Maître divin au service duquel ils se consacraient; après quoi, la bénédiction du T. S. Sacrement s'étendit sur tous et l'on se retira emportant de cette belle cérémonie un souvenir ineffaçable.

## Beaux-Arts

PLUSIEURS ignorent peut-être que, parmi les nombreuses ramifications qui, autour des branches maîtresses de l'instruction donnée au collège Saint-Marc, se développent pour produire en leur temps fleurs agréables et fruits savoureux, figure la section des Beaux-Arts.

Dotés de locaux *ad hoc*, la peinture et le dessin avaient donc, au début de la rentrée scolaire 1928-1929, timidement ouvert leur cours ; en l'absence de leur titulaire, ces deux sections artistiques ne pouvaient que rester en souffrance. Elles ne prirent leur marche normale qu'à la fin de 1929, c'est-à-dire depuis le retour du C. F. HILAIRE, après deux années d'absence passées en France pour raison de santé.

Les nombreuses générations d'élèves qui se sont succédé durant ces trente dernières années, connaissent parfaitement le C. F. HILAIRE dont le crayon, la plume et le pinceau ont tour à tour enfanté des œuvres remarquées et qui, aujourd'hui encore, décorent la plupart des salles du vieux collège Sainte-Catherine.

Tout dernièrement, F. Hilaire a cru opportun d'ajouter à la section dessin et peinture, et comme élément préparatoire, suivant la rubrique consacrée : *Si vous savez écrire, vous savez dessiner*, un cours d'écriture qui, grâce à une méthode sûre et des plus rationnelles, permit aux nombreux élèves qui la prirent en affection, de faire, en peu de temps, de sensibles progrès. On en jugera aisément en comparant, du même élève, les deux lignes ci-dessous reproduites et qui donnent : la première, un travail exécuté au début de janvier, et la seconde le même mot écrit deux mois plus tard.

A sample of cursive handwriting in black ink on a light background. The word 'bouteille' is written in a fluid, connected script, followed by a space and the word 'actuelle' in the same style. The letters are well-proportioned and show a clear progression of skill.

Travail de M. D. Baruch, (pré<sup>re</sup> cours com<sup>1</sup>) le 17 février 1930.

A second sample of cursive handwriting, similar to the first but with a slightly different, perhaps less refined, style. The word 'bouteille' is followed by a space and the word 'actuel'. The overall appearance is less polished than the first sample, reflecting the student's progress over time.

Du même élève, le 8 avril 1930.

Un tel exemple se passe de commentaire, et nous laisse dans l'admiration des œuvres d'un tel Maître.



Porte Sidi-Beihad (Fez).

*Dessin du F. Hilaire.*

## Concours général de Déclamation

22 Mai 1930

### LAURÉATS :

Moyenne sur 20

#### 1<sup>re</sup> Section :

M. Raoul ROSENTHAL ..... 16,60

#### 3<sup>mes</sup> Classes :

MM. Dimitri GEDEI ..... 17,15

Charles HANANIA ..... 17,10

Lucien AOUAD ..... 16,60

Edouard NAHMIA ..... 15,50

Pierre FARAH ..... 15,30

Michel ELIE ..... 15,25

#### 5<sup>mes</sup> Classes :

MM. Paul AGHION ..... 17,65

Georges TAWA ..... 17,10

Michel CARYDIA ..... 16,50

Sami ADÈS ..... 16,25

Joseph VITALI ..... 15,85

#### 6<sup>me</sup> Classe :

MM. Henri CASSIR ..... 18

René AOUAD ..... 16

Joe DEBBANE ..... 15,85

#### 7<sup>mes</sup> Classes :

MM. Jean KALOS ..... 18,70

Marcel NACCACHE ..... 17,60

Edouard PÉTRAKI ..... 17,25

Isaac DANON ..... 17,10

Edwin DI CONTESSINI ..... 16,55

#### 9<sup>me</sup> Classe :

MM. Raymond GHOSN ..... 17,50

André SAUNIER ..... 17,50

Albert KHALIL ..... 17,30

Pierre CAMILLERI ..... 16

Adib KHOURY ..... 15,30

#### 10<sup>me</sup> Classe :

MM. Helmy AMMAR ..... 18,30

Jean DE NOIRET ..... 17,65

Emile RIFFARD ..... 16,55

## Sports.

HIER, avec l'arrivée des kamsins, des sauterelles et des vacances pascales, se clôturait la grande saison sportive. Quel a été durant cette période 1929-1930, le « Jeu Roi » du Collège, l'élu de nos jeunes sportsmen ?... Contrairement aux autres années, où le foot-ball couvrait tout de son omnipotence, le « Basket-ball », damant le pion à son concurrent, s'est attribué la part du lion.



Cet extraordinaire élan fut déclenché lors d'une rencontre où nos cinq de la première équipe : Lascaris, Manokian, Pantazoglou, Psiachi et Dardanidès, en lutte avec les cinq de la Garde Royale, comprirent qu'ils pouvaient faire bonne figure; presque aussitôt une seconde équipe se créa, puis une troisième. Cette dernière surtout fit, dès ses coups d'essais, de vrais petits coups de « maître ». Lancée timidement dans l'arène, ses premières victoires l'enhardirent

L'Equipe du Basket-ball.  
Balestrieri C. Mordo A.  
Yégouchian L. Caram C. Pini F.

et ce fut bientôt pour les équipes adverses une série d'hécatombes ; elle élimina tour à tour les équipes du Lycée Français, de l'Ecole gouvernementale de l'Abbassieh, du Lycée Grec... et s'attaqua enfin aux cinq des Ecoles Royales Italiennes, vaincus jusqu'alors.



La partie fut disputée, mais nos avants : Caram, Yégouchian, Pini, par leurs passes justes déroutaient l'ennemi et marquaient, tandis que nos arrières Mordo et Balestrieri serraient de près les ennemis et ne leur laissaient guère le ballon.

Après les 40 minutes de jeu, S<sup>t</sup>-Marc battant les Italiens par 14 points à 8, était déclaré champion Interscholaire du Basket-ball.

\*  
\* \*

Le tournoi interscolaire d'escrime, disputé au Caire le 17 avril dernier, sous la présidence de S. A. le prince Abbas HALIM, et auquel prenait part l'équipe Junior du collège, fort bien entraînée par le professeur Paul FAVIA, nous prouva que nos athlètes pouvaient se distinguer aussi bien dans la parade de tierce et de quarte, que sur un terrain de foot-ball ou de basket; en effet, M. Helmy MOHAMMED, élève de 4<sup>me</sup>, égal en victoires au 1<sup>er</sup>, mais battu de 2 touches, s'est vu classer deuxième, et M. Chora SEIF cinquième.

Honneur donc au groupe Delavor, Moghazi, Chora, Helmy. Que son succès soit le gage de futures belles victoires chez nos amateurs de fleuret.

\*  
\* \*

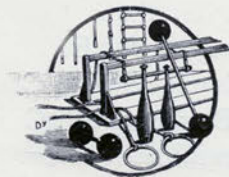
Dimanche, 11 Mai, grande liesse au tennis; ce club clôturait sa saison par le match final traditionnel.

A enregistrer :

a) dans le simple hommes, la finale disputée entre MM. MANOLI et STEPHAN, et qui resta à M. Stephan, joueur d'une grande dextérité;

b) dans le double hommes, la finale qui mit en rivalité MM. MOURAD-PRINZHOFFER, et MM. COUMPAS-BILISKO, et laissa l'avantage au 1<sup>er</sup> groupe de cette rencontre.

La soirée se termina par un *five o'clock* qui réunit une dernière fois et dans la plus grande cordialité les *seize* membres de ce club sportif.



## La Fête Sportive.

**L**E Dimanche, 25 Mai, on pouvait admirer, à la Campagne des Frères, des centaines d'enfants et d'adolescents unissant la grâce et la force dans une remarquable manifestation sportive qu'était venue applaudir une foule de parents et d'amis évaluée à 8.000 personnes. Au surplus, la grande fête annuelle de Gymnastique et des Jeux des Frères du Collège Saint-Marc constitue, depuis longtemps, une des plus brillantes journées parmi celles dont s'honore le calendrier alexandrin. Celle-ci fut digne de ses devancières, avec un je ne sais quoi de plus moderne, j'allais dire de « up to date ». Les Anciens ont pu y reconnaître encore des vestiges d'un passé solide et toujours cher ; les Jeunes, à la figure tournée vers

... *Les grands espoirs et les vastes pensées,*

ont été heureux de constater que le présent est « à la page ». Telle est, il me semble, l'impression générale qui se dégage de cette belle démonstration d'éducation physique, complément nécessaire, mais largement rempli — nul ne l'ignore — d'une excellente formation intellectuelle et morale.

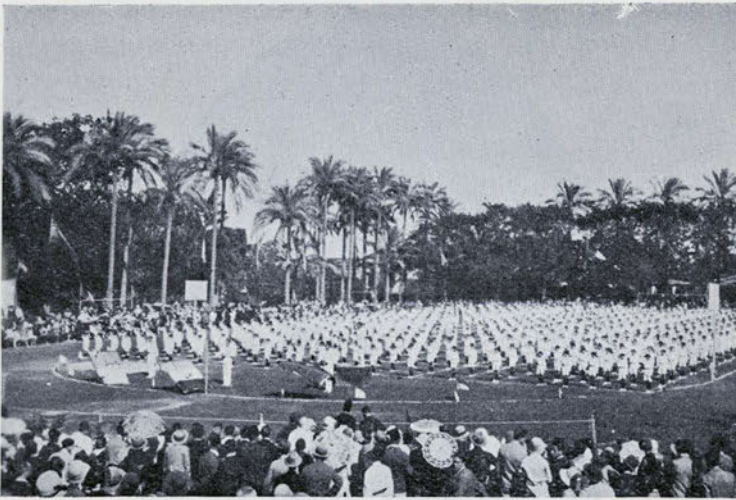
À l'estrade d'honneur, les Frères ISMAELIS, assistant du Supérieur Général, et CYPRIEN, directeur du collège Saint-Marc, recevaient les principaux invités, parmi lesquels on remarquait : S. A. le Prince Omar TOUSSOUN, S. A. le Prince Abbas Ibrahim HALIM, S. E. M. Henri GAILLARD, ministre plénipotentiaire de France au Caire, M. Frédéric GIRIEUD, consul général et M<sup>me</sup>, M. François d'ANGÉLIS, consul de France et M<sup>me</sup>, S. E. Salem Neghib EL SAYED bey, sous-gouverneur d'Alexandrie, MM. les consuls Philippe BIANCHI, Mario FERNANDÈS et Madame, S. E. EL MOGHAZI pacha, sénateur, Docteur Ibrahim ABDEL SAYED bey, conseiller municipal, M<sup>e</sup> SANGUINETTI et M<sup>me</sup>, M<sup>e</sup> Félix PADOA, député de la Nation, MM. E. GAUDAIRE, J. MORIN, F. BLACHE, L. JULLIEN, E. BOURRE, A. RAMINGER, M<sup>e</sup> Th. LEBSOHN, Docteur PUY-HAUBERT, Miralai Hamdi bey EL DIB des Ports et Phares, L. GUYS, P. EPAULARD, G. PALÉOLOGUE, directeur des Ecoles Grecques et MINTO, directeur des Ecoles Italiennes, M<sup>e</sup> Antoine AYOUB, président du Cercle Sainte-Catherine, Elie F. SHAMA, Kamel SIDHOM bey, E. BOURQUIN, P. CASSAR, Mgr. B. ALOUCHE, vicaire patriarcal grec-catholique, Rév. Père Amédée DAUBOUS, aumônier du Collège, Rév. Père KARAM, aumônier auxiliaire, G. KOLLER, Chevalier Charles LUZIANOVICH, E. F. HASELDEN, M. HERMAN, H. E. FINNEY, A. YELKENDJOGLOU, Capt. W. L.

MASON, A. MOKLESS, B. FAVODON, D<sup>r</sup> JEANNACOPOULO, A. LANZETTA,  
D<sup>r</sup> CAMILLE, B. KASSABGUI, Richard ZAHRA, etc., etc.

\*  
\* \*

Il est 3 heures et demie. Le défilé des gymnastes, dont l'allure martiale et juvénile produit le meilleur effet, s'avance soutenu par les accords de l'Harmonie du Collège. Face aux tribunes, il se déploie en un immense carré. Les hymnes égyptien, pontifical et français retentissent ; puis, les cuivres sonnent *aux champs*, les drapeaux s'inclinent... et la fête commence.

Durant près de quatre heures, sur la grande pelouse encadrée de palmiers dont la grâce sévère s'adonne d'un abon-



Fête Sportive. Le salut aux drapeaux.

Photo Poncet.

dant pavois aux couleurs multicolores, les exercices de gymnastique alternent avec les jeux. L'entrain des jeunes athlètes ne faiblit pas un instant, pas plus d'ailleurs que les applaudissements du public visiblement sympathique et enthousiasmé. Petit à petit l'ombre des grands palmiers s'allonge à mesure que le soleil descend dans la paix du soir ; les minutes s'écoulent rapides, et, c'est la nuit presque tombée que finit cette magnifique soirée sportive.

Retracer par le menu le programme-horaire avec toutes ses péripéties est vraiment impossible. Ce serait d'ailleurs répéter les mêmes éloges. Pourtant, s'il m'était permis d'exprimer mes préférences, je signalerais les leçons d'éducation physique, les diverses courses, les démonstrations de gymnastique artistique

et par-dessus tout les mouvements d'ensemble. Le dernier, en particulier — celui des 3<sup>me</sup>, 4<sup>me</sup>, 5<sup>me</sup> et 6<sup>me</sup> — fut parfait. A mon avis, il est caractéristique d'une méthode rationnelle de formation physique se préoccupant d'abord du pratique, de l'utile, du développement ordonné du corps, sans que la grâce et la précision des exercices y perdent. M. Marcel TIRIAU, le professeur de gymnastique du collège Saint-Marc, doit en être félicité.

Voici les noms des principaux lauréats de la fête sportive :

*Championnat* (l'ensemble des Points).

1<sup>er</sup> M. Jean Psiachi — Grande coupe de championnat offerte par S.A. le Prince Omar Toussoun.



Les Champions. Photo Tiriau.

J. Psiachi.

G. Dapery.

K. Cossery.

2<sup>me</sup> M. Georges Dapery — Coupe offerte par S.E. Emine Yehia pacha. et Médaille d'argent offerte par M. Frédéric Girieud, consul général de France.

3<sup>me</sup> M. Karam Cossery — Coupe offerte par le T. C. Frère Cyprien, directeur du collège Saint-Marc.

*Course de 1500 mètres (Anciens Elèves).*

1<sup>er</sup> M. Vico Léoncavallo — Coupe offerte par le T.C Frère  
Ismaélis, assistant du Supérieur Général.

2<sup>me</sup> M. René Zottich ; 3<sup>me</sup> M. N Théocharidès.

*Course de 200 mètres.*

Section A : 1. F. Pini. — 2. G. Malliarakis. — 3. E. Capponi.

Section B : 1. M. Helmy. — 2. C. Francessos. — 3. C.  
Simonéidès.

Section C : 1. G. Minas. — 2. S. Licourinos. — 3. E. Pagano.

Section D : 1. R. Balta. — 2. S. Assayas. — 3 S. Zavoudis.

*Course de 800 mètres.*

1. G. Rossi. — 2. L. Dardanidès. — 3. F. Pini.

*Saut en longueur.*

1<sup>re</sup> Section. — 1. A. Pandélidès, (5 m 90). — 2. J. Psiachi,  
(5 m 77). — 3. Stéphanidès, (5 m 60).

2<sup>me</sup> Section. — 1. A. Depetro. — 2. Smyrniadès. — 3. G.  
Minas.

*Saut en hauteur.*

1<sup>re</sup> Section. — 1. G. Georgallis, (1 m 60). — 2. J Stéphanidès  
et F. Pini, (1 m 57).

2<sup>me</sup> Section. — 1. E. Depetro. — 2. Francessos. — 3. Sgandurra

*Saut à la perche.*

1. E. Pantazoglou, (2 m 90). — 2. Francessos, (2 m 73). —  
3. Sgandurra, (2 m 70).

*Lancement du javelot.*

1. E. Pantazoglou, (34 m 20). — 2 F. Pini, (33 m 40). —  
3. J. Pantazoglou.

*Lancement du disque.*

1. J. Psiachi, (27 m 90). — 2. M. Marango et P. Vayakos,  
(24 m 75).

*Lancement du poids.*

1. J. Psiachi, (9 m 63). — 2. M. Marango, (9 m 29). —  
3. E. Pantazoglou, (9 m 24).

*Gymnastique aux agrès. — Barres parallèles et Barre fixe.*

1<sup>re</sup> Section. — 1. G. Dapery. — 2. C. Cossery. — 3. J. Psiachi

2<sup>me</sup> Section. — 1. M. Ott. — 2. P. Fernandès. — 3. W.  
Fernandès.

*Relais à bicyclette* : Camp gagnant : les Bleus.

*Saut périlleux* : 1. Karam Cossery.

*Course avec obstacles* : 1. E. Depetro. — 2. C. Francis.

*Course de 80 mètres (haies)* : 1<sup>re</sup> Section. — 1. Pandélidès.  
2<sup>me</sup> Section. — 1. G. Dapery.

*Course de 400 mètres.*

Section A : 1. Rossi. — 2. F. Pini.

Section B : 1. Balestrieri. — 2. Lazzaropoulos.

Section C : 1. Bandelli. — 2. E. Depetro.

Section D : 1. Naggear. — 2. Licourinos.

*Le piston capricieux* : 1. Anthopoulos.

*Traction à la corde* : Camp gagnant : les Rouges.

*Course de 60 mètres.*

Section A : 1. Greco.                      Section B : 1. D'Ambra.

Section C : 1. Naggear.                  Section D : 1. Sammut.

Section E : 1. Attalah.

*Course aux citrons* : 1. G. Rossi.

*Match de basket-ball* : Camp gagnant : les champions inter-scolaires.

*Match de volley-ball* : Camp gagnant : le Camp A (Bleus).

*Relais olympique* : Camp gagnant : Equipes A et B.



## Du Livre d'Or

Du 1<sup>er</sup> Juillet 1929 au 30 Avril 1930 :

*Meilleurs vœux pour le progrès et la prospérité du collège  
Saint-Marc qui fait l'honneur du Catholicisme.*

*Le 20 Juillet 1929.*

† Basile BESTAVROS  
Evêque de Minia.

\*  
\* \*

*Le Commandant et les Officiers du « Duquesne » présentent au  
collège Saint-Marc leurs vœux de prospérité.*

BRÔHAN

C.V. Commandant le « Duquesne ».

*24 Juillet 1929.*

\*  
\* \*

*Ancien élève des Frères des Ecoles chrétiennes, je bénis de  
tout cœur l'œuvre des Maîtres envoyés de Dieu à la Jeunesse.*

*Alexandrie, 26 Septembre 1929.*

† Ange-Marie HIRAL o.f.m.  
Evêque de Sululi,  
Vicaire apostolique du Canal de Suez.

\*  
\* \*

*Lo sforzo costante è sempre, presto o tardi coronato dal successo,  
come lo prova il magnifico collegio S. Marco.*

*5 Ottobre 1929.*

† Mons. Giacinto TONIZZA o.f.m.  
Vicario apostolico della Tripolitania.

\*  
\* \*

*En témoignage de sympathie et d'admiration.*

René MAUNIER  
Professeur à la Faculté de Droit  
de l'Université de Paris.

*Ce 9 Octobre 1929.*

\*  
\* \*

Justin GODARD

*Le 12 octobre 1929.*

\*  
\* \*

*Plein d'admiration pour ce monument de la culture et de la  
langue françaises.*

Frédéric ECCARD  
Sénateur du Bas-Rhin.

*Con ammirazione per il magnifico edificio e l'organizzazione scolastico.*

Felice RIMONDINI

27. XI. 1929.

\*  
\*  
\*

*C'est à genoux, l'âme émerveillée que je vous remercie, mon Dieu, de rallier tant d'apôtres, à la gloire française !*

Cécile SOREL

31 Janvier 1930.

\*  
\*  
\*

*Général de Piépage*

*Ancien Commandant du détachement français de Palestine  
en 1917-1918.*

*En souvenir de ce qui a été fait pour ses troupes, au collège Sainte-Catherine, à l'occasion des opérations de Palestine et de Syrie.*

PIÉPAGE.

Alexandrie, 7-2-30.

\*  
\*  
\*

*Amiral G. LOIZEAU, ancien Commandant du « Requin »  
en 1916-1917.*

*Hommage de ma gratitude.*

Alexandrie, 7 Février 1930.

\*  
\*  
\*

*Je garderai au fond du cœur l'indestructible souvenir de  
votre accueil.*

Georges BOSKOFF

8. II. 30.

\*  
\*  
\*

*Aux Fils de notre Jean-Baptiste de la Salle, l'admirable  
Institution, en hommage d'admiration pour leur œuvre, et de remer-  
ciement pour le rayonnement qu'ils donnent à la pensée française.*

LE NAIL

Délégué de la France à la S. D. N.

27 Avril 1930.

\*  
\*  
\*

*Avec le témoignage de mon admiration pour l'œuvre admirable  
dressée au nom de Jean-Baptiste de la Salle pour la gloire du nom  
français et le rayonnement du génie français.*

Paul Emile LAMBOLÉ

Sous-Chef de Bureau  
au Ministère de la guerre,

27 Avril 1930.



## Au Palmarès

PRIX FONDÉS A PERPÉTUITÉ

PAR

**S.M. FOUAD I<sup>er</sup>, ROI D'ÉGYPTE**

A L'OCCASION DE LA VISITE

DONT IL DAIGNA HONORER LE COLLÈGE S<sup>te</sup>-CATHERINE

LE 16 NOVEMBRE 1921

ET DÉCERNÉS AUX ÉLÈVES LES PLUS MÉRITANTS

---

POUR L'ANNÉE SCOLAIRE 1929-1930

*Ces PRIX ont été attribués à :*

- MM. GEORGES CARACOSTAS, de la classe de Math. du Collège St.-Marc.  
JOSEPH FARAH, de la 2<sup>me</sup> Année Commerciale du Collège St.-Marc.  
EDOUARD ZARMAIR, de l'Ecole Gratuite Sainte-Catherine.  
CONSTANTIN PAPACOSTAS, de l'Ecole Gratuite Sainte-Catherine.  
NICOLAS GALANAKIS, de l'Ecole Gratuite de la Sainte-Famille.  
JEAN GEORGIADÈS, de l'Ecole Gratuite St.-Joseph de Bacos.

---

**PRIX SPÉCIAUX**

PRIX D'EXCELLENCE

OFFERT PAR

**Monsieur FRÉDÉRIC GIRIEUD**

Consul Général de France

Décerné à M. ERNEST NASR, de la Classe de Philosophie.

PRIX D'INSTRUCTION RELIGIEUSE

OFFERT PAR

**Monseigneur HYGIN NUTI**

Vicaire Apostolique d'Egypte

Décerné à M. CHRISTO STERGIOU, de la 2<sup>me</sup> Année Commerciale.

---

PRIX D'EXCELLENCE

OFFERT PAR

**LA CHAMBRE DE COMMERCE FRANÇAISE  
d'Alexandrie**

Décerné à M. GEORGES PHACOS, de la 2<sup>me</sup> Année Commerciale.

---

PRIX DE L'ALLIANCE FRANÇAISE

OFFERT PAR

**LE COMITÉ D'ALEXANDRIE**

Décerné à M. RENÉ ANHOURY, de la Classe de Première B.

---

PRIX DE COMPTABILITE

OFFERT PAR

**LE TRÈS CHER FRÈRE ISMAÉLIS,**

Assistant, ancien Directeur du Collège

Décerné à M. JOSEPH FARAH, de la 2<sup>me</sup> Année Commerciale.

---

PRIX DE LANGUE ARABE

OFFERT PAR

**Son Altesse le Prince OMAR TOUSSOUN**

Décerné à M. GEORGES ATTALLA, de la Classe de Première B.

**PRIX DE TRADUCTION DE LANGUE ARABE**

OFFERT PAR

**Monsieur le Commandeur JEAN E. ZAHRA**

Décerné à M. TEWFIK KAMEL, de la 2<sup>me</sup> Année Commerciale.

---

**PRIX DE LANGUE ANGLAISE**

OFFERT PAR

**M. T.C.F. CRITCHLEY**

Directeur de la Banque Ottomane

Décerné à M. MICHEL MARANGO, de la 2<sup>me</sup> Année Commerciale.

---

**PRIX DE LANGUE GRECQUE**

OFFERT PAR

**M. MICHEL SALVAGO**

Président de la Communauté Hellénique

Décerné à M. JEAN PANTAZOGLOU, de la 2<sup>me</sup> Année Commerciale.

---

**PRIX DE LANGUE ITALIENNE**

OFFERT PAR

**La Société Nationale DANTE ALIGHIERI**

Décerné à M. HECTOR ARCADIPANE, de la 2<sup>me</sup> Année Commerciale.

**PRIX D'HISTOIRE**

OFFERT PAR

**LE TRÈS CHER FRÈRE GORDIEN**

Assistant du Supérieur Général

Décerné à M. AHMED MOUSSA, de la Classe de Philosophie.

---

**PRIX DE STÉNO-DACTYLOGRAPHIE**

OFFERT PAR

**M. GEORGES KOLLER**

Délégué Général de l'Institut Sténographique de France

Décerné à M. NABIL CASSIS, de la 2<sup>me</sup> Année Commerciale.

---

**PRIX D'INTERNAT**

OFFERT PAR

**LE TRÈS CHER FRÈRE CYPRIEN**

Directeur du Collège

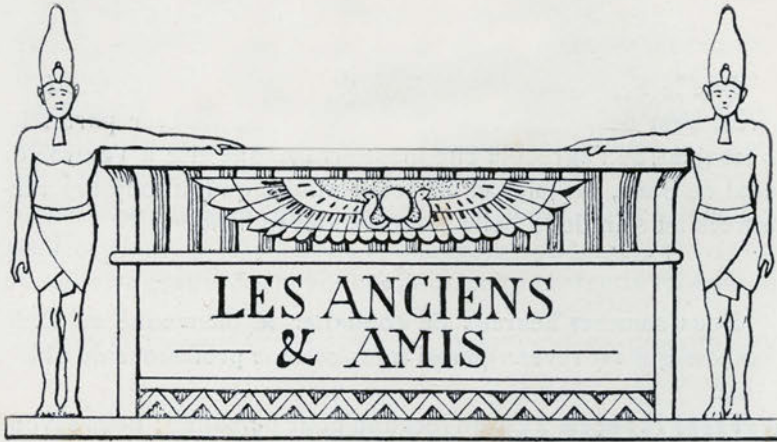
A L'ÉLÈVE LE PLUS MÉRITANT DE CHAQUE DIVISION.

*Première Division :* M. NABIL CASSIS, de la 2<sup>me</sup> Année Commerciale.

*Deuxième Division :* M. MOHAMED CHOUCRY, de la 3<sup>me</sup> Classe E.

*Troisième Division :* M. CHARLES MEYER, de la 5<sup>me</sup> Classe A.





**L**E Très Cher Frère ISMAELIS, Assistant démissionnaire, après avoir passé une saison des plus agréables dans le proche midi de la France, a bien voulu se rendre aux pressantes instances du C. F. CYPRIEN, directeur, et établir sa tente sur les bords méditerranéens de l'Egypte, au collège Saint-Marc.

Et c'est ainsi que depuis juillet dernier, nous avons l'insigne honneur et le plaisir immense de posséder dans nos murs cette belle et imposante figure que les anciens de S<sup>te</sup>.Catherine aiment à revoir, parce qu'elle leur parle d'un passé qui n'est pas encore bien éloigné, et qui fut une période d'heureuses et fécondes créations dont le plein épanouissement a donné ce dont nous jouissons, nous la génération d'aujourd'hui : le collège Saint-Marc.

Nous faisons des vœux pour qu'au cours de sa longue et belle journée, déjà si bien remplie, se poursuive sereine et utile la tâche que ce vaillant artisan de la toute première heure n'a cessé de fournir pour l'édification de ses Frères et le bonheur de la jeunesse à laquelle il a consacré sa vie d'éducateur religieux et d'apôtre chrétien.



Les anciens élèves du cours de philosophie apprendront avec une vive satisfaction la nomination du C. F. MARCEL, à la charge de Directeur du collège Sainte-Marie à Port-Saïd.

Depuis 1922, frère Marcel occupait la chaire de philosophie au collège Saint-Marc. Nombreux ont été les disciples de ce maître dont les leçons lumineuses de logique et de clarté ont si vigoureusement aidé à leur formation intellectuelle et morale.

Que le Seigneur bénisse la tâche nouvelle à laquelle frère Marcel s'est désormais consacré, et lui fasse trouver parmi les jeunes gens de l'agréable cité méditerranéenne sise à l'entrée du Canal de Suez, les joies et les consolations qu'il a toujours rencontrées au sein de la belle jeunesse alexandrine.

\*  
\* \*

Nous sommes heureux de souhaiter la bienvenue au C. F. FRANÇOIS qui est revenu parmi nous comme professeur de philosophie.

Frère François n'est un inconnu pour personne ; nous savons par la voie du *Lotus*, et les échos encore sonores de la Renommée,



Sur le lac Mc Gregor (Canada).

S. E. Mgr. Andrea Cassulo, Délégué Apostolique, en Visite pastorale.

que durant les années 1916 à 1919, il a occupé, à Sainte-Catherine, la chaire de Littérature, en classe de première D, et qu'en qualité de directeur de l'académie Saint-Jean-Baptiste, il a puissamment contribué à augmenter le beau prestige littéraire de cette Société.

\*  
\* \*

Dans une lettre de remerciement, adressée au C.F. Directeur du collège, sa Grandeur Monseigneur Andrea CASSULO, archevêque de Léontopolis, Délégué apostolique en résidence à Ottawa (Canada), rappelait les beaux jours qu'il avait passés à Alexandrie, et l'heureuse impression que lui avait laissée le collège Sainte-Catherine.

Si loin que soit Son Excellence, elle garde encore un excellent souvenir de son court passage parmi nous, et fait des vœux pour le bonheur de chacun de nous, et la prospérité du Collège Saint-Marc, dont les échos de fêtes et de succès sont arrivés jusqu'aux rives bénies du Canada.

En remerciement de si riches bénédictions, nous prions Son Excellence Mgr. A. CASSULO de vouloir bien trouver ici l'expression de notre vive gratitude et l'hommage de notre profonde vénération.

---

## Distinctions

Nous avons appris avec plaisir la promotion de M. Frédéric GIRIEUD, consul de France à Alexandrie, à la haute dignité de Consul général, et sa récente nomination au grade de Commandeur de l'Ordre du Christ de Portugal.

A M. Frédéric GIRIEUD, consul général, nous sommes heureux de présenter, avec notre hommage de parfaite considération, nos plus sincères félicitations.

\*  
\* \*

M. le Docteur PUY-HAUBERT, chirurgien-chef de l'Hôpital européen, et médecin du collège Saint-Marc, a été décoré de la croix d'officier de la Légion d'Honneur.

A M. le Docteur PUY-HAUBERT, nous présentons, avec notre parfaite gratitude, nos félicitations les meilleures.



M. Frédéric Girieud,  
Consul général de France à Alexandrie.



Le 23 novembre dernier, la *Réforme* nous apprenait que les élections au conseil de l'Ordre des Avocats du Barreau mixte avaient nommé M<sup>c</sup>Gabriel BOULAD, ancien élève du collège Sainte-Catherine, Bâtonnier de l'Ordre.



M. le Docteur Puy-Haubert.

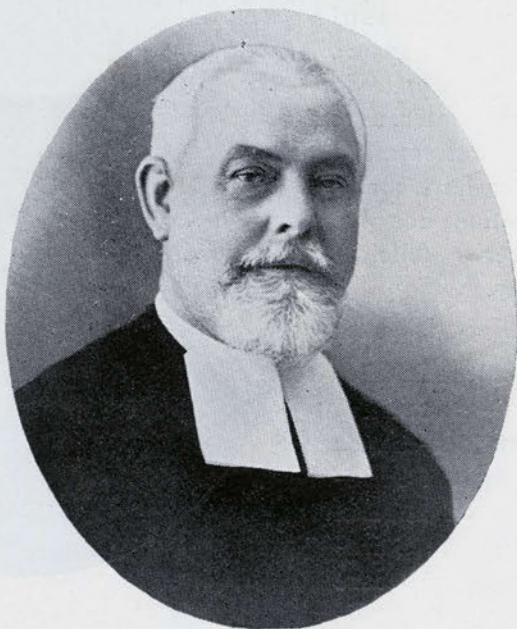


C'est le 21 juin 1929, jour de la Distribution solennelle des Prix au collège Saint-

Marc, que M. Frédéric GIRIEUD consul de France à Alexandrie, décerna, au nom du Gouvernement français, les insignes d'officier de l'Instruction Publique à Brother PETER, en reconnaissance des services qu'il a rendus, depuis près d'un demi-siècle, par son dévouement à la jeunesse égyptienne, dans les Ecoles françaises des Frères.



L'Institut Sténographique de France a décerné une médaille d'argent au C F. IMIER-FÉLIX, et adressé des lettres de félicitations



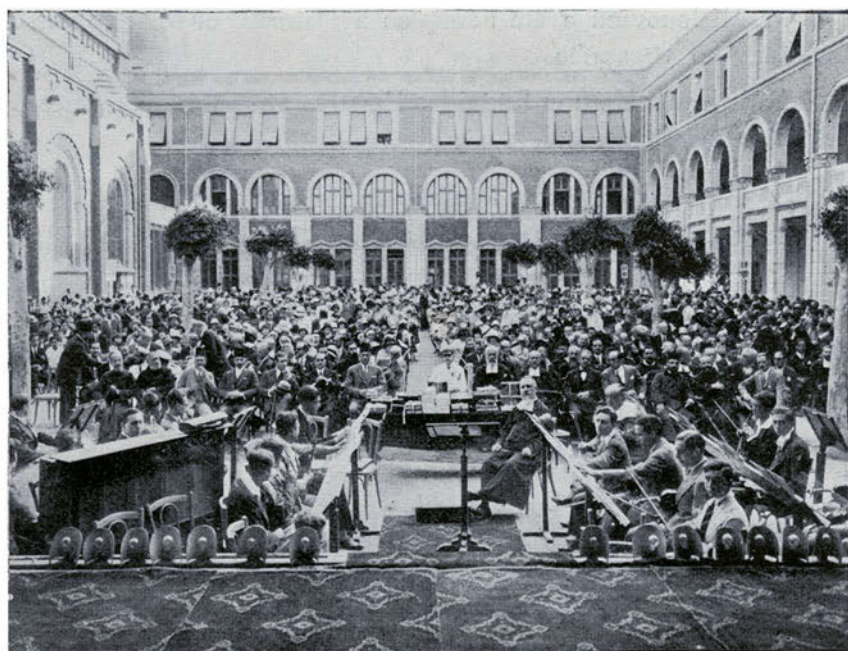
Bro. Peter, I.P.  
Directeur du Cercle S<sup>te</sup>-Catherine.



aux Professeurs de la section commerciale, pour les beaux succès obtenus par leurs élèves sténo-dactylographes.

Cette médaille et ces lettres ont été remises au cours d'une réunion intime par M. G. KOLLER, directeur-délégué de la Société de Comptabilité de France, et délégué général de l'Institut sténo-graphique de France en Egypte.

*A ces « Anciens et Amis », le « Lotus » est heureux et fier de présenter ses sincères félicitations.*



La grande salle des Fêtes à Saint-Marc, le jour des Prix.

*Photo Calvi.*

## Succès

### **Ecole Centrale des Arts et Manufactures de Paris.**

MM. Christo MENTZELOPOULO et Cléon PANAGOULOPOULO ont brillamment passé les examens d'admission à cette grande Ecole.

### **Ecole Spéciale des Travaux Publics de Paris.**

Ont été admis en 1<sup>re</sup> année : MM. Joseph MIRSHAK, Richard GHIBELY, Edouard RISGALLA, Aubrey TADROS et Antoine ZACAROPOULO.

Admission : M. Ettore MANZONI.

### **Faculté de Médecine de Paris.**

M. M. ISCOVICH a été admis en 2<sup>me</sup> année, et M. Alphonse BANDÉLY en 1<sup>re</sup> année.

MM. Henri KAÏM et Léonidas ELIADÈS ont passé avec succès les épreuves du P.C.N.

### **Ecole Dentaire de Paris.**

M. Henri YESSULA a été admis en 1<sup>re</sup> année.

### **Faculté de Droit de Paris.**

MM. Abd-el-Hamid AWAD et Constantin BANDÉLY ont été admis en 1<sup>re</sup> année.

### **Faculté de Médecine de Montpellier.**

M. Georges BALALAS est en 3<sup>me</sup> année.

M. Louis YELDA a été admis en 2<sup>me</sup> année.

MM. Georges MANOLI et Jean MARCOULIDÈS terminent leur 1<sup>re</sup> année.

### **Faculté française de Beyrouth.**

M. Henri BANNOUT a obtenu, en 1929, le diplôme d'Ingénieur civil.

M. Alexandre Photiadès a obtenu le diplôme de pharmacien chimiste de 1<sup>re</sup> classe.

M. Antoine GHALI est en 5<sup>me</sup> année de médecine.

MM. Emile BADDOUR, Sélim BACKOUM, Oscar KAHLA et Alexandre SAYOUR ont été admis en 4<sup>me</sup> année de médecine.

M. Georges OUZOUNIAN, étudiant en 2<sup>me</sup> année, a subi, avec succès, les épreuves du concours pour l'Externat des Hôpitaux.

MM. Marcel AZAR et Issa HADDAD ont été admis en 1<sup>re</sup> année de médecine.

M. Georges DAHAN a été reçu en 3<sup>me</sup> année (art dentaire).

**Université de Florence.**

M. Willy CAMILLERI a terminé avec succès sa cinquième année d'Ingénieur chimiste.

**Institut agricole d'Alger (maison Carrée).**

M. Armand GERMAIN a été admis en 3<sup>me</sup> année.

M. Louis TRAMONI a été admis en 2<sup>me</sup> année.

**Ecole française de Droit du Caire.**

*Baccalauréat en Droit (2<sup>me</sup> Partie) :*

MM. M. AOUAD	A. B.	MM. E. de VELLA-CLARY
A. DARWICHE		R. BANNOUT <i>admissible</i>

*Baccalauréat en Droit (1<sup>re</sup> Partie) :*

MM. H. AZOUZ	A. B.	MM. Ch. MIRZA
C. ASLANOGLOU	»	Ch. NÉAMONITAKIS
E. ARVANITOPOULO	»	F. RATHLE
G. CLIMIS	»	M. SALEM
H. MESCIAKA		C. TIRAWY

J. BONETT (*admissible*).

**Institut Technique de Detroit (U.S.A.)**

M. B. TURABIAN a obtenu le diplôme de *Bachelor of Science*, en Chimie.

**Baccalauréat de l'Enseignement Secondaire.**

Session d'Octobre 1929.

Deuxième Partie — *Philosophie* :

M. Abd-el-Hamid AWAD.

Première Partie — *Sciences-Langues Vivantes* :

MM. Mohamed ALLAM	MM. Antoine NAKHLA
Paul BARBE	Pierre THOMOGLOU
Vincent HALMONÉ	Elie ZÉLÉNOY
Raymond MAKSUD	Georges ZIMMÉRIS



## FIGURES DISPARUES

LE premier numéro de notre Bulletin, au début de chaque nouvelle année scolaire, a invariablement sa page funèbre où s'alignent les noms de ceux que nous avons connus, que nous avons aimés, et dont les joies, les espérances, ont fleuri près de nos joies et de nos espérances, en entremêlant leurs couleurs et leurs parfums.



Frère Sylvain.

Oui, tous, en fin juin dernier, nous sommes partis le front serein, les yeux emplis de rêves, heureux d'échapper vers des horizons plus naturellement attrayants que ceux de l'étude, sans penser que parmi ceux que nous quitions, Maîtres vénérés et chers camarades, il en était que nous ne devions plus revoir ici-bas.

\*  
\*\*

Ainsi s'en est allé le bon et regretté Frère

SYLVAIN, professeur de troisième, jeune encore mais déjà empreint de cette gravité douce dont se parent les fronts ouverts aux pensées sérieuses, et que l'amour d'une vie idéale oriente vers tout ce qui est beau, noble et grand.

Frère Sylvain a passé parmi nous sans bruit, marchant ainsi et toujours vers des sommets élevés, par lui seul entrevu, et s'essayant un peu tous les jours à nous y entraîner à sa suite.

Nous nous rappelons encore ses réflexions du matin si substantielles et si pratiques, et ses leçons profanes données avec tant d'autorité et de clarté que nous les saisissons sans effort et dans

le moindre détail. Avec cela quelle distinction dans les manières, quelle douceur, quelle délicatesse dans les procédés. Jamais sa belle sérénité d'âme ne s'assombrit un instant, malgré, parfois, les incartades de quelques esprits turbulents ou taquins.

Oh ! quelle belle année que celle passée en classe de Troisième et sous l'égide d'un maître aussi accompli ! Et, en le quittant au soir de la proclamation solennelle des Prix, certains d'entre nous caressaient déjà le plaisir de l'avoir encore comme professeur dans la classe préparatoire au cours commercial.

Mais pour Frère Sylvain, le temps de la moisson était venu. Ses premiers travaux furent si féconds que le Père de famille jugea suffisant le trésor de mérites amassé par ce jeune mais bon et loyal serviteur.

C'est le 1<sup>er</sup> septembre, veille de notre rentrée scolaire, que le cher Frère Sylvain quitta ce monde pour les demeures éternelles.



Adolphe Bittersmann.



Le 10 août, à Alexandrie, avait lieu les funérailles du regretté Adolphe BITTERS-MANN, ancien camarade de seconde. Son mauvais état de santé ne lui ayant pas permis de continuer ses études, il dut les interrompre, un peu avant la fin de l'année scolaire 1928-29, et partit pour la Suisse. Mais le mal tenace dont il souffrait depuis longtemps déjà, eut tôt fait de réduire son pauvre corps débile, aux dernières extrémités.

La faux impitoyable de la Mort nous l'a ravi dans son quinzième printemps.



Dans la nuit du 21 au 22 août, un message téléphonique parti du Caire, nous apprenait la mort tragique de Mohamed TÉLÉMAT, ancien élève de S<sup>te</sup>-Catherine. Ingénieur des travaux

Publics, il occupait, depuis trois mois seulement, dans les bureaux de l'administration des chemins de fer égyptiens, le poste avantage de Sous-Inspecteur des voies ferrées du Delta.



Mohamed Télémat.

M. Télémat était, pour ceux qui l'ont connu, le camarade recherché. Il aimait les âmes franches et enjouées; véritable boute en train de nos réunions, il faisait le bonheur de tous, et l'heure que l'on passait avec lui était toujours des plus agréables.

Mais la mort, jalouse de tant de fortune accumulée sur une aussi jeune tête, lui a subitement arraché tous ses charmes, et a jeté dans nos cœurs la tristesse et le deuil.



La mort, si violente qu'elle soit, n'est pas toujours une surprise. Elle fut plus douce à notre cher et regretté Maurice ROSSETTO qu'une maladie emporta après 45 jours de fièvre et de souffrance.

Encore auréolé du brillant succès qu'il avait remporté aux épreuves de la première partie du baccalauréat de l'enseignement secondaire, ce cher camarade et ami nous revenait en octobre dernier, après un séjour reposant passé dans le midi de la France et à Paris. Mais à peine était-il parmi nous que, pris de malaise, il dut s'aliter.

Transporté à l'Hôpital européen, il y fut soigné avec un dévouement inlassable par sa Maman, qui n'écoutant que son cœur de mère, se constitua son



Maurice Rossetto.

admirable infirmière. Dieu seul sait de quelles tendresses, de quelles sollicitudes, de quelles souffrances poussées jusqu'à l'héroïsme, le chevet de ce pauvre et cher enfant fut témoin ! Et cependant tant de douleur et de sacrifices maternels ne purent arracher à la mort celui que nous avons aimé et que nous pleurons toujours.

Une semaine avant de rendre sa belle âme à son Créateur, Maurice eut la suprême consolation de recevoir une fois encore le Jésus de sa première Communion qui en avait fait un fils aimant et soumis, un ami fidèle, et un camarade que l'on aimait à retrouver.



Aussi cruelle qu'inattendue a été la mort de notre cher Antoine CORTIS, survenue le 1<sup>er</sup> février, le soir même du jour de son retour au Collège après un court séjour à l'hôpital.

Antoine aurait pu retarder jusqu'au lundi suivant la reprise de ses études, mais désireux de revoir ses maîtres et ses camarades, il ne voulut pas prolonger davantage la privation d'une joie aussi légitime... Le soir, il était victime d'un malheureux accident de tram.



Antoine Cortis.

Immédiatement transporté à l'hôpital, Antoine mourut dans la nuit. La veille il s'était confessé.

*Nous qui les avons connus et aimés, faisons plus que fleurir leur dernier sommeil, prions pour eux et ne les oublions jamais, car les défunts qui nous ont été et qui nous sont toujours chers, éprouvent, malgré la tombe, la douceur de se sentir aimés.*





## Enquête au Pays des Rêves... ou... du Barrès pour rire...

---

**V**OILÀ... J'entreprends moi aussi le fameux pèlerinage. J'avais des vacances et rien à faire. Alors... vous comprenez...

La mer est belle. Le bateau glisse. Alexandrie n'est plus. Il est bon de rompre avec le passé. L'avenir est si prometteur... Bientôt, la nuit descend, parce que le soleil a plongé derrière la calotte des cieux. La lune s'en mêle. Bon nombre de petites étoiles aussi. C'est tout à fait charmant, d'autant plus qu'il souffle une certaine petite brise fraîche, que nous ne voyons pas souvent dans la « perle du désert, tremblante aux bords des eaux ». Il est de bon ton de rêver. Je ferme les yeux ; d'ailleurs la lumière du salon m'aveuglait.

Je me laisse emporter doucement. C'est un véritable délice. Je vais voir enfin quelque chose qui va m'émouvoir, et étancher en moi cette soif du rêve, dont je ressens presque un besoin physique. Presque un physique besoin ne sonnerait-il pas mieux ? Sans doute, mais il y aurait alors faute de syntaxe... Eh non, puisque cela se dit en vers. Physique besoin, besoin physique ? Je crois bien que le seul besoin que j'éprouve en ce moment, qu'il soit physique ou pas, c'est d'aller dormir...

Le lendemain, Beyrouth. Je m'étonne à m'entendre dire que le bateau a bien vite marché, au lieu des cris délirants de joie et de mystique enthousiasme que j'attendais. Pourtant je me décide. Les mots ne sortent pas tout seuls. Qu'est-ce que cela signifie ? Mes bagages passent, soigneusement comptés par moi, qui m'étonne, in petto, de m'astreindre à si vile besogne, au lieu de hurler de contentement surnaturel. Décidément, il faudra que je repasse, et sérieusement, mon Barrès.



On descend. La ville me plaît. C'est de l'Orient frelaté, mais de l'Orient quand même. J'évoque l'enquête : « Que de parties troubles dans cette société orientale... On voudrait tirer ces mystères en pleine lumière, et se les rendre intelligibles. Troubles ?... blagueur... c'est hideuses, malodorantes, boueuses, qu'il faudrait. Quant aux mystères, c'est bien simple : le balayeur municipal ne passe jamais par là, tandis que son camarade, l'arroseur, hante constamment ces lieux... Allez, filons vers la montagne. Je suis en pleine « terre des mystères antiques » ; pour le moment, je peste contre la poussière aveuglante des routes libanaises. J'atteins enfin mon lieu de destination. Repos : je penserai à Barrès demain.

Le soir au lit, je pensais que le premier contact avec la terre de mes rêves — ô Barrès — avait été plutôt cavalier. Je n'avais pas joui amoureusement de ces minutes, but de tous mes désirs. Je récapitulais tous mes faits et gestes de la journée, tous les paysages vus, les mots entendus. Pourquoi, diable, n'avais-je pas éprouvé le « choc de la délivrance », ni ressenti « l'incommensurable satisfaction du rêve qu'on atteint » ? J'avais pourtant longuement préparé ces phrases à Alexandrie, au temps béni, où je m'endormais, les livres de Barrès en main. Néanmoins, je me promis, que dès le lendemain, je plaquerais mes cheveux de travers sur mon front, et que je regarderai tout, l'air sérieux et les yeux à demi-fermés. Fort de ma résolution, je m'endormis.

.....

J'ai commencé mes pèlerinages, par la visite au fleuve Adonis. Au départ, je me plonge dans un profond tête-à-tête avec les Bacchantes. Cela demande une forte mémoire et un grand sérieux. Je me contrains. Le colloque devient tout à fait intime. J'astique mon enthousiasme aussi fort que je le peux, à en suer. Pour un peu, je me démènerais comme un démon au fond de la voiture. Tout cela commence à me donner un fort mal de tête. Courage, nous arrivons.

Ce que je vois est fort beau. Beaucoup de cafés. Beaucoup d'arbres. Beaucoup de gens. Beaucoup de poussière. Beaucoup de chaleur. Et tout cela, intimement mélangé, fondu, se complétant. Mon enthousiasme éclate devant une limonade bien fraîche. Je désirerais allonger la halte. Je m'assieds. Eh là... et les Bacchantes ?... En avant...

Je regarde le beau fleuve... cette eau est-elle potable ? Elle aurait en tous cas besoin d'une bonne filtration. Devant moi un sentier : c'est sans doute par là que la procession montait. C'est aux pierres saillantes là-haut que les passionnées laissaient des

lambeaux de leur chair... Comme j'aimerais vivre à mon tour la divine fureur... Mais, pour Dieu, pourquoi faut-il que ce sentier finisse à la maison d'un riche propriétaire, là, tout près ? Je me retourne brusquement... Mon enthousiasme dégringole là-bas, à toutes jambes vers la mer... Je m'en reviens la tête basse ...

Le soir, bien couvert, douillettement couché sous une triple couverture, je relis mon inspirateur. Il faut bien que je me refasse une passion, que diable... Bientôt, je pense à Tartarin-Sancho et à son illustre frère. Cette idée me donne une si forte émotion, la seule et combien peu noble de la journée, que j'éclate de rire.

.....

Quelque temps après, la grande visite : Baalbeck... Avant de partir, je détache quelques feuilles de l'Enquête, et je les fais coudre dans la doublure de mon veston. Je veux coûte que coûte pleurer. Ça devient bête à la fin : je passerais donc à côté de tant de belles choses, et augustes, et si lourdes de souvenirs, sans me rouler sur le sol d'émotion littéraire et de mystique délire ? Ah, ça... En route je concentre ma sensibilité, c'est-à-dire que je fais appel à tous les souvenirs de mes récentes lectures. Et c'est gaillardement, souriant avec espoir et assurance que je pénètre dans la ville. Sans prendre le temps de me reposer, je me rue vers la citadelle. Elle m'apparaît de loin ; quelle belle chose ! Les remparts se profilent nettement sur le ciel. Il ne manquerait plus qu'un coucher de soleil pour que tout cela devienne barrésien. Qu'importe... mon imagination féconde me fait voir un, dix, cent, une infinité de soleils... Dommage qu'ils ne soient pas tous d'accord pour se coucher en même temps. De sorte que l'on y voit encore comme en plein jour. Maudit soleil... Je m'avance religieusement vers l'entrée ; je franchis la porte en faisant une génuflexion. Ma langue reprend subitement la tournure barrésienne. Je suis donc dans le centre où passèrent tant de religions, de croyances ; où prit corps la plus sublime poésie du monde... Je cherche à m'étaler par terre pour sangloter d'émotion.

En attendant, un guide galonné, numéroté, étiqueté, me happe et m'emmène en récitant sa leçon. J'ai beau le supplier de me laisser vivre mon rêve ultra-mystique, il me traite de farceur et reprend de plus belle. Il me parle mètres, toises, pieds, résistance des matériaux et autres semblables choses. Je le subis. Bientôt je me découvre moi-même des instincts d'architecte. Je crie plus fort que le guide ; pour un peu j'entourerai les colonnes d'une ficelle pour les mesurer, en me servant de mes deux doigts comme compas. Il n'y a pas mal de sculptures par là. Des têtes

de lion qui ouvrent une terrible gueule, et dont j'ai la copie exacte sous mon balcon à Alexandrie, des frises mille fois vues dans les livres d'histoire, des sculptures fines qui ressemblent à de la dentelle, mais en moins bien, évidemment... Mes goûts d'architecte calmés, je brandis le tome II de l'*Enquête* (éditions Plon) et je cherche à me retremper l'âme.

Nous descendons dans des caveaux et nous suivons une interminable galerie. C'est là que les pèlerins venus des quatre coins du monde, s'entassaient les uns sur les autres pour s'endormir. C'est poignant, et ça vous crispe la gorge à cause de la puanteur qui y règne, de la saleté repoussante, et de l'émotion que vous éprouvez. Cette émotion agit si fort sur moi, que je pensai m'évanouir. Aussi sortîmes-nous précipitamment de ces profondeurs. Je savourai goulûment le soleil et le jeu des ombres à travers les colonnes et les portiques. Il régnait alors un immense silence, le silence des choses mortes et qui furent autrefois belles et grandes. Vraiment, c'était à faire pleurer. Ajoutez à cela une poussière fine, si fine qu'elle semblait d'or, la perspective du Liban neigeux, loin à l'horizon, l'accablante chaleur des midis de la plaine, le frottement rapide d'un lézard ou le glissement de l'ombre d'un oiseau sur le sol... Cette fois, je ne plaisantais plus.

Le bien-être infini qui m'envahissait, me fit oublier tous les Barrès et tous les bouquins du monde. Je m'assis à l'ombre d'une corniche, et me mis à fumer silencieusement avec mon guide. Jamais cigarette ne me sembla plus délicieuse. C'était le moment calme de la journée ; je prolongeais la halte, les membres détendus et l'esprit enclin à l'indulgence et à la douceur. Je trouvais même à mon guide une allure militaire, qui le faisait ressembler à un général en retraite. Avec sa barbiche et son nez et ses petits yeux vifs, je vous assure qu'il était très joli à regarder...

Je me levai. Mes pieds avaient beau fouler un sol sacré, ma mémoire ne marchait plus. Je n'avais plus « d'élan mystique », ni « d'émotion sacrée », ni de « frénétique délire ». C'était un sentiment de bien-être complet, qui faisait redoubler l'allure de mon sang dans mes veines. Mes yeux jouissaient ; je n'avais que faire des mensonges et des élucubrations des sensibilités livresques... Je compris le ridicule qu'il y avait dans la recherche de « l'âme » d'un pays, comme si un étranger quelconque, débarquant sur un sol inconnu, pouvait découvrir tant de choses si subtiles, si fines, si délicates et invisibles, en parcourant à toute allure, dans son automobile, toutes sortes de paysages qu'il

voit pour la première fois... Rentré chez lui, cet étranger se mettra à sa table de travail, et écrira ce que lui dictera son imagination, jouant au désabusé et à l'inconsolable... Il n'aura rien démêlé dans son rapide voyage, de cette « âme » dont il parle si facilement, il n'aura rien éprouvé de vrai, mais il écrira de « belles choses », il fera rêver un tas de petits niais, et les éditeurs auront de la copie... Et dire qu'un bonhomme pareil peut faire école, déformant par son influence funeste d'innombrables jeunes sensibilités, qui ne demandaient qu'à s'épanouir tranquillement...

Et combien de femmes, sortes de bas-bleus illuminés par la bêtise, massacrés à coups d'écrits, les plus belles choses de ce pauvre pays... Parce qu'elles y auront passé un été, parce qu'elles auront vu deux ou trois villages de la montagne, parce qu'elles y auront fait une promenade à pied comme dérivatif à leurs parties de poker dans les hôtels et les casinos, elles croiront voir « l'âme » du pays voltiger aux sommets des pins, et tiendront en main, à leur gré, pour la disséquer, toute « l'âme » de ce pauvre vieux Liban... Mollement étendues sur leurs chaises longues, ayant à leurs pieds quelque fat admirateur qui leur fait la cour, elles raconteront les aventures d'un amoureux transi de Zahlé, et ressasseront encore une fois, en l'idéalisant, l'impudique et sale histoire de l'adultère de Bécharré, longuement racontée par H. Bordeaux, un autre chercheur d'« âme », lui aussi... Pour elles, c'est toute « l'âme » de la Syrie. Entre deux flirts, deux scandales, deux danses, ces pauvres folles écriront et dans quelle langue, mon Dieu... pour les feuilles de choux alexandrines, et jouiront amoureusement du succès que leur feront dans les salons, un tas de petites filles évaporées, et de jeunes gens qui n'y voient pas bien clair... Ou bien, elles composeront des vers qu'elles dédieront à cette malheureuse Syrie qui ne leur a rien fait, et qu'elles écriront en comptant sur leurs doigts, pour les faire corriger après par quelque nègre de leur brillante suite... Et il y a des naïfs pour les admirer, et des canards pour les porter aux nues...

Voilà comment on défigure un pays, comment on le déforme aux yeux des honnêtes gens, par la faute d'écrivains en mal de gloire, ou de mondaines à la recherche d'une admiration béate... Ces dernières, guère plus intelligentes que des petites filles, se prennent hélas!... au sérieux, et croient faire époque dans les lettres, en relatant ce que leur esprit maladif leur aura suggéré ; elles sont foule au Caire et dans notre indulgente cité, ces petites filles-là...

Les mauvais écrivains ont au moins la mauvaise excuse de leur métier. Mais les autres, les amateurs des deux sexes, que rien ne force à se couvrir de ridicule, à mentir, à divaguer, que viennent-ils faire dans cette galère, qu'y cherchent-ils ? Ils ne peuvent donc pas être eux-mêmes et garder leurs pauvres pensées pour eux... ou pour elles... ? Y a-t-il un démon qui les pousse à se produire ainsi sur les toits... ?

Littérature... Vanité... Bêtise...

\*  
\* \*

Je suis revenu chez moi à Alexandrie. J'ai gardé de ce voyage, un souvenir, mais un souvenir alors... je ne vous dis que ça...

J'écris, assis à mon bureau ; derrière moi, dans ma bibliothèque, je sens quelque chose qui remue. Je veux me retourner... Si Barrès allait du milieu de ses livres, m'octroyer un coup de poing vengeur ? Si les bas-bleus que j'ai maltraités, pareilles à des furies, bondissaient des pages des journaux et m'arrachaient les sourcils ? Une sueur froide coule entre mes omoplates... Je me tiens coi... et je m'occupe à nettoyer mes encriers...

AZIZ AMAD.

Ce travail est celui d'un jeune homme syrien, qui connaît bien son pays, parce qu'il y a séjourné longtemps. Révolté par les petits Barrès de la dernière heure, les Bordeaux de la dernière promotion, les Frondaie de la dernière couche, et par les bas-bleus qui défigurent à plaisir son pays, n'ayant pas lui-même froid aux yeux, il a cru bon de dire son opinion à propos de ces fantoches...

Sous son rire, sa plaisanterie, se cachent toute l'amertume et la colère dont son cœur est chargé...

S'il a été violent, c'est à bon droit... s'il s'est contenté d'attaquer et non de corriger en disant sa propre opinion, c'est parce que la plus élémentaire des lois de la sensibilité et de la raison, ordonne la pudeur de ces choses-là...

A. A.



## Symphonie en Or majeur



J'aime l'or clair du jour, à l'aurore naissante,  
Et l'or pâle des ciels qui meurent au couchant ;  
J'aime l'or des genêts qui panachent les sentes,  
Des chrysanthèmes l'or aux reflets si touchants ;  
J'aime l'or des toits neufs couverts de jeunes chaumes,  
L'or des sables brûlants des immenses déserts,  
Aussi bien que tout l'or éclatant sur les dômes  
Que celui qui s'argente aux bords des vastes mers ;  
J'aime l'or de la feuille alors qu'elle se rouille,  
Autant que l'or mouvant des moissons d'épis mûrs ;  
J'aime, sur mon chemin, avant qu'on ne le souille,  
L'or léger des lichens aux parois des vieux murs ;  
J'aime l'or ciselé des colliers, des parures,  
Des bagues, des pendants, des bijoux, des joyaux,  
Des fronts princiers brillant sous l'éclat des dorures  
Des trônes, des lambris et des sceptres royaux ;  
J'aime l'or lumineux qui nimbe les fronts vierges,  
L'or des vases sacrés, des candélabres lourds,  
Des châsses, des flambeaux, des lustres et des cierges,  
Des mitres et des Croix, des chapes de velours ;  
J'aime l'or de l'étoile au ciel des nuits sereines,  
L'or du sourire éclos sur les lèvres d'enfants,  
L'or magique et troublant des beautés souveraines,  
Et l'or majestueux des regards triomphants ;  
Mais, malgré tout cet or dont la terre est féconde,  
Qui coule à flot puissant et qui partout séduit,  
Qui sème le bonheur et fait marcher le monde,  
Dieu, mon cœur reste pur et n'est point ébloui !  
Car, plus que l'or des Rois, plus que l'or de tes Temples,  
Seigneur, j'aime cet or exempt d'impureté  
Qui ravit les humains, que tes anges contemplant :  
L'or des cœurs généreux, l'or de la Charité !

RENÉ.

## PARTIR...

---

LE nom de certaines villes se nimbe parfois pour moi de je ne sais quel charme secret. Certaines syllabes prononcées ou rencontrées au cours d'une lecture transportent immédiatement mon imagination vers de larges horizons, où ma fantaisie se plaît à découvrir mille choses. Je n'ai jamais pu fixer un paysage d'un œil objectif, mais toujours de la façon la plus subjective qui soit. C'est dire que je dispose peut-être trop à mon gré de mes désillusions ou de mes satisfactions spirituelles. Il en est mieux ainsi. On court moins de risques et l'on est moins sujet aux jeux de la sensibilité. La sensation immédiate n'a jamais rien dit à mon esprit.

Je ne l'accepte qu'analysée, épurée, façonnée aux plis de ma volonté. C'est d'une telle façon que je comprends l'art de voyager.

Il y a deux ans, j'ai donné quelques pages intitulées « Sur les pas de Barrès », dans lesquelles je relatais quelques étapes d'un voyage en Syrie. J'ai, depuis, refait le même chemin. Et l'on trouvera ici quelques notes de mon carnet de route.

J'ai tenté de m'affranchir de l'emprise barrésienne si visible dans mes premières pages. Je suis parti d'un esprit libre et d'un pas léger. Je n'ai voulu rien lire, j'ai fui tout document pouvant m'influencer, j'ai essayé d'être tout à fait moi-même. Sans doute, quelques réminiscences littéraires sont venues se glisser entre mes lignes. Mais je pense que ma bonne intention suffit et j'ai l'illusion que cette fois je n'ai suivi les pas d'aucun maître.

Fait curieux : quand, au retour, j'ai voulu contrôler mes impressions avec celles déjà lues, j'ai eu la surprise de constater qu'elles étaient en parfaite harmonie avec elles. C'est dire qu'il est certaines choses dont on ne peut se débarrasser par une simple pression de volonté. Notre esprit ne peut éprouver que de la manière dont nous l'avons façonné. L'influence des livres est une tunique de Nessus.

Je suis revenu de bien d'idées. Auparavant, pour moi, changer de pays, de climat, visiter de beaux sites s'appelait voyager. Aujourd'hui, c'est *partir*... Je ne sais pourquoi, mais les départs calment en nous mille inquiétudes insoupçonnées. Les paysages offerts à notre curiosité ne servent qu'à charmer l'heure qui passe. Je les compare à des fleurs jonchant notre chemin. Ce que nous cherchons, c'est le changement de nos habitudes, la fuite des lois

régissant le milieu où nous vivons, c'est sortir de la vie quotidienne qui nous tient dans un étau, c'est courir derrière une liberté qui, au fond, n'est qu'imaginaire. *Partir*... Que d'impressions en perspective, que d'illusions que la réalité peut-être décevra, que de rêves imprécis dont la réalisation ne sera jamais... Mais est-ce que l'on pense à l'avenir quand l'heure présente nous offre tant de belles choses ? Nous serons toujours ainsi faits, toujours désireux d'un sort plus beau, toujours en quête de changement, d'élancements vers d'autres horizons, croyant rencontrer quelque chose de plus neuf, alors qu'en réalité nous finissons par revenir à notre point de départ et que la terre n'est au fond, « rien que la terre »...

### RETOUR à BAALBEK.

Me voilà à nouveau sur une route déjà faite. J'ai un vif désir de revoir une chose autrefois vue, curieux de constater si vraiment les jours qui s'écoulaient aident à modifier notre façon de voir.

L'automobile roule à une allure fantastique sous un soleil torride, au milieu de la plaine de la Békaa que la vitesse transforme en un champ vaste et nu. En bordure des deux côtés, le Liban et l'Anti-Liban, éternelles sentinelles, barrent l'horizon d'une ligne grise, aux bases de granit. Nous ne voyons rien des magnifiques champs de vigne qui chevauchent le long de la route. Les yeux éperdument fixés vers le but que je veux atteindre, j'attends... Fiévreuse attente, mêlée de joie. Joie de retrouver un paysage déjà connu, avec le secret espoir d'y découvrir du nouveau. Ce que je suis en train de poursuivre, c'est une course au rêve. Ce que je veux rejoindre, c'est une idée posée à l'autre bout de la plaine derrière cet horizon que j'atteindrai bientôt.

Voici les premiers signes de l'approche de la ville autrefois sainte. Des terrains dénudés, de maigres arbres. Je réprime un mouvement de joie : dans le lointain, Baalbek s'adosse à sa colline. A l'extrémité de la ville, la citadelle dresse ses murailles millénaires. Les six colonnes du temple de Jupiter dominant royalement les remparts. Et devant moi, splendides, les ruines fameuses surgissent dans un océan de verdure...

Du temple de Baal, et lors de leur conquête, les Arabes ne se firent pas faute de détruire le plus qu'ils purent. Aussi, ce petit escalier que nous montons pour accéder à l'entrée des ruines, n'est-il qu'un pauvre moderne remplaçant de l'escalier de marbre. Les conquérants transformèrent le sanctuaire en forteresse, d'où le nom qu'on lui applique aujourd'hui : kalaat. Aux murailles ils



mirent des créneaux, percèrent des meurtrières et des mâchicoulis. La forteresse spirituelle se transforma en ouvrage militaire. Des deux côtés de la porte monumentale, on voit encore deux salles qui servaient de salles de garde aux jours heureux du temple.

Aujourd'hui, l'herbe folle a tout envahi. Le sol s'est crevassé.

Les pierres sont tombées. C'est un véritable fouillis de gros blocs de granit, auxquels se mélangent d'anciens boulets de catapulte. Dans les murs se dessinent des frises.

Mais à quoi bon essayer une description déjà mille fois faite ? Je traverse la première cour appelée cour hexagonale et qui servait aux danses sacrées des prêtres. Tout au milieu, une sorte de vaste piscine. Au mur, des niches vides. Partout des débris. Dans un coin, un gros tas de boulets gisent inoffensifs.

Au centre de la deuxième cour, ou cour des holocaustes, se dressent les restes d'une chapelle byzantine construite par Théodose le Grand, sur l'emplacement de l'autel primitif. Deux bordures de bassins d'ablutions, portant de fines sculptures l'encadrent. Autour, quelques chapelles particulières creusées en hémicycles.

Mais tout ceci n'est que préparatoire : nous pénétrons enfin dans ce qui fut le cœur du sanctuaire. Six colonnes projettent vers le ciel leur taille effilée et nette, réunies à leur front par un débris de frise. Elles se dressent sur le ciel incandescent, vierges de toutes saillies, rosâtres et droites. C'est tout ce qui demeure debout du temple de Zeus héliopolitain. Mais que ce peu atteste de grandeur !... D'autres colonnes reposent en morceaux sur le sol, parmi un amoncellement de chapiteaux, de frontons et d'architraves. Au milieu de toutes ces pierres, un figuier a poussé, sans que l'on puisse savoir où tiennent ses racines. Il ne porte pas de fruits. Ses feuilles sont étonnamment vertes. C'est le seul signe de vie qu'on rencontre en ces lieux.

Face au temple de Jupiter est le temple de Bacchus. C'est le mieux conservé. Une vingtaine de colonnes, encore solides sur leurs bases, soutiennent les restes d'un magnifique plafond ciselé de sculptures. Le ciseau de l'artiste a fait de la pierre une dentelle. Du milieu d'un entrelacement de fleurs rigides et d'étranges arabesques, jaillissent les bustes de tout le cortège mythologique. Nombre de ces images sont mutilées, attestant là le passage des Arabes. Les tremblements de terre ont fait tomber d'importants motifs du plafond. Mais même profané et meurtri, il garde sa valeur. Quelle est donc cette beauté spéciale qui enveloppe les ruines ayant subi l'assaut du temps, la fureur des cataclysmes ou la barbarie des hommes ?...

L'entrée du temple de Bacchus : une porte monumentale et

dont l'arcade est formée de trois énormes blocs de granit. Au dedans, des colonnes de style dorique courent le long des murs. Des frises rongées par le temps en enguirlandent les sommets. Entre les joints des pierres, poussent des herbes folles. Le dallage a disparu.

Le mur est évidé en escalier qui conduit au sommet du temple. J'y monte. De là, toutes les ruines de Baalbek gisent devant mes yeux. De mon haut observatoire, je jette un regard d'ensemble sur la citadelle.

Ses malheurs successifs n'ont rien enlevé à sa grandeur. Mais quel aspect avait-elle donc au temps où les peuples, réunis de tous les coins de ce vaste et tumultueux Orient, venaient y prier et y adorer les dieux ? De quel éclat devait-elle resplendir en ses siècles de gloire ? Baalbek était alors le centre de tous les courants religieux. Tous les rêves mystiques, tous les cultes avaient leur source là. Du centre de la plaine, Baalbek rayonnait comme un phare. Et les hommes de toutes parts y venaient chercher un ferment de spiritualité.

En face de ces splendeurs écroulées, j'essaie de formuler l'apostrophe barrésienne : « Parle, ruine sacrée ! Tu n'as pas de cantique ? . . . » Mais la voix, d'où se ferait-elle entendre ? Subsiste-t-il quelque chose de l'esprit qui animait le temple ? L'idée qui régnait en maîtresse ici s'appuyait sur la force de ces pierres colossales. Elles l'ont entraînée dans leur chute. L'âme du temple a péri. D'autres maîtres sont venus là. Par le fer et par le feu ils se sont installés dans ces lieux, où il est inutile de chercher encore de fécondes semences. Un autre vent souffle sur Baalbek. La tempête a passé, emportant tout avec elle. Aujourd'hui, une paix sereine flotte sur les sanctuaires dévastés. Ces restes glorieux ne sont que de splendides et vains objets préposés à notre curiosité encore plus vaine. Ainsi passe la beauté. Et des divinités de Baalbek il ne reste rien, rien qu'un amoncellement prodigieux de pierres qu'enveloppe un linceul de silence et de lumière.

Sur le chemin du retour . . . Nous roulons à nouveau sur la route interminable et droite. Nous luttons de vitesse avec la nuit qui vient. Le soleil a déjà disparu derrière les monts du Liban. Un crépuscule doré règne sur la plaine. Baalbek s'est évanoui il y a longtemps. L'opulence des vignes et des jardins de la Békaa s'étend à perte de vue, devant nous, derrière nous.

Il est fini mon pèlerinage. Qu'ai-je donc vu de nouveau ?

Il est certains paysages qui dégagent une incommensurable tristesse. Baalbek est de ceux-là. Une lourde mélancolie plane sur ses ruines riches d'histoire et de souvenirs. Malgré moi ses

effluves me pénètrent. Comme par le passé, j'ai senti le triste charme de son paysage désolé. Cette visite restera parmi les plus beaux épisodes de mon voyage et les plus féconds. Beauté n'a jamais voulu dire joie. Les lieux visités par la Mort en sortent plus solennels, plus hauts, plus sacrés. Et pour avoir subi tant de rudes assauts, Baalbek restera pour toujours un des tableaux devant lesquels l'esprit peut s'adonner à des méditations fécondes, une image de la fragilité du rêve humain et de la vanité de toute grandeur.

### DAMAS.

Que de fois ne me suis-je arrêté à ce nom, que de fois ne me suis-je senti le désir de pénétrer au cœur de cette vieille cité ! De tout temps, Damas s'est paré pour moi d'un attrait invincible, m'apparaissant dans un décor tout fait de poésie. Je vais aujourd'hui vers lui comme vers un ami.

Nous avons traversé le Liban dans toute sa largeur, nous avons coupé en travers de la Békaa, franchi la chaîne aride de l'Anti-Liban, passé les deux cols fameux de Wadi-el-Karn et Wadi-el-Harrir, notre automobile a grimpé sans fatigue des collines dénudées et nous voilà à présent roulant, par une chaleur accablante, dans un paysage désolé, dénué de toute verdure, tout fait de pierres et de sable, vers Damas, station de l'Islam. Quel contraste entre cette route et celles tant de fois faites. Aucun spectacle pour retenir l'œil du voyageur. Terre uniforme, dénudée, presque un désert. Et au-dessus de tout cela, un soleil morne, une lumière grise à force d'être brillante, une atmosphère de sommeil.

Après une longue course à travers un tel décor, voici enfin qu'apparaissent les premières végétations. Des deux côtés de la route, bien que sur une largeur infime, la verdure nous accompagne désormais. Nous cheminons dans une sorte d'allée triomphale, au murmure de l'eau du fleuve Barada. La route est eusserrée entre de hautes collines fauves. Nous approchons de la ville.

... Et brusquement, à un détour, Damas surgit toute grande, mollement étendue dans une plaine infinie. Ainsi faite, elle donne l'impression d'une immense oasis. Au sortir du désert de Syrie, elle apparaît comme une étape pour le voyageur fatigué, oasis toute pleine de fraîcheur et de fruits. Au sein d'un paysage aride, elle se dresse, cité-jardin, comme une fleur des sables.

Elle s'étend sous un ciel uniformément bleu, blanche au milieu de ses frondaisons, comme une grande ville heureuse.

D'innombrables minarets se dressent au-dessus d'elle, symbolisant l'effort d'une immense prière qui s'élance vers le ciel.

Damas accepte difficilement la nouveauté. Je ne tiens pas compte de ce que certaines de ses constructions ou de ses rues ont de moderne. Ce que je sens, c'est l'âme de la ville. Son atmosphère respire le passé. Est-ce l'effet de trop de réminiscences ? Mais les yeux de ces passants que je croise contiennent je ne sais quelle flamme. Je les vois asservis par mille liens, rattachés à trop de choses, liés par une trop forte tradition à laquelle ils ne peuvent échapper. Pour moi, c'est une population essentiellement religieuse, qui n'a d'autre refuge que dans les sanctuaires.

En dépit d'un appareil des plus modernes, sous la fragile écorce des nouvelles habitudes, des nouvelles mœurs, Damas continue à vivre d'anciens souvenirs. Ils sont nombreux, riches, fastueux. Le passé de Damas est pétri d'histoire. Elle a de tout temps joué un rôle prééminent dans la civilisation arabe. Emplie de vestiges, elle renferme enfin le tombeau du plus glorieux et du plus loyal adversaire des Croisés, le grand Salah Eddine. Pour ma part, je vois là un symbole. A l'abri de ces restes, Damas se dresse encore comme une grande guerrière. Elle demeure un rempart de la force islamique, sans cesser d'avoir les plus courtois rapports avec la chrétienté.

J'ai traversé le souk couvert de Hamidié pour aller visiter la mosquée des Omnyades. C'était autrefois une église bâtie en l'honneur de saint Jean Damascène. Aujourd'hui, elle compte parmi les plus célèbres sanctuaires de l'Islam.

La porte monumentale donne sur une immense cour dallée. Nous y entrons après avoir chaussé les babouches d'usage. Un des fidèles présents s'offre à nous guider. Et nous voilà écoutant les explications qu'il nous prodigue avec volubilité. Sur les murs, les restes d'un magnifique revêtement de mosaïque ancienne représentent des scènes byzantines. Ce revêtement fut exécuté par les chrétiens lorsque la mosquée était l'église St. Jean. Des parties importantes ont été mises à jour. Mais il y en a sûrement d'autres sous cet épais badigeon de plâtre. Qui sait quel chef-d'œuvre caché en surgira un jour ? Au milieu de la cour, une sorte de kiosque fermé s'élève au dos d'une petite construction de pierre. Il paraît que, destiné à demeurer toujours clos, il fut cependant ouvert lors de la visite de l'ex-empereur d'Allemagne. On ne sait pas au juste ce qu'il y découvrit. Le guide se déclare impuissant à me fournir ce renseignement.

Nous pénétrons au cœur de la mosquée. Le dallage disparaît

sous de magnifiques tapis. Il y en a de merveilleux comme fini de travail et comme dimensions. Les plus beaux ont été offerts par les anciens sultans de Turquie. Silencieux, nous admirons. Au plafond, des peintures, genre mosaïque, déploient leurs ors brillants, sous la lumière tamisée qui pénètre par de larges verrières. Notre passage n'a pas l'air de déranger les nombreux fidèles accroupis. Il y en a toute une foule assis en rond autour d'un cheikh vénérable, buvant littéralement les commentaires qu'il prodigue à voix haute. Au centre est le tombeau de St. Jean, que les musulmans ont en grande vénération. Charmante, cette hospitalité accordée à un saint chrétien dans un sanctuaire islamique ! Et combien me plaît cette attention manifeste sur tous les visages, prêtée à l'orateur qui prêche à deux pas de là. On sent la bonne volonté et un grand effort de compréhension. Il n'est pas toujours couronné de succès, car les gloses ainsi faites sont parfois trop subtiles pour ces gens du peuple. Quand même, ils écoutent respectueusement. Leur foi leur suffit. Elle éclaire pour eux ce qui paraît obscur. Le sentiment religieux est très vivace dans ces cœurs.

Tout près, se trouve le tombeau de Saladin. Il est fort simple, sans apparat aucun. Il illustre bien l'émouvante leçon que voulut donner aux hommes ce grand sultan. Se sentant près de mourir, il chargea un messenger de parcourir la ville, tenant un suaire et clamant : « Voilà ce que le grand Salah Eddine emporte de ses conquêtes ». Ce geste qui pourrait sembler d'un grand désabusé est pourtant d'une émouvante philosophie. Autrefois, sur le tombeau même, était posé le sabre de ce grand adversaire des Croisés. Le guide m'assure que lors de leur entrée à Damas, les Anglais sont venus ici et l'ont emporté. Ainsi, à des centaines d'années de distance, les descendants de Richard Cœur-de-Lion reprennent cet emblème sur le cercueil même de celui qui les combattit si âprement ! Le gardien du lieu, un vieillard à longue barbe blanche, tout courbé par l'âge, me regarde d'un œil malicieux, derrière les verres de ses lunettes à monture d'or. A-t-il pénétré le sens de la pensée qui m'était venue à l'esprit ?

Me voilà à présent roulant à travers les rues d'un grand quartier de Damas, Salhyé. Il surplombe la ville, s'étageant sur une haute colline. Une rue assez large, boulevard cheikh Muhhidine, et voilà l'inextricable fouillis des ruelles étroites et sombres qui viennent lui faire pendant. Une population dense, des boutiques obscures, des passants d'une étrange placidité, qui ne lèvent même pas leur regard à notre passage importun, et ce parfum déjà rencontré dans les vieux quartiers de Beyrouth et du Caire, un

relent d'ambre, de cuir, que sais-je, qui donne une atmosphère spéciale de vieil Orient ! Oui, le voilà l'Orient littéraire si cher à Loti. Et combien ces fenêtres toutes grillagées cachent de « Désenchantées » ? Car elles me semblent leurs sœurs, ces femmes qui passent tout de noir vêtues et le visage caché, parfois sous un triple voile !

Vite, les jardins, l'air pur, la lumière ! De merveilleuses fleurs s'épanouissent sous le ciel de Damas. Et quelle prodigalité de verdure et d'eau ! La ville entière est bâtie au milieu d'un parc ou d'un verger. Mais les fruits de ce verger doivent avoir un goût, un charme spécial, lourd de trop de douceur. Les choses croissent ici dans une atmosphère de paresse, d'opulente nonchalance.

Quelle splendeur qu'un coucher de soleil sur Damas ! Ainsi vue, dans les derniers rayons qui embrassent le crépuscule, elle apparaît féérique, royale, avec toute la richesse que notre imagination, en mal de romanesque, prête à ces vieilles villes mystérieuses qui s'élèvent sous les cieux d'Asie.

Quoi qu'on dise, l'impression d'un Orient romantique restera toujours chère à nos cœurs. Il est évident que nous vivons en des temps où le rêve tient peu de place, où la réalité s'impose brutale avec son cortège des soucis journaliers. Elle est parfois bienfaisante, nous aidant à tuer le mal d'une mélancolie plutôt littéraire que réelle, nous imposant les vraies lois qui nous doivent régir. Sans doute tout ceci est, mais nous aimons parfois nous échapper, oh ! pour de courts instants, vers un monde imaginaire, fait de rêve et de merveilleux. Nous aimons laisser agir sur nous la magie des mots anciennement appris. Je ne puis voir Damas qu'à travers un voile de poésie. Illusion peut-être, mais je crois que l'étincelle de tous nos enthousiasmes doit jaillir du plus profond de nous-mêmes.

Cette ville me semble vivre d'une manière spirituelle, intense et, immuable à travers le temps, poursuivre un éternel destin. Son âme est frémissante d'élans de toutes sortes. Damas est tout bruisant d'appels et de prières. C'est là qu'il faut venir entendre battre le cœur de la Syrie.

## BEYROUTH.

Voici que, revenu à mon point de départ, j'essaie d'ordonner quelque peu mes impressions. Le voilà bien « l'enrichissement de l'âme ». C'est avec de telles pierres que nous devons composer la mosaïque de nos rêves, avec de telles images augmenter le trésor secret que chacun de nous porte en soi. La vue de la mer,

cette mer d'émeraude qui baigne les côtes, ici — m'annonce que je dois bientôt quitter ces pays. Charmante Syrie, si hospitalière ! Elle m'a entr'ouvert ses plus secrets jardins. Mais ai-je pu dénombrer toutes ses richesses ? Un peu de regret se mêle à ma reconnaissance. Décidément, rien au monde ne pourra satisfaire notre curiosité insatiable.

Après Damas, voici Beyrouth. Aucune comparaison n'est à essayer entre ces deux villes. Elles ont chacune leur appareil de beauté, leur genre à soi. Je vois Beyrouth comme plus pratique. L'on y vit davantage de la vie de tous les jours, où la réalité a la primauté sur le rêve. Etendue au ras de la Méditerranée, c'est en elle que s'opère la jonction des deux civilisations d'Orient et d'Occident. C'est elle qui profite la première des idées venues par delà les mers. Beyrouth, reine du Levant, reçoit la première les dons de l'Occident. C'est en elle que s'infuse l'élément de la civilisation latine et c'est d'elle que part le courant qui, peu à peu, s'étend au reste de la Syrie.

Un mouvement intense la parcourt sans cesse. Elle est remuante d'activité. Actuellement, Beyrouth est en plein renouveau de jeunesse. Elle a brisé la vieille écorce qui l'enveloppait. Accueillante aux nouvelles idées, elle essaie de les mettre en pratique. Cet effort est visible à une simple visite de la ville. Partout de nouvelles constructions s'élèvent. Les vieux quartiers tombent un à un sous le pic des démolisseurs, pour faire place à des quartiers nouveaux où l'air et la lumière trouvent leur large part. Elle s'ouvre pleinement à la brise vivifiante de la mer et semble éclater de la joie de vivre.

Vue de la mer, la ville s'étage en amphithéâtre, les montagnes du Liban servant de fond à ce décor... Au fait, Beyrouth, pour moi, est une vieille amie. J'en ai déjà parlé dans de précédentes pages : inutile d'y revenir aujourd'hui.

## RETOUR.

Je rentre en Egypte retrouver le train de ma vie ordinaire. Le beau voyage est fini. S'il m'a semblé si court, c'est qu'il m'a satisfait. Mon bagage intellectuel s'est enrichi d'images nombreuses qui resteront parmi les plus belles de celles déjà vues. Cette échappée vers un monde nouveau était nécessaire. Les voyages nous retrouvent au retour plus courageux devant l'effort, plus apprêtés à la lutte.

Nuit en mer. Le grand paquebot avance d'une marche régulière et sûre dans les ténèbres ambiantes. Etendu dans un fau-

teuil, sur le pont, je trace ces dernières notes. A quoi bon essayer de tirer une conclusion de tout cela ? J'ai déjà devant les yeux la perspective de nouveaux départs, de nouvelles visions. Pourquoi vouloir stabiliser des résultats déjà acquis ? Ils semblent déjà appartenir au passé, et ce que nous fixons, c'est toujours l'avenir. Une fois éveillé, l'appétit de la nouveauté ne connaît plus de bornes. Un but visé et atteint est vite dépassé pour un autre plus lointain. Dirai-je que le charme des voyages réside principalement dans le départ initial ? C'est qu'alors nous sommes emplis d'illusions et d'espoirs. Qu'importe après tout, que la réalité les dissipe. Ils valent par l'instant unique où ils nous ont bercés.

A l'heure où je vais la retrouver, je sens l'impérieuse nostalgie de l'Égypte. Elle ne s'est jamais mieux manifestée qu'en cet instant du retour. Si je sens qu'elle me manque, c'est bien en ce moment où chaque pas me rapproche d'elle. Après une telle absence, il me semble que je vais la retrouver tout autre. Et c'est pourquoi je constate que nos départs n'auront jamais de fin.

ALFRED AMAD.



Sur le rivage.

*Dessin de A. Marullier.*





A Port-Saïd

## La Bénédiction des Fondations de la Nouvelle Ecole Gratuite

L'HUMBLE passant que le hasard aurait conduit samedi dernier à emprunter la rue Eugénie, n'aurait pas été peu surpris de voir les drapeaux français et égyptien flotter allègrement à l'entrée du collège Sainte-Marie.

La curiosité de ce modeste piéton aurait de plus été piquée par l'aspect inaccoutumé que présentait le collège ce jour-là. A chaque fenêtre avait été placé un écusson aux couleurs de France ou aux armes des fils de La Salle ; et à quelques mètres du collège, autour de constructions en cours, une multitude d'oriflammes faisaient à la future demeure, qui jaillit du sol avec une rapidité remarquable, une joyeuse et frissonnante couronne. Cette heureuse décoration que les Port-Saïdiens n'ont pu manquer d'admirer, est due au goût délicat et à l'exquise courtoisie des dirigeants de la C<sup>ie</sup> du Canal de Suez.

Cette parure de fête que l'étranger aura contemplée d'un regard indifférent, a, par contre, profondément touché le cœur des anciens élèves des Frères. La joie par eux ressentie a été d'autant plus grande qu'ils gardent souvenance des marques de dévouement de leurs vieux professeurs et conservent présente à la mémoire, la dette de reconnaissance contractée sur les bancs de l'école.

C'est pourquoi le lendemain, dimanche, une foule nombreuse se pressait, dès 10 heures du matin, dans les jardins du collège

Sainte-Marie. S.G. Mgr. Ange Marie HIRAL, vicaire apostolique du Canal de Suez et ancien élève des Frères, avait tenu, dans sa paternelle bonté, à présider cette cérémonie.

La présence de M. Noël GIRON, consul de France, attestait aux Frères des Ecoles chrétiennes la reconnaissance de la patrie absente pour l'œuvre civilisatrice par eux accomplie depuis 50 ans dans la zone enviée du Canal de Suez.

Parmi les personnalités présentes à la cérémonie, nous avons eu le plaisir de reconnaître : le T.R.P. Anaclét VIBERT, Secrétaire de Mgr. l'Evêque ; le R.P. PODAGROSSI, curé de la Paroisse



S. G. Mgr. Ange-Marie Hiral, Vicaire Apostolique du Canal de Suez, scellant le procès-verbal de la cérémonie.

S<sup>te</sup>-Eugénie, M. LESCOUYER, chancelier du consulat de France ; M LEVASSEUR, chef de la 1<sup>re</sup> Section ; M. LAUZANNE, chef des Ateliers généraux ; M. LAFFAILLE, sous-agent principal du transit ; M. A. NAVARRE, receveur principal des Postes françaises ; M. GILLES, directeur du Comptoir d'Escompte ; M. BARDOU, président de l'Amicale ; MM. BUHAGIAR, ALBERTI, et une foule d'anciens et d'amis, venus apporter aux Frères le témoignage de leur sympathie.

L'Amiral MORNET, commandant de la division navale de Syrie, Monsieur Max BAHON, directeur général de la C<sup>ie</sup> de Suez, et M. le Baron de BENOIST, agent supérieur de la C<sup>ie</sup> de Suez,

retenus à Ismaïlia, ont vivement regretté de n'avoir pu assister à la cérémonie.

A 11 heures a. m. S.G. Mgr. HIRAL revêtu des parements sacrés, se dirigeait processionnellement, suivi par les Révérends Pères de la Paroisse S<sup>te</sup>-Eugénie et par M. le Consul de France, vers les murs naissants de la nouvelle école gratuite.

S.G. Mgr. HIRAL et M. le Consul de France étaient conduits à l'estrade d'honneur au son de l'hymne pontifical exécuté par la fanfare maltaise « Ipéria ».

M. LAFFAILLE, président de la Conférence de Saint-Vincent de Paul, s'avancé alors et prononçait un discours que nous sommes heureux de reproduire in extenso :

Monseigneur,  
Monsieur le Consul,  
Messieurs,

Le Très Cher Frère Directeur ayant exprimé le désir que je prenne la parole au cours de la cérémonie qui nous rassemble aujourd'hui, mon premier mouvement avait été, tout en le remerciant de cette marque d'amitié, pour lui demander de recourir aux bons offices d'un orateur plus disert et d'une personnalité mieux qualifiée.

Puis à la réflexion, il m'a semblé que j'avais, à l'occasion de la bénédiction de cette nouvelle école gratuite, un devoir de reconnaissance à remplir et un témoignage à porter.

Membre de la Société de Saint-Vincent de Paul, je suis venu souvent frapper à la porte de l'école gratuite, y amenant de jeunes enfants que la détresse de leurs parents abandonnait aux promiscuités et aux mille dangers de la rue . . . . Il n'en manque pas, hélas ! à Port-Saïd de ces foyers dévastés par la malchance, la maladie ou la disparition du chef de famille, et que la mère doit désertier, tout au long de la journée, pour arracher, si ses forces le lui permettent, à un monde sinon hostile, tout au moins trop souvent indifférent, le pain de ses enfants.

Au milieu des angoisses incessantes de la lutte pour la vie, pour la vie immédiate, pour la vie tout court, où trouver le temps et le courage qu'il faudrait cependant pour forger à ces enfants une âme droite, un cœur bien trempé, un esprit averti, pour leur donner en un mot les moyens de vaincre, quant à eux, l'hostilité de l'existence ! . . .

Cette angoisse des parents qu'une nécessité inexorable contraint à délaisser plus ou moins leurs enfants, je l'ai vue trop souvent de près pour ne pas faire mienne leur reconnaissance, quand s'ouvrent les portes de l'école qui se présente tout d'abord comme un refuge, comme une protection contre les influences mauvaises et les conseils pernicieux qui rôdent autour des jeunes êtres livrés à eux-mêmes.

A l'abri des murs de cette école, l'enfant reçoit en premier lieu les enseignements et les commandements d'un Dieu de bonté, l'Ami de ceux qui souffrent. . . Et qu'on n'aille pas leur raconter, à ces enfants, comme d'aucuns parfois se plaisent à l'insinuer, que la doctrine qu'on leur enseigne, les consolations

religieuses qu'on leur propose, ne seraient autre chose qu'une sorte d'anesthésiant, je ne sais quel stupéfiant commode pour endormir les griefs des déshérités de la vie, pour comprimer les mouvements de colère et d'envie! . . .

Comment ne seraient-ils pas sensibles à la persuasion de l'exemple, du bel exemple donné par ces hommes qui prêchent l'amour de Dieu et du prochain, lui sacrifient tout pour une pauvre cellule dont ils ne sortent que pour se pencher avec un ardent dévouement sur l'enfance malheureuse, pour tendre la main à ces humbles, à ces éprouvés, les aider à franchir dans la vie une première étape et leur donner les moyens d'affronter, plus forts et mieux armés, les étapes suivantes . . .

Les diverses notions pratiques qui sont enseignées dans cette enceinte, demeurent pour les uns les rudiments devenus indispensables, dans la vie moderne, à l'exercice des moindres métiers . . . . Pour d'autres, les mieux doués, les plus acharnés au travail, ils acquièrent ici les bases de l'instruction qui leur permettra d'accéder à une existence peut-être meilleure et qui sait, de maîtriser l'adversité.

Que ces bases soient solides, c'est ce que démontrent péremptoirement les résultats . . . .

Qu'il me soit permis de porter ici le témoignage d'un examinateur occasionnel qui eut sous les yeux un certain nombre de compositions françaises, parmi lesquelles, il m'en souvient, celles d'un jeune grec, ancien élève de l'école gratuite. Je suis demeuré véritablement étonné de la connaissance approfondie de notre littérature qui étoffait ces compositions, de l'aisance, de l'élégance même qui en caractérisaient le style. Me bornant ainsi à mes constatations personnelles, je ne puis que m'incliner devant le brillant résultat de l'effort des professeurs qui font rayonner dans ces jeunes cerveaux le flambeau de la culture française, culture universelle, généreuse et féconde qui confère à la civilisation humaine tant de son charme et de sa flamme.

Et je noterai, en passant, que cet ancien élève de l'école gratuite, l'un des sept reçus parmi les huit candidats présentés l'an dernier au baccalauréat par le Collège des Frères, se classa N<sup>o</sup> 3 des bacheliers de la session.

Je me suis efforcé, dans cette évocation aussi succincte que possible de l'école gratuite, d'en situer l'œuvre et de la définir . . . .

Comprimée dans les limites d'un local devenu insuffisant, cette œuvre demandait à s'épanouir dans un cadre mieux approprié, plus spacieux, plus clair, plus accueillant encore.

Grâce à l'aide de la C<sup>ie</sup> de Suez dont la sollicitude est trop acquise aux œuvres sociales et bienfaites qui se développent sur le territoire auquel elle a insufflé la vie, une nouvelle école va remplacer l'ancienne . . . .

S'il est permis de formuler un vœu à cette occasion, ce vœu sera très simple, en même temps que très confiant :

Que dans ses nouveaux locaux, l'École Gratuite poursuive sa carrière dans la voie des belles traditions acquises, voie droite et sûre, toujours plus large, et que Dieu veuille aplanir.

La haute inspiration de ce magnifique discours témoigne d'une connaissance profonde des bienfaits rendus par la religion à l'enfance et à la jeunesse.

Monsieur le Consul de France s'avança à son tour et dit aux Frères combien la France était fière de les voir lutter contre l'ignorance, de les voir porter toujours plus loin et toujours plus haut le flambeau de la civilisation.

S.G. Mgr. HIRAL tint à exprimer les sentiments nombreux que la vue de ces fondations faisait naître en son cœur et assura les Frères de ses vœux et de ses prières pour obtenir de la divine Providence la bénédiction si consolante du nombre et du succès.

Le T.C. Frère MARCEL, directeur du Collège, donna ensuite lecture du procès-verbal de la cérémonie, et invita les notabilités présentes à y apposer leur signature. Après quoi, S.G. Mgr. Hiral procéda à la bénédiction des fondations et scella dans le granit le procès-verbal accompagné de médailles et de pièces de monnaie.

La cérémonie religieuse terminée, les invités furent conviés par les TT. CC. Frères à un vin d'honneur.

La construction de la nouvelle école gratuite, due à la munificence de la C<sup>ie</sup> de Suez, a été confiée à la maison Alberti.

Nous ne pouvons que nous réjouir du développement sans cesse croissant des maisons d'éducation appartenant aux Frères des Ecoles Chrétiennes et ne pouvons que souhaiter de les voir se multiplier encore et toujours pour le plus grand bien de l'enfance, de la jeunesse et de l'humanité entière.

G. PENSA (1)

---

(1) M. Giulio Pensa a été président de notre Société (année scolaire 1923-24).



